This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

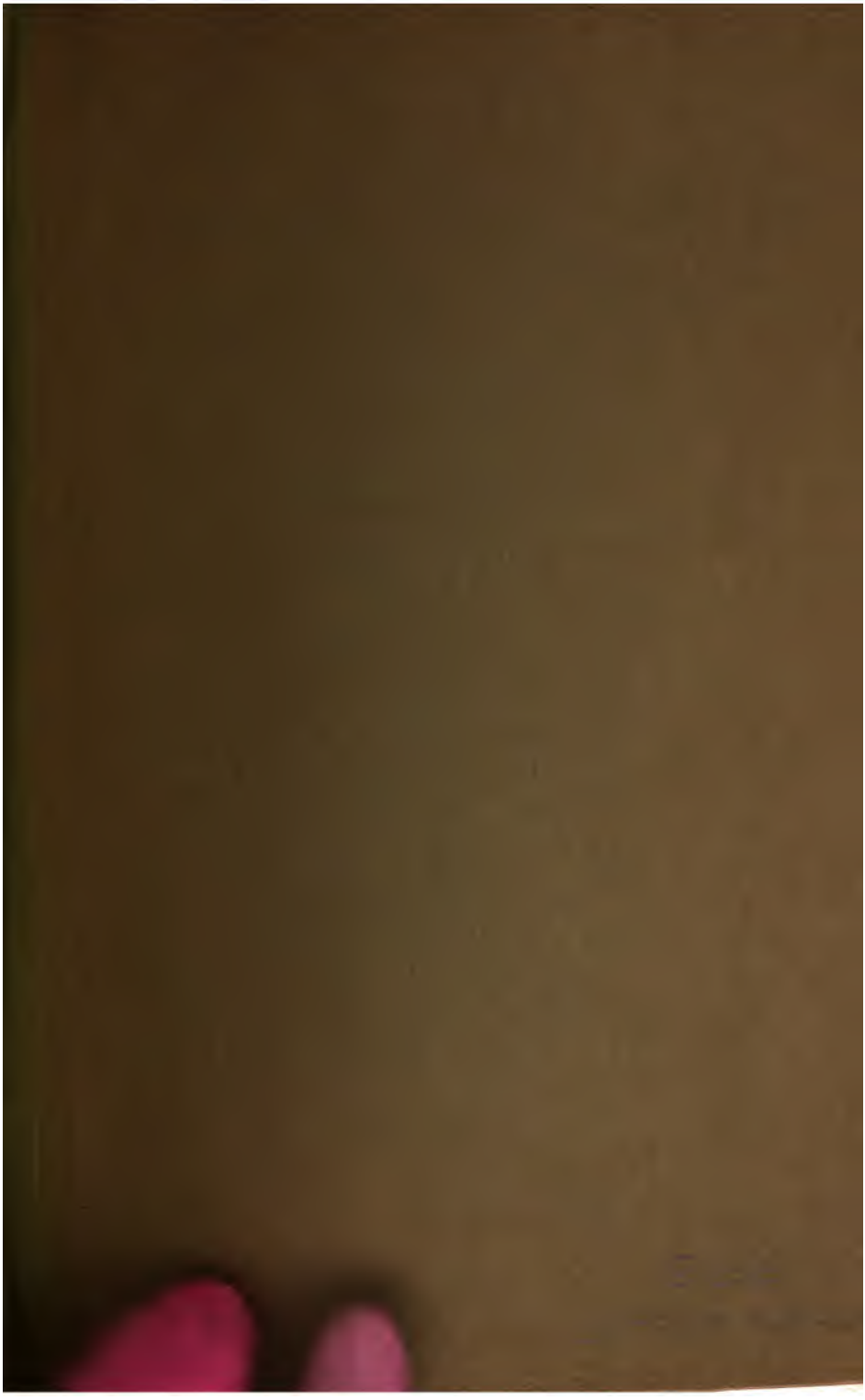
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



au. m Nelson - 35

RÉSURRECTION.

PAR

CHARLES STOFFELS.

Que votre règne d'amour arrive

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS,

PAULIN, LIBRAIRE,

33, rue de Seine,

LEIPSIC, BROCKAUS ET AVENARIUS, LIBRAIRES.

1840.

ПЕРВУЮ
КНИГУ
ЧИТАЛ

A E M.

RÉSURRECTION.

MÉTHODE.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !

Toutes les méthodes rationnelles, inventées par les philosophes du passé pour trouver la vérité, sont convaincues d'impuissance

absolue par les philosophes d'aujourd'hui. Après de gigantesques efforts, l'esprit humain en est arrivé à reconnaître qu'il ne peut rien se prouver, pas même l'existence du monde extérieur. C'est là un fait désormais acquis à la science rationaliste, qui s'est suicidée en le confessant. L'idéalisme est le dernier mot de la raison divorcée d'avec son principe divin.

O merveilleuse Providence! ta créature insensée a voulu vivre par elle-même, et tu ne l'as punie de son crime qu'en la livrant à elle-même. L'homme s'est refoulé dans son *moi*, et l'expiation de cet orgueil est qu'il demeure emprisonné dans ce *moi* qu'il ne peut embrasser que lui-même, étreindre que son ombre, poursuivre que son fantôme.

Si la raison ne tient compte de cette première fin de non-recevoir de sa logique, si elle n'est assez forte ou assez insensée pour vivre dans les solitudes infinies de l'idéalisme, si elle essaie de descendre dans le monde extérieur, avant de s'être purifiée, dans les ondes éternelles, des souillures du péché, le chaos où ce péché a fait retourner le monde lui-même ne tarde pas à ensevelir sa pensée en de nouvelles ténèbres.

Il reste encore, il est vrai, des traces de la sagesse divine dans la création ; mais ses harmonies ne sont pas troublées par de moins nombreux et terribles désordres. Le monde ne prouve plus Dieu à la raison seule ; et sans Dieu, la raison peut moins encore comprendre le monde.

Le spectacle des biens et des maux, qui

sont en toutes choses mêlés dans une mesure égale, induirait au plus à la croyance d'un bon et d'un mauvais principe, dispensateur des joies et des douleurs; et mieux vaut encore un athéisme pur, qu'un Dieu luttant éternellement avec un ennemi qu'il ne doit vaincre jamais. De tous ceux qui ne croient pas à un crime commis dans le passé, pour expliquer l'infortune du présent, le plus logicien est celui qui ne croit pas à Dieu. Entre le chrétien, c'est-à-dire l'homme qui confesse le péché, s'en purifie par son repentir, s'unit par cette pureté à celui qui l'a expié par son amour et ressuscite avec lui et par lui en Dieu, entre le chrétien et l'athée, il n'y a qu'une contradiction.

L'homme ayant perdu la possession de Dieu par une libre négation d'amour, ne

devait la retrouver que par un acte libre d'amour. C'est pourquoi Dieu a permis que son existence ne pût se prouver à la seule raison, que sa lumière ne ressortît pas des ténèbres du monde, mais ne se rallumât que dans les cœurs embrasés. Il ne se donne qu'à ceux qui le désirent pour répandre son amour en charité sur leurs frères. Mais il ne se laisse point violer par une curieuse et vaine sagesse, qui ne ferait porter à sa semence féconde aucun fruit. Le souverain bien de sa possession se mérite par la vertu, mais ne s'achète pas avec des syllogismes. La croyance en Dieu n'est point une spéculation, mais une vision qui jaillit d'un acte chrétien de liberté.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ; et ils l'embrasseront dans les triples replis de son être, et le compren-

dront dans sa mystérieuse immensité! Et, du haut de Dieu, tout dans l'univers reluit et se transfigure, tout s'enchaîne et se comprend. L'amour engendre le verbe; et pour cette raison retrempée dans les larmes du repentir et le feu de la prière, il n'est plus de doute ni de mystère. L'amour divin ravit la pensée dans l'éternité, la charité la fait pénétrer dans le sein des créations. Tous les voiles de poussière dont le péché les a enveloppés et qui enveloppent à leur tour la raison du pécheur, tombent sous le regard que le doigt du Christ a touché.

Seigneur! Seigneur! je suis à vous, comme je ne suis que par vous! En vous je veux vivre, en vous je veux mourir, pour ressusciter en vous plus aimant et plus pur, et vous embrasser dans une étreinte immense,

et vous posséder dans une extase sans fin.

Jusqu'à ce que la mort vienne vous délivrer, mourez, ô mon âme! mourez à toutes les heures, dans toutes vos pensées, par tous vos désirs, à votre corps de mort. Déchirez le linceul glacé de votre égoïsme; brisez la pierre que l'orgueil a durcie en votre sein. Élancez-vous de la terre au dessus des nuées où le ciel est toujours pur, mettez les orages et les foudres de ses passions à vos pieds. Endormez-vous dans l'affection du Seigneur, à tous les vains bruits, à toutes les clameurs insensées des hommes, et renouvelez votre foi en cet amour sacré pour répandre, en de plus fécondes effusions, votre charité sur le monde évanoui dans la douleur.

DIEU.

Avant tous les temps, l'éternité ; en dehors de toute étendue, l'immensité. L'éternité et l'immensité sont le lieu de l'infini, comme le temps et l'étendue, du fini. Et comme l'étendue est contenue dans l'immensité, comme l'éternité est la source du temps, tous les êtres sont dans l'être infini dont il est le principe.

L'éternité de Dieu entraîne son infinité : si Dieu n'était point dans une plénitude d'être, il faudrait au moins le supposer en marche indéfinie vers sa perfection. Mais en

remontant de sa limitation actuelle dans la série indéfinie des temps, on arriverait de décroissance en décroissance, d'imperfection en imperfection, à un premier terme inorganique, inanimé, informe; on arriverait au chaos s'organisant lui-même, à la mort engendrant la vie, au hasard trouvant l'ordre et l'intelligence : tel est l'athéisme matérialiste.

L'infinité de Dieu entraîne l'unité de son être et l'unité de tous les êtres en son être : l'infini, en se partageant, cesserait d'être l'infini, ses parties se borneraient l'une l'autre; et un autre être que lui ne limiterait pas moins son être, ne détruirait pas moins son infinité. Cependant l'univers existe, et l'univers n'est point Dieu, pas plus qu'une partie de Dieu.

C'est la nature différente de Dieu et de l'univers qui concilie l'existence de l'un avec l'unité jalouse de l'autre. Dieu est en soi, par soi, soi, il est *aséité*, essence, il est celui qui est. L'univers, n'étant point dans une plénitude de vie, a commencé ; et il ne conserve comme il ne reçoit l'existence que de Dieu ; il n'est point la source de sa vie, comme il ne l'est point de son être. Il ne se soutient à l'être que par son union avec le principe de son être ; il se tient sous Dieu, il n'est pas, il subsiste, *substat ;* il n'est point essence, il n'est que substance ; il n'a d'être que l'être qu'il reçoit de Dieu, et qu'il puise en Dieu ; il ne subsiste que par sa participation à l'essence divine qui seule EST. En soi, il n'a aucune réalité, il n'est aucun être. Il n'existe en réalité absolue que Dieu ; il n'est, de toute éternité et dans toute l'immensité, qu'un être unique.

La conception de l'unité infinie, sans cette distinction de la nature du principe et de celle de ses manifestations, de l'essence et de la substance (1), a dégénéré en une confusion de Dieu et de l'univers; confusion qui ramène par l'imperfection de l'un à la négation de l'autre : tel est l'athéisme panthéistique.

La raison de l'existence est dans la conscience de l'existence, la personnalité : s'il n'y avait point d'êtres intelligens, aimans, pour contempler l'ordre de l'univers, jouir de ses harmonies, prendre conscience de sa vie, pourquoi serait l'univers ? que serait de même une nature infinie, si cette nature ne se manifestait en puissances vivantes d'intelligence et d'amour ?

(1) Voyez la note à la fin du volume où sont renvoyées, pour ne pas embarrasser le récit, les vérifications scientifiques et théologiques de ces assertions.

L'esprit, qui s'élève au dessus des désordres accidentels du monde et y reconnaît un ordre fondamental, se rétracte aussitôt s'il ne fait de cet ordre qu'une abstraction impersonnelle, qu'un type idéal, qu'une unité rationnelle vers lesquels seraient emportés, par un mouvement interne, tous les êtres de l'univers ; sans qu'au sommet de cette échelle indéfinie d'êtres, en *procès* indéfini de vie, fût un être infini qui les élevât, en les faisant communier en lui, à sa plénitude ; fût un anneau suprême, qui rattachât cette chaîne d'existences temporelles à l'éternité : tel est l'athéisme idéaliste.

Ces trois sortes d'athéisme résultent également de l'impureté de l'esprit, qui n'a point conscience du péché, et par suite, n'a point ou n'a qu'incomplétement con-

science de l'ordre de l'univers dont le péché a troublé les lois et ne peut accorder de conscience au principe divin de cet ordre.

A cet esprit voilé, il n'est rien à dire. Les preuves sans nombre que possède de Dieu le cœur simple et aimant, ne sont point des preuves pour l'esprit qui en a besoin.

Il n'y a que la douleur qui sache convaincre de sa misère l'esclave du péché ; il n'y a que les larmes pour lui amollir le cœur et laver ses souillures ; il n'y a que la mort pour lui parler de l'Éternel.

Si l'infini veut être unique en essence, sa manifestation en puissances d'amour et d'intelligence, réclame à son tour une pluralité de personnes divines.

L'amour sans un objet distinct de son sujet, forcé de se replier sur soi, de s'absorber dans ses propres embrassemens, ne serait qu'un égoïsme, qui, loin de cesser d'être de l'égoïsme en Dieu, ne ferait que revêtir les proportions de son immensité. Le sujet de l'amour appelle un *non moi* qui serve d'objet à son désir, et change ce désir en amour. Il en est de même de l'intelligence, qui ne peut se voir que dans la réflexion de sa lumière, prendre conscience d'elle-même que par l'opposition d'un objet.

Or, l'univers qui n'est que de Dieu, ne peut être qu'un objet de sa charité, mais non de son amour. La loi de l'amour est de donner et de recevoir, et de recevoir dans la même mesure que de donner, proportion sans laquelle l'amour ne saurait être dans sa plénitude et qui entraîne une égalité de

vie entre son sujet et son objet. Mais la substance ne peut que recevoir de l'essence, elle ne peut rien lui donner. Il faut que ce soit dans l'essence même de Dieu que s'opère cette distinction, il faut que ce soit Dieu même qui s'oppose à lui-même. Et l'unité qui résulte de l'immensité de son être, et la distinction nécessaire à la manifestation de sa vie, se concilie dans une unité d'essence dualisée en personne.

Cependant la loi d'échange veut, en même temps qu'une égalité de vie, une diversité d'attributs : une similitude absolue entre les personnes divines rendrait vaine leur union ; ne pouvant rien ajouter à la perfection de leur être, elles se complètent par la variété de leur puissance. L'amour est attribué à la première personne, l'intelligence à la seconde, et les rapports de développe-

ment qui existent entre ces deux facultés constituent des relations hiérarchiques correspondantes entre les personnes qui les représentent. Comme l'amour suscite la lumière, éveille l'intelligence, et comme l'intelligence formule les aspirations de l'amour, définit, objective ses désirs, la première personne est le principe générateur de la seconde, et celle-ci est le Verbe de la première, elle la réfléchit, elle lui renvoie ses rayons de feu en rayons de lumière.

Mais cette génération du Verbe par le principe n'est qu'une évolution spirituelle de la vie, un rapport logique dans la manifestation de ses puissances. Le Verbe engendré n'est ni postérieur ni inférieur au principe générateur; ils sont tous deux contemporains de l'éternité, co-essentiels.

L'amour tend à l'union, à la possession réciproque : le terme suprême de l'union est la fusion, la plus intime possession de deux êtres l'un par l'autre est leur unité. Les deux personnes divines sont une en essence spirituelle, en esprit. Mais si une unité plus absolue que l'unité d'être est possible, elle doit exister en Dieu, en qui tout est parfait. L'unité de conscience est une unité plus complète que celle de nature; c'est pourquoi l'unité des deux personnes divines dans l'esprit, est non seulement une unité d'être mais de conscience. L'esprit est une troisième personne qui procède des deux premières, en qui se consomme leur mariage dans sa plénitude absolue.

Toute corrompue et obscurcie qu'elle soit

par le péché, l'image de cette unité et de cette trinité, se retrouve encore dans l'union spirituelle de l'homme et de la femme. Ce n'est point l'homme seul ou la femme seule qui est fait à l'image de Dieu ; c'est l'être humain mâle et femelle, qui manifeste la trinité de l'être divin. Ne chercher la réflexion de cette trinité que dans l'individu où il n'y a qu'une distinction de facultés et d'opérations, mais point de personne, c'est incliner l'esprit à ne voir dans les personnes de la Trinité que des propriétés diverses de sa nature (2).

Dans l'homme et la femme séparés, sont les facultés d'amour et d'intelligence en un seul esprit ; mais considérées dans la femme et l'homme réunis dans l'unité du mariage spirituel, ces facultés sont, comme en Dieu, des personnes distinctes. L'amour est surtout

attribué à la femme, qui n'a d'intelligence que pour recevoir celle de l'homme ; et l'intelligence est surtout attribuée à l'homme, qui n'a d'amour que pour recevoir celui de la femme. L'homme détermine l'objet de l'affection de la femme, réfléchit, exprime, réalise son amour en Verbe, comme la femme engendre l'homme à son amour, inspire son intelligence, allume sa pensée, vivifie sa lumière.

Que la femme interroge son cœur dans ses pures effusions, elle sentira dans son amour d'épouse une tendresse maternelle pour son époux. C'est que la femme est le principe de la vie de l'homme, comme épouse non moins que comme mère, ainsi que l'amour en Dieu est le principe générateur du Verbe; et l'homme est le fils de la femme, et à la fois son époux, fils spirituel de son épouse

non moins que fils substantiel de sa mère, ainsi que le Verbe divin est le fils du principe éternel, en même temps que son éternel époux.

Enfin si l'être humain depuis la dissolution de son unité primitive et la corporisation de ses personnes, ne réfléchit plus qu'imparfaitement la troisième face de la Trinité divine, l'époux et l'épouse dans leur plus ardent amour, dans leur plus pure effusion comprennent le mystère de cette unité par le martyre qu'ils éprouvent de ne pouvoir que s'embrasser, que s'étreindre, de ne pouvoir se dissoudre, se fondre en un ange, mourir à eux pour ressusciter l'un l'autre en un esprit unique.

Cependant dans l'éclair où le ciel se rouvre à leur amour pour le féconder, ils re-

trouvent dans la communion de leur vie l'unité de leur esprit ; où est le toi, où est le moi dans cette extase? Ne sont-ils pas dépossédés d'eux-mêmes, ne sont-ils pas deux en un seul esprit, comme ils ne sont plus deux corps, mais une seule chair?

Tel est l'esprit divin, troisième personne en qui se consomment les deux premières, comme il est leur essence commune.

Dieu s'oppose à lui-même dans ses deux premières personnes pour s'aimer, et se dépose dans la troisième pour consommer son amour. Et cette distinction et cette identification sont simultanées, immanentes dans la plénitude de l'être divin. Son unité n'abolit pas sa dualité, mais ces deux modes coexistent en trinité. Et l'amour du prin-

cipe et du verbe dans l'esprit se renouvelle éternellement dans ses voluptés infinies.

La trinité est ainsi le nombre constitutif de l'unité vivante. Un Dieu multiple en essence ne pourrait être infini, ne pourrait exister. Un Dieu unique en personne, ne pourrait aimer, ne pourrait vivre dans son infinité. Un autre Dieu qu'une essence unique en trois personnes égales ne saurait être le Dieu vivant.

CRÉATION.

Celui qui aime veut étendre ses embrassemens à l'univers entier. Son cœur dilaté par le souffle, sous le regard de l'être aimé, s'élance en hymnes sacrés dans l'infini, se répand en charité sur toutes les créations. L'amour est par sa nature religieux et dévoué ; c'est à ces caractères que l'on peut juger de sa vérité.

Ainsi, l'amour de Dieu ne s'absorbe pas tout entier dans l'embrassement de son Verbe. Si d'autres êtres sont hors de lui, il tend, dans l'effusion de son amour en cha-

rité à les faire participer de sa vie ; si d'autres êtres sont possibles, il tend à les élever à l'existence.

Or, il n'est, en dehors de Dieu, que le néant : mais le néant n'est point la négation absolue de toute substance, il est la substance en possibilité.

Si, par une abstraction de l'esprit, l'on soustrait d'un corps la force d'attraction qui lie les molécules intégrantes de ce corps, il n'en résultera pas seulement une division de ce corps en une foule de parties plus petites que le tout ; car, chacune de ces parties seraient encore elles-mêmes des corps, qui ne doivent pas moins se dissoudre que le corps principal par l'abolition de leur lien commun d'attraction. Elles se diviseraient donc jusqu'au degré où il ne leur

resterait plus d'étendue, jusqu'au point géométrique, jusqu'à l'infiniment petit absolu. Or, le point, l'infiniment petit, n'a qu'une existence rationnelle. Telle est la substance dans la privation de la force d'attraction ou d'amour, en dehors de Dieu ; tel est le néant.

Le néant n'a aucune réalité substantielle, mais il est susceptible d'en acquérir ; il est la substance en rudiment infinitésimal. Il est plus que rien, et cependant moins que quelque chose; il est comme l'écho de la voix; il répond quand le Verbe se fait entendre ; il apparaît quand Dieu répand son amour hors de lui ; par la même raison qu'un grain de poussière, que l'univers, s'évanouirait à l'instant où Dieu suspendrait leur attraction, retirerait en lui son amour.

Le néant est comme la matrice du principe divin, dont la charité lie les rudimens, substantialise les virtualités, par la fécondation du Verbe, qui donne la forme à cette substance, réfléchit, incarne sa lumière en elle, l'organise à l'image de l'Être divin. Enfin l'esprit, qui est l'unité des deux personnes divines, devient le lien nouveau de la nature éternelle et de la nature créée, fait communier le fils dans la vie infinie du père et le consomme en son unité.

Mais les germes de la création n'émanent point de l'être même du Créateur; le néant et Dieu ne sont point une même essence, en plénitude dans l'un, en virtualité dans l'autre, à l'état infiniment grand au pôle positif, à l'état infiniment petit au pôle négatif; d'où il résulte que Dieu se créerait

lui-même dans ses créations, s'éleverait éternellement à une nouvelle puissance infinie, c'est-à-dire ne serait point infini ; se développerait, grandirait indéfiniment sans atteindre à sa plénitude qu'au terme de l'éternité future; et se réduirait, en remontant dans l'éternité écoulée, à n'être qu'un point dans son principe, qu'un néant.

La création de Dieu ne peut être non plus une simple élévation de son essence à des personnalités nouvelles, une extension indéfinie de sa trinité. Les trois personnes de cette trinité épuisent la conscience que l'infini a de lui-même. Et s'il ne faut qu'une distinction de personne pour objectiver l'amour infini, qui d'un autre côté ne pourrait l'être pleinement par une distinction de nature, il faut une distinction de nature pour objectiver sa puissance, qui ne

pourrait l'être à son tour par une simple distinction de personne. Car en Dieu, dans l'éternelle plénitude, il n'y a pas lieu au changement, au progrès, à l'acte, à la manifestation excentrique de l'amour en charité, du Verbe en puissance; il n'y a pas d'objet à la fécondité de Dieu; la génération du verbe par le principe, n'étant qu'une génération logique, une évolution de l'amour en lumière.

Le mariage de la Sainte-Trinité ne peut être fécond que par la production d'une nature distincte de son essence, par la création de l'univers, qui est le fils substantiel de Dieu.

Si la substance créée est différente de l'essence infinie, elle est par son union avec

elle dans l'esprit, parfaite, glorieuse, sans limites.

La décomposition métaphysique d'une molécule de matière, donne des rudimens infiniment petits, liés par l'attraction ; si la sphère d'activité de cette force s'étend, les élémens matériels qui lui sont soumis se dilateront dans une même proportion ; le corps remplira par son volume la circonférence de cette force. Si, au lieu de se concentrer sur un point de l'espace, cette attraction s'étend à tous les points de l'espace, de cohésion elle deviendra expansion, et le corps, de solide qu'il était sous l'empire de la cohésion, deviendra fluide sous celui de l'expansion. La matière rayonnera au lieu de se condenser, et rayonnera dans une étendue proportionnelle à la force qui la meut. Enfin, si cette force est infinie, si

cette attraction est l'amour divin, la substance qu'elle pénétrera sera immense.

Tirée de l'infiniment petit par cet amour, la substance créée s'étend sous son action expansive à l'infiniment grand; et l'infiniment grand, comme l'infiniment petit, n'a point de forme, point de matérialité; mais l'un est un néant, et l'autre une activité spirituelle. La dualité de la force et de la molécule, qui n'existe que dans les êtres où cette force ne jouit pas de toute son activité, et dont l'immobilisation de cette force compose la partie matérielle, n'existe point dans la substance normale qui, vivifiée dans toute son étendue par l'amour infini, est une force pure, spirituelle, une activité libre, infinie.

Mais cet infini créé n'est que la manifes-

tation, le mirage de l'infini divin, avec lequel il ne forme pas deux infinités contradictoires. Comme le néant n'a point de réalité en dehors de Dieu, la substance tirée du néant n'a qu'une réalité de participation à l'être divin, dont l'unité immense persiste ainsi au milieu de ses immenses créations.

Telle est la substance de l'univers céleste; telle est la créature dans son union primitive avec son Créateur; tel est l'ange dans sa conjonction avec Dieu.

L'ange est investi d'une activité libre sans limite pour aimer, comprendre et posséder infiniment son principe. Mais l'action créatrice de Dieu ne peut être accomplie que par la réaction libre de la créature. Celle-ci n'a, dans le premier mo-

ment de son existence, qu'une perfection virtuelle ; elle ne participe de la plénitude de la vie divine qu'en se consommant en son sein et par sa propre activité.

Pour ce mariage de l'ange avec Dieu, l'ange est, à l'image de Dieu, une trinité de personnes ; il est dualisé en amour et lumière et unifié en esprit. L'ange d'amour aspire l'amour divin et engendre à cet amour son ange de lumière, qui réfléchit à son tour le Verbe divin, et objective l'affection de sa première personne ; et leur esprit, en les consommant en une unité d'être, les consomme dans l'unité infinie.

L'ange a, par sa condition de créature, un objet externe à son activité qui est Dieu : c'est pourquoi il ne crée pas comme Dieu de nouveaux êtres, mais il achève la création

de son être en Dieu. Et c'est par sa trinité que l'ange s'engendre à l'amour, à la lumière et se consomme dans l'esprit de la Trinité infinie.

La charité divine tend à créer le plus grand nombre d'êtres possible, comme à faire participer chacun d'eux de la plus grande somme de vie : or, la puissance du Verbe étant sans plus de limites que la charité du principe, l'activité créatrice étant de toute éternité dans une plénitude infinie, la création céleste est sans bornes dans l'immensité et dans l'éternité, comme sans limite dans les facultés de chacun des membres angéliques qui la composent. Si toute créature a eu un commencement, il n'en est aucune qui dans le passé, ait été sans création précédente, aucune qui,

dans l'avenir, doive être le terme de l'incessante et inépuisable fécondité du créateur.

Mais il n'est point de grandeur dans l'espace, point de mesure dans la pensée de l'homme, qui puisse mesurer la grandeur des créations célestes. Les gouttes d'eau de tous les océans réunis de la terre, multipliées par les globules de lumière qu'ont versés depuis le commencement et que répandront jusqu'à la fin des siècles tous les soleils du firmament, sont en un moindre nombre que le nombre des anges qui chantent dans le ciel l'amour, la sagesse, la beauté du Tout-Puissant.

Or sur les confins de cet univers se dérouleraient d'autres cieux, auxquels succéderaient de nouveaux univers encore; et autant de pensées et de soupirs d'amour

sont échangés dans le premier ciel par tous les anges ensemble, autant de milliards de cieux et d'univers se déploieraient aussi peuplés, aussi radieux.

Et ce ne serait point là encore la limite des créations célestes ; ce n'en serait que le commencement, ce ne serait qu'un grain de poussière dans l'immensité, que Dieu remplit éternellement de sa fécondité infinie.

Et chaque trinité angélique communie, ainsi qu'avec Dieu, avec tous les anges du ciel et les anges de tous les cieux. Ils s'embrassent, se pénètrent, se fondent en un seul être ; ils vivent chacun de la vie de tous, et tous de la vie infinie de Dieu, qui lui-même vit dans son univers, sa trinité externe, comme il vit en lui dans son intégrante Trinité.

LIBERTÉ.

Mais la fécondité de Dieu n'est-elle pas épuisée dans cette création, éternelle, infinie ? Pourquoi de nouvelles créations encore ? pourquoi le fini, la matière, la lutte, le désordre, le mal, la douleur ? quelles peuvent être leur origine et leur cause, puisque l'infini ne peut se manifester que dans une création harmonieuse, parfaite, sans limites? Quelle raison de cette disproportion entre le principe divin et la création bornée ? Doù vient cette solution de continuité entre le monde céleste et l'univers matériel ?

La liberté est le principe constitutif de la personnalité de l'être, et l'élément de distinction entre les êtres, la cause première du mouvement, la force créatrice.

Sans la liberté dans les êtres de l'univers, l'univers ne serait que le prolongement de Dieu. Tous les mouvemens d'aujourd'hui résulteraient de ceux d'hier, aussi nécessairement qu'ils entraîneraient ceux de demain. L'avenir le plus reculé du monde serait enchaîné dans ses moindres modes, dans ses parties les plus ténues, à l'état présent, comme celui-ci ne serait que la conséquence de son passé le plus reculé, de son origine première, de sa cause créatrice, de Dieu. Pas une haleine n'agiterait l'air que ce ne fût Dieu qui la soufflât; pas un grain de poussière ne changerait de place, que ce ne fût Dieu qui l'eût fait

mouvoir dès le commencement. C'est Dieu qui penserait et qui voudrait en nous, qui mettrait, quand nous marchons, notre pied gauche devant le droit, sans que nous pussions de nous-mêmes mettre le droit devant le gauche, changement qui peut paraître insignifiant, et qui est cependant, en ce système, d'une haute gravité ; car il n'entraînerait pas moins que le changement de l'univers lui-même, qu'une nouvelle création.

Quand nous prenons par la conscience possession de nos pensées, de nos actions, nous nous tromperions, nous n'aurions en propre que l'erreur qui nous porte à nous les attribuer. La seule réalité de notre moi serait l'illusion qu'il a sur sa réalité. Ainsi, avant de nier sa liberté, il faudrait que l'homme commençât par se nier lui-même.

L'absence de liberté en Dieu n'entraînerait pas moins la destruction de sa personnalité. Si Dieu n'était point une cause libre, il serait déterminé par les lois de son être, un éternel destin enchaînerait tous ses mouvemens; il n'aurait pas plus de raison que la créature de dire moi, puisque ce moi ne serait que le spectateur des phénomènes de sa nature, serait dépossédé de toute activité. Ce n'est pas lui qui aimerait, c'est son essence qui serait attirée. L'amour sans liberté ne serait qu'une attraction qui n'aurait pas conscience de son activité, parce qu'il n'en serait pas la source.

L'homme aime dans la partie de son être qui avec sa liberté a conservé la conscience; mais il est soumis aussi, dans une autre partie de sa nature, à de simples at-

tractions, à des affinités matérielles qui, n'étant point libres, n'ont point conscience de leur activité.

Et ces attractions du corps déterminent les affections de l'âme, mais ne les forcent pas; elles restreignent la liberté spirituelle sans la suspendre ; si ce n'est chez ceux où le développement charnel a absorbé celui de l'esprit, et qui sont précisément les détracteurs de la liberté, parce qu'ils ne la sentent plus en eux, parce qu'elle est étouffée dans les exhalaisons du péché. Ils se jugent ainsi eux-mêmes en niant le libre arbitre : ils ont raison pour eux ; ils ne se trompent qu'en généralisant leur corruption. Comme leur langue obéit elle-même à la secrète impression de leur âme avilie, en changeant le beau nom d'amour en celui d'attraction, dont les mouvemens or-

ganiques déterminent seuls leur volonté, énervée pour les sublimes sacrifices de l'amour.

Ainsi donc que l'homme perd la conscience de sa liberté, en perdant par son impureté sa liberté même; ainsi que les mouvemens purement attractifs de sa nature corporelle, sont dépouillés de toute conscience, qui ne s'applique qu'à l'activité libre de sa nature spirituelle; ainsi une nature privée de toute liberté, de toute conscience, un Dieu nécessité, serait un être impersonnel, il ne serait même point un être, mais une chose sans nom, qui n'aurait aucune raison de son existence. — La personnalité de Dieu et sa distinction de l'univers nécessitent la liberté en Dieu, comme dans l'univers.

La liberté est la puissance de causalité, la force créatrice : les forces fatales, les causes naturelles que l'on appelle improprement causes secondes, déterminent des modifications dans d'autres forces, sans se déterminer d'elles-mêmes dans leur action; elles sont des prolongemens de la cause qui les a créées; elles continuent l'impulsion que cette cause originelle leur a imprimée; elles sont des agens de cette cause, mais ne sont point causes elles-mêmes. La volonté libre est la seule cause qui détermine le mouvement, sans être déterminée par une cause extérieure. Elle est cause de sa propre activité, elle se détermine de soi-même; elle est cause sans cause, elle est la seule cause qui doive porter ce nom.

Mais il n'existe pas que la volonté divine; la créature devant achever par elle-même

sa propre création, entrant avec Dieu en partage de son activité créatrice, est comme Dieu une cause libre; elle n'est point cause de son être, principe de sa vie, mais elle est principe de ses déterminations, cause de son activité. Elle est, avec Dieu, la cause des mouvemens de l'univers, dont les forces naturelles ne sont que des dérivés et des agens.

Cependant la différence de nature de Dieu et de l'être créé, de l'essence et de la substance, entraîne une différence, sinon dans leur liberté même, du moins dans les conséquences de cette liberté.

Dieu, essence, principe de sa vie, est inaltérable; il ne peut pas perdre le bien, puisqu'il est le bien lui-même; et son in-

corruptibilité ne porte pas atteinte à sa liberté; car la puissance du bien et du mal, qui résulte de la liberté dans la nature créée, ne la constitue pas. Ce qui la constitue, c'est, encore une fois, la puissance d'être cause de son activité.

La créature, par cela qu'elle est libre, et n'est point en même temps le principe de sa vie, peut par cette liberté se séparer de ce principe externe. N'étant point Dieu, elle peut être portée par l'orgueil à vouloir le devenir, à se substituer à lui, à se faire centre de sa propre vie comme elle l'est de son activité, principe de son être comme elle l'est de ses déterminations. La liberté n'est point l'indépendance, mais peut y mener; Dieu seul est aussi indépendant que libre; mais pour la créature, l'indépendance de Dieu, sa division, son schisme du principe

essentiel, est une dissolution. La puissance créatrice, qui est donnée à la créature pour consommer son mariage avec Dieu, peut être ainsi employée à accomplir son divorce.

Et plus elle est rapprochée de Dieu, plus elle participe de sa gloire, de sa puissance, plus elle peut être portée à rêver son indépendance : la perfection de l'ange, qui semble devoir le préserver de la corruption, lui est au contraire un écueil. Si l'intelligence pure semble devoir le prémunir contre cet orgueil insensé et l'avertir des funestes conséquences de son divorce, cette intelligence peut aussi s'obscurcir par la corruption ou l'affaiblissement de l'amour. Un premier attiédissement du cœur jette un premier voile sur l'intelligence; et à la faveur de cette ombre l'orgueil se déploie, et entraîne à son tour de nouvelles

illusions. Comme l'amour engendre la vérité, ainsi l'orgueil, l'égoïsme, l'impureté, en un mot la négation d'amour, engendre l'erreur.

Il est des hommes qui pensent que le crime n'est qu'une erreur; il faut plutôt reconnaître que l'erreur est un crime. Ce n'est point au moment où l'esprit est trompé qu'il est libre de ne pas se tromper, mais c'est dans sa vie antérieure qu'il avait la puissance de ne pas pervertir son sens : l'être n'est pas seulement responsable des actes qui ne sont point actuellement libres, il est responsable de la perte même de sa liberté, de son esclavage, parce qu'il a été libre de n'être point esclave.

Ce n'est donc point par une soudaine et unique résolution que l'ange peut se sépa-

rer de son principe. C'est par une première défaillance de son amour et l'obscurcissement de son intelligence qui en résulte, que ce désir d'indépendance s'engendre peu à peu dans son esprit; c'est par un lent et progressif développement de son individualité, que s'enracinent en sa vie les instincts de la mort; c'est après de nombreuses oscillations morales, des fuites et des retours, des sommeils et des réveils, des chutes et des remords, et des rechutes encore, que la conscience, énervée dans ces luttes incessantes, se laisse envahir par l'orgueil, et que la raison en délire finit par nier Dieu.

CHAOS.

C'est de cet anathème que sort l'univers matériel : gigantesque dans l'étendue à notre œil de chair, mais faible débris de l'univers angélique, atome dans l'immensité des cieux.

La substance, infinie, spirituelle, simple dans son épanouissement divin, se limite dans l'espace, se contracte en matière, se divise, meurt par sa négation d'amour et la privation de Dieu qui en résulte; la créature une fois investie de sa liberté ne conservant plus, que dans la mesure

de son amour, la possession de Dieu.

Cependant cet athéisme n'est point absolu dans l'ange révolté ; tiré du néant par l'amour divin, sa négation absolue l'eût fait retourner au néant. Sa mort n'eût point été seulement une division, une corruption de son être, mais une dissolution radicale, un anéantissement. Ses élémens déliés se seraient enfuis d'une fuite infinie.

Et comme les anges qui demeurent fidèles à Dieu continuent de s'épanouir dans l'immensité de son amour, ceux qui s'en séparent et tombent dans les ténèbres extérieures n'ont pas tous pris une part égale à la révolte, et par suite se matérialisent dans diverses mesures.

Ce qui reste de l'amour divin dans ces

êtres se manifeste en force d'expansion, et la volonté négative, l'affection individuelle, se manifeste en force de cohésion; la cohésion engendre la corporéité, et l'expansion, dans son plus haut degré d'activité, conserve à la substance sa spiritualité et entre ces deux forces extrêmes d'expansion et de cohésion, qui produisent la spiritualité et la solidité, est une hiérarchie de forces plus ou moins expansives, plus ou moins concentriques, produisant toutes les nuances de fluidité liquide, gazeuse, ignée, électique, galvanique, magnétique, lumineuse, éthérée, qui rattachent l'esprit à la matière.

Ainsi l'unité normale de la substance céleste est dualisée en esprit et en matière, en force et en molécule; mais la substance demeurée active spirituelle par sa moindre négation, est voilée désormais, limitée par

son asservissement à la substance que sa plus grande négation a corporisée, et dont l'union à l'esprit empêche la dissolution infinie.

L'activité spirituelle est elle-même très-diversifiée, et sa conjonction avec les divers élémens est en raison de cette activité. Ainsi l'esprit marié à la lumière est supérieur à l'esprit uni à l'élément aride : dans sa décroissance continue, l'esprit ne devient plus qu'instinct ; il perd la conscience de lui-même et sa liberté dans l'affinité, le choix de sa matière dans l'attraction ; enfin toute son activité s'immobilise et meurt dans l'inerte molécule, dernier terme de la dégradation de la substance céleste, suprême transsubstantiation de l'esprit déchu. —Et tous ces êtres divisés entre eux, comme ils le sont en eux-mêmes, dé-

chaînés les uns contre les autres, confondus dans leurs forces et leurs élémens, font dans les monstrueuses étreintes du chaos l'épreuve de ce qu'ils peuvent sans Dieu.

REPENTIR-MISÉRICORDE.

Après avoir investi sa créature de la liberté, et s'être reposé sur elle de l'accomplissement de son destin, Dieu ne fait plus que bénir ou maudire son œuvre : il bénit son mariage avec lui, en la consommant en son sein; il maudit son divorce, en la précipitant dans les ténèbres extérieures.

Voilà la loi ontologique de la vie dont l'inexécution surmonte la puissance même de Dieu. Dieu ne peut pas plus contraindre la volonté libre de sa créature, pour empêcher sa séparation, que sa propre volonté

ne peut se combattre elle-même; il ne peut pas suspendre la responsabilité des actes accomplis librement, sans détruire la liberté même; enfin, il ne peut pas se donner à celui qui le repousse ou qui ne l'aspire pas. La possession ne résulte que de l'amour. Dans la sphère de l'esprit, la prostitution est impossible.

Mais le repentir de la créature change la justice de Dieu en miséricorde; et dans le coupable que la justice maudit, la miséricorde crée à la pénitence les moyens de renaître à l'amour. L'œuvre créée par la liberté de la créature, Dieu ne peut sans doute l'effacer; mais en la fixant il la soumet à une nouvelle loi de création en ressemblance de la création céleste, et dont les développemens progressifs la rétabliront dans sa gloire absolue.

Cependant il ne suffit pas, pour sa résurrection, que l'être déchu soit recréé à l'image de Dieu; il faut que Dieu lui-même revête sa nature, s'incarne en sa substance, pour se rendre visible à son sens obscurci, saisissable aux embrassemens de son amour énervé; il faut que l'infini se limite, se matérialise, meure en proportion de la mort de la créature, pour la faire rentrer en rapport avec lui; il faut que l'essence éternelle s'inocule au sein de la matière pour la revivifier, la transfigurer et la transsubstantier en sa nature céleste. L'ange a pu, par la liberté illimitée dont il jouissait, tomber de l'immensité dans l'espace; mais il ne peut, par celle qui lui reste, remonter du fini à l'infini. Car l'être libre ne possède Dieu que dans la mesure de son amour; et l'amour immense, nécessaire à cette union, n'est plus possible à l'esclave de la ma-

tière. Entre l'infini et le fini il y a l'infini ; et ce rapport rompu par le péché de la créature, ne peut être rétabli que par l'incarnation du créateur (3).

Et si l'esprit est d'abord obscurci par les séductions du péché, les suites mortelles et douloureuses de celui-ci lui dévoilent bientôt son erreur. Et l'être vivant dans la mort par la privation de Dieu, peut-il après un certain temps d'épreuve ne pas désirer la fin de ses souffrances? peut-il, quand il ne lui faut pour sortir de son abîme de ténèbres et rentrer dans sa gloire céleste que crier grâce à Dieu, ne pas pousser ce cri de salut ?

UNIVERS MATÉRIEL.

Dieu penché sur l'abîme (4), l'enveloppe, le presse, l'étreint de son esprit pour faire jaillir de ses entrailles douloureuses une larme, un soupir, qu'il attend pour faire à son tour éclater sa miséricorde.

Et, pénétrant au sein du chaos sitôt que ce soupir lui a ouvert une issue, sitôt que cette larme lui a creusé une place dans le granite de l'orgueil, le verbe divin, dans son impatience d'amour, achève lui-même l'expiation commencée. Il s'approprie toute faute, comme il revêt toute corruption; il

meurt, dans une immense mort, de toutes les morts, et, ressuscitant dans sa nature divine, il crée à tous les êtres les moyens, proportionnés à leurs forces, de s'unir à lui, et par cette assimilation, de ressusciter avec lui, par lui, en lui, dans sa gloire infinie.

Dans la création normale, c'est le principe divin qui produit la substance, le verbe qui lui donne la forme, incarne sa lumière en elle, et l'esprit qui la consomme dans l'unité infinie. C'est ainsi la seconde personne divine qui opère dans ses deux actes d'ordination et d'incarnation, la réparation de l'univers, dont la substance a été créée primitivement par la première personne, et c'est par l'esprit que cet univers réparé rentre en communion avec la vie éternelle, et doit à la fin des temps ressusciter dans l'unité.

La masse nébuleuse du chaos, dilatée dans l'espace, s'y partage en de nouvelles masses, dans chacune desquelles la substance condensée en matière est à son tour séparée de la substance qui est demeurée spirituelle, et qui devient le centre vivant et lumineux de ces vastes corps (5). Et ces nébuleuses s'arrondissent en sphères par l'attraction réciproque de leur partie matérielle, et s'épanchent en soleils dans leur substance fluide et spirituelle.

Et ces innombrables étoiles, distribuées dans une incommensurable étendue, sont emportées en des orbes gigantesques autour d'un soleil suprême, où s'est opérée l'incarnation du verbe, centre de cet univers, foyer de la vie divine, siége temporel de l'éternité (6).

L'œuvre de ces esprits sidéraux est de s'assimiler la vie divine, qui est, par une extension de l'incarnation générale, manifestée au sein des étoiles, de se ressusciter par cette médiation dans l'infini; de même qu'ils doivent servir de médiateurs aux esprits inférieurs, les ressusciter en s'assimilant les élémens matériels dans lesquels se sont endormis ces esprits.

Cependant cette assimilation matérielle ne peut se faire que dans les limites d'une certaine homogénéité. Or il est dans la matière des degrés de matérialité, comme dans les esprits des degrés d'activité divers, qui entraînent une nouvelle espèce de créations, dans lesquelles les substances plus obscurcies seront soumises à une élaboration spéciale.

La partie la plus nébuleuse des soleils, qui ne peut se convertir immédiatement en lumière, tend donc à s'en séparer; et ces vapeurs, se projetant à la surface de leurs corps, passent ensuite dans leur atmosphère environnante et s'élancent enfin en comètes dans leur tourbillon. Ce sont ces vapeurs nébuleuses qui produisent les taches que l'on aperçoit de la terre dans le disque du soleil, et l'effervescence de ces vapeurs, la variation de ces taches; enfin quand elles sont sorties du corps du soleil, la lumière zodiacale qui l'entoure d'une auréole opaque.

Tous les soleils du firmament peuplent ainsi leur tourbillon d'innombrables comètes, et ils continuent leur œuvre créatrice jusqu'à ce qu'ils aient séparé d'eux toute substance réfractaire à leur assimila-

tion, effacé toute tache de leur front; mais c'est pour soumettre ces corps à des lois de vie analogues à celles qui les régissent eux-mêmes, et les reprendre en leur sein, après que leur purification sera accomplie, leur substance spiritualisée, alors que ces sphères terrestres seront rallumées en soleils. Ainsi toutes ces étoiles elles-mêmes, débris de l'antique unité céleste, doivent se résoudre dans l'unité nouvelle du soleil divin autour duquel elles gravitent, et qui les consommera à la fin des temps dans l'unité infinie.

Les comètes engendrées de la substance nébuleuse des soleils, deviennent sous l'action des forces spirituelles de ces derniers, des mondes, milieux et organes de nouveaux êtres spirituels (7).

Cependant les esprits sidéraux ne sont, dans la création des comètes, que les agens plastiques, les organes du Verbe suprême; ils ne sont investis de la puissance créatrice que dans la mesure de leur union avec le principe divin; ils ne sont point créateurs, par eux-mêmes, indépendans; et par conséquent, leur production n'est point livrée à l'imperfection de leur faculté, ou au caprice de leur volonté. Dieu reste l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, la lumière idéale et la puissance qui consacre la réalisation de sa pensée, qui l'anime et la bénit.

Si Dieu partage sa puissance créatrice avec sa créature, ce n'est pas pour se décharger sur elle de ses labeurs; Dieu embrasse les détails les plus ténus comme les lois les plus générales; il sait le nombre des grains de

sable de la mer comme celui des étoiles du firmament; et il lui est aussi facile de créer une étoile qu'un grain de poussière.

Mais ayant fait sa créature à son image, lui ayant donné la liberté et les deux puissances créatrices d'amour et d'intelligence, c'est pour fournir un objet à la détermination de cette liberté et à l'application de ces facultés, qu'il confie à l'ange, comme à l'esprit sidéral, comme à l'homme, le soin d'achever leur propre création et la création les uns des autres.

L'œuvre créatrice de l'ange ne consiste qu'en une aspiration de l'amour et de la lumière qui le consomme dans l'esprit divin. Mais la désorganisation du péché rend plus complexe l'œuvre des esprits du péché. Leur division du principe de vie a rompu

l'unité de leur être, et engendré une objectivité anormale, celle de la nature matérielle, avec laquelle il leur faut lutter jusqu'à ce qu'ils l'aient révivifiée dans leur amour, réabsorbée en leur être.

Si l'intervention des esprits sidéraux dans les créations terrestres n'est pas la cause des imperfections de leur nature, elle est la cause des époques qui se succèdent entre leurs diverses révolutions génésiaques. Ces époques ne résultent pas de l'action successive de l'homme, car il en est qui sont antérieures à son apparition. Elles ne peuvent pas plus être attribuées à Dieu, dont l'acte est essentiellement contemporain de la parole. C'est le partage de la parole créatrice et de l'acte créateur, parole dont le verbe se réserve l'émission, mais acte qu'il confie à des êtres soumis, comme

l'homme, au temps et à la succession, c'est ce partage qui est la source de la succession des temps qui sépare les progressives réalisations de la parole éternelle (8).

Ces nébuleuses cométaires se concentrent, comme les nébuleuses stellaires, en foyer igné, noyau aride, autour duquel le reste de la matière flotte en océans de vapeurs (9). Et ce centre de feu s'organise, s'anime, et sert de corps à l'esprit, qui est inférieur en activité à l'esprit sidéral, mais pourvu de facultés analogues pour une semblable destination.

Cet esprit cométaire est l'homme, mais l'homme universel, tel qu'il était sur notre terre avant la dissolution de son unité en individualités, et la corporisation de ces

individualités; tel qu'il était avant que la terre elle-même fût, par suite de cette altération, solidifiée en un corps de granit, et enchaînée dans une gravitation circulaire (10).

Ainsi que le corps des comètes est dans un état de fluidité qui rend sa substance souple à l'action créatrice de l'homme, ainsi le corps de ce dernier n'est point lui-même immobilisé en une forme fixe; mais il est un centre d'activité susceptible d'une multiplication et d'un accroissement indéfinis. Le noyau cométaire est l'organisme de l'âme humaine primitive, et l'atmosphère nébuleuse qui entoure ce noyau forme les rudimens de son corps définitif.

Et dans chacune des révolutions périhéliaques de la comète, dans sa conjonction avec

le soleil, dans les torrens de lumière que lui verse ce dernier, l'homme s'assimile la vie divine que l'incarnation du verbe au centre de l'univers a manifestée au sein de toutes les étoiles, et que l'âme humaine fait irradier à son tour dans tous les élémens de sa sphère, par l'assimilation de ces élémens à son corps. Or ce corps, noyau igné, embryon de soleil, doit par cette double alimentation céleste et matérielle, par sa dilatation croissante, s'épancher lui-même en soleil, et se réunir à celui dont il est primitivement émané.

Et comme la nébulosité des soleils s'est organisée en comètes, pour préparer, par cette première élaboration, la réunion suprême des comètes aux soleils, la nébulosité cométaire est elle-même dégrossie par l'organisation végétale et animale, pour

sa transsubstantiation dans l'être humain.

Ces organisations inférieures ne sont point des créations normales de Dieu ; en quoi auraient-elles mérité leur infériorité (11) ? Toutes les créatures d'un Dieu juste et bon doivent avoir d'égales facultés pour l'aimer, le connaître et le servir. Un seul grain de poussière qui n'aurait point, dans une vie antérieure et sous une autre forme, mérité d'être grain de poussière, attesterait une lacune dans la providence infinie. Le végétal et l'animal sont une première résurrection de l'esprit, que sa plus grande part à la négation divine primitive a plus matérialisé que l'esprit de l'homme, plus altéré, plus affaibli lui-même, par une semblable cause, que l'esprit sidéral.

Ces organisations inférieures ne sont

point, dans le milieu fluide des mondes cométaires, enchaînées dans la forme corporelle qu'elles revêtiront plus tard; la séparation que le nouveau péché de l'homme élèvera entre lui, l'animal et la nature, n'existe point encore. L'animalité est alors un prolongement de l'être humain, et la végétation un prolongement de l'animalité : et par ce réseau magnétique d'êtres vivans, tous liés entre eux depuis la molécule brute jusqu'à l'homme, tous les élémens de la nature sont révivifiés dans l'amour de ce dernier, qui se révivifie lui-même dans sa communion avec le soleil.

La multiplication de l'homme n'est point dans son état normal ce qu'elle deviendra plus tard par la dissolution de la mort, une reproduction similaire. Les individualités humaines, que le péché dispersera dans

tous les temps et sur toute la surface de la planète, sont alors contenues en germe dans Adam, l'homme universel, l'humanité en unité, le soleil cométaire. Et l'animalité est comme la matrice universelle dans laquelle il dépose ses germes animiques, le milieu vivant dans lequel il incarne ces âmes intégrantes de son esprit, qui doivent ainsi, au terme de cette incubation humaine, de cette ascension animale, élever l'animal à la conscience de l'homme.

L'animal qui ne conservera plus tard, quand l'homme sera tombé d'un degré dans l'échelle des êtres, que l'instinct qu'avait alors le végétal, l'animal est, avant cette chute, d'une nature progressive; il a l'intelligence et la parole pour recevoir l'initiation spirituelle de l'homme. Ce qui l'en distingue, c'est que l'homme communie

avec Dieu, et que l'animal ne communie qu'avec l'homme ; mais comme ce n'est que par la médiation du verbe que l'homme est rentré en alliance avec l'infini, l'animal doit par la médiation de l'homme rentrer lui-même avec l'homme en cette grâce.

La multiplication et l'accroissement d'Adam, sont ainsi un rayonnement de son esprit dans les élémens, une assimilation des élémens à son esprit, une expansion génératrice de son être, qui, *microcosme* dans sa constitution virtuelle, doit devenir au terme de son développement *Cosmos*, doit absorber le monde.

Et pour cette génération créatrice, l'être humain est à l'image de Dieu, comme l'ange, comme l'esprit sidéral, amour et

verbe se résolvant en esprit. Dans son principe d'amour, sa faculté femelle, il aspire l'essence divine et l'élément terrestre, et vivifie l'un dans l'autre; dans son verbe, sa faculté mâle, il réfléchit la lumière divine et la fait irradier dans la nature, l'incarne en créations; et l'esprit de ces deux personnes tend à les consommer dans l'unité de Dieu, et consommer le monde en leur être. Mais la division de leur nature, ainsi que celle de l'être sidéral, détruit la personnalité de cette troisième faculté, personnalité qui existe dans la trinité de Dieu et dans celle de l'ange qui est un en Dieu. L'accomplissement de la réparation de l'être déchu, la résurrection, lui rendra seule, avec l'unité de son être, la conscience de cette unité, la personnalité de son esprit.

Telle est la réparation générale de l'uni-

vers déchu, par la création et l'incarnation; telle est la loi rétablie dans toutes les sphères sidérales et terrestres, et dont l'accomplissement suprême doit amener la résurrection de cet univers fini, matériel, dans la gloire de l'univers céleste, sa consommation dans l'unité infinie.

NOUVELLES CHUTES.

Cependant le destin ultérieur de ces mondes, remis à la liberté des intelligences qui en sont l'âme motrice, peut être entraîné en de nouvelles déviations. Car si les purs esprits du ciel se sont détournés de Dieu, leur négation a engendré l'élément matériel, qui conserve sous sa nouvelle organisation, à laquelle Dieu n'a pu rendre qu'une perfection relative, un levain de révolte, une tendance à la condensation. Ainsi l'esprit, dans sa lutte contre cette nature réfractaire, rencontre, de plus que dans l'univers angélique, une occasion de chute :

outre les tentations de l'orgueil à redouter, il a à soutenir les assauts des élémens, dont l'esprit ténébreux est toujours prêt à envahir le sien sitôt qu'il cesse de le soumettre à celui de Dieu.

Parmi ces innombrables créations du nouvel univers, les unes se développent donc dans leurs voies, les autres se détournent de leur fin. Entre les premières, il en est dont le développement est plus ou moins rapide ; entre les secondes, il en est dont la déviation est plus ou moins profonde. Et l'accomplissement de leur destinée est plus douloureux pour les unes, plus harmonieux pour les autres.

Les soleils dont l'affaiblissement d'amour contracte la substance, dont la lumière s'obscurcit de l'obscurcissement de

Dieu en leur âme, exercent, par suite de cette condensation, une plus faible attraction sur leurs satellites, qui s'éloignent ainsi peu à peu de leur centre, en s'élançant par une spirale jusqu'aux limites de leur tourbillon, dont ils sortent enfin pour entrer dans de nouveaux systèmes et s'attacher à d'autres soleils. Et le corps de ces soleils éteints se dissout en nébuleuses, qui sont elles-mêmes emportées de systèmes en systèmes, ressaisies par leur centre d'activité, et repétries enfin en comètes (12).

Les mondes cométaires, qui deviennent le théâtre du péché, s'éloignent de même de leur centre solaire par cette diminution d'amour et la condensation de leur substance ; mais ils ne sortent pas de leur tourbillon, comme dans le cas de la mort des soleils. Ils sont arrêtés dans leur déviation

par une impulsion externe qui courbe la ligne excentrique de leur orbite en une ellipse circulaire, de même que leur masse s'arrondit elle-même en sphère ; leur gravitation est enchaînée par des lois fixes, de même que leur corps s'immobilise lui-même et se solidifie ; enfin ces comètes désordonnées se changent en planètes.

Telles sont les modifications qu'entraînent, dans les lois de la réparation générale, les déviations ultérieures de l'esprit sidéral ou terrestre. Mais ces déviations nouvelles ne sont que des exceptions peu nombreuses ; peu d'étoiles sont effacées du catalogue que l'homme a composé depuis des siècles ; et sur les cent mille comètes qui flamboient dans notre tourbillon et le sillonnent en liberté, onze seulement se sont appesanties et éteintes en planètes.

CRÉATIONS SUBVERSIVES.

Notre terre est une de celles dont l'histoire ne se raconte qu'avec des larmes !

Les élémens tenus, pendant les premiers temps, en solution dans l'amour de l'homme, commencent, par un premier affaiblissement de cet amour, à se contracter en une première sphère corporelle (13). Resserrée dans ses irradiations, surmontée par ces élémens déchaînés, l'âme humaine s'appesantit, défaille, s'endort; et ce sommeil, ombre de la mort, entraîne une dissolution de son être. Ses deux sexes, réunis

sous une même substance, tendent à se séparer; ses deux personnes à s'individualiser. Et pour paralyser les effets de cette division, la faculté d'amour, le principe générateur, la femme est tirée du sein de l'homme, afin que, devant être la source de ses inspirations, le centre moteur de sa vie, elle soit pétrie de sa plus sublime substance.

Cependant les élémens matériels de la nature, devenus plus réfractaires à l'action providentielle de l'homme par sa première division de la providence divine, le pressent, l'assiégent, l'envahissent de plus en plus. Mais au lieu de chercher en Dieu sa force pour apaiser cette révolte, l'homme se laisse entraîner dans ce mouvement matériel, envelopper en de nouvelles ténèbres. Et cette effervescence devient dans l'animalité une passion vivante, dont les sollici-

tations achèvent de déraciner Dieu du cœur de l'homme.

En vain, la femme a été retrempée dans l'esprit céleste pour mieux résister à l'esprit inférieur. Emportée par les passions animales, c'est elle au contraire qui entraîne l'homme dans son adultère avec la terre, dans son divorce avec Dieu.

Pénétrés par les émanations spiritueuses de la nature, bercés dans leurs voloptueuses vapeurs, ils respirent ces puissances redoutables; plus saisissantes que celles qu'ils tiennent de Dieu, ils commencent dans l'enivrement de leurs sens à les croire supérieures; et finissent dans leur orgueilleux délire par se proclamer souverains absolus.

Cependant la destinée nouvelle qu'ils se

sont créée, demande une nouvelle organisation. C'est l'envahissement de l'esprit matériel qui a suscité en leur âme corrompue ses instincts d'indépendance, et c'est en se pétrissant un corps de l'élément matériel, qu'ils pensent pouvoir réaliser cette indépendance, acquérir la force de se suffire, de vivre d'eux, par eux-mêmes.

Abandonnant donc l'ordre de génération destiné à la production regulière et harmonique de la vie terrestre, ils se jettent dans la voie des créations sidérales. Cessant d'engendrer l'animal à leur vie spirituelle, ils font sur lui l'épreuve de leur puissance créatrice. Mais leurs productions ne tardent pas à porter l'empreinte de leur révolte insensée : leur esprit d'indépendance et de division passe dans l'animalité dont le réseau universel

se brise ; son unité se fractionne en espèces, se disjoint en individus ; et ces membres épars finissent par entrer en guerre les uns contre les autres.

L'homme, emporté de plus en plus par les passions animales, après s'être attaché à leur remorque, se met à leur service. Il crée à leurs instincts de guerre des instrumens de destruction et de défense ; il dévoue à la rage dévorante qui se déploie dans certaines races, d'autres races en pâture ; il leur aiguise des serres pour saisir leur proie, des becs tranchans pour les déchirer, des dents aiguës pour les dévorer, et ce privilége sanglant est accordé à celles qui sont plus rapides à réfléchir sa fureur.

Cependant tous ces êtres, qu'il déchaîne ainsi les uns contre les autres, lui de-

viennent bientôt à lui-même redoutables. Au milieu de ces créations menaçantes qui cessent d'entendre sa parole, s'insurgent contre sa volonté, et dont la forme monstrueuse qu'il leur a donnée dans son vertige commence à frapper son regard dévoilé, l'homme est saisi de stupeur, il se sent nu, se voit sans défense; il est épouvanté de son œuvre, mais il ne peut plus reculer; il lui faut désormais fortifier son être contre l'irruption des élémens, emprunter à la matière une protection contre la matière elle-même. Et dans une suprême évocation, rassemblant ce qui lui reste du feu créateur, il se pétrit une enveloppe d'argile (14); et sa vie qu'il devait communiquer à l'animal en l'élevant jusqu'à lui, revêt la forme de l'animal avec lequel il a contracté une alliance adultère. L'ange de la terre, qui avait conservé des ailes pour se rallumer dans l'in-

fini, est foudroyé par le feu céleste, pour avoir voulu, comme l'ange du ciel, le ravir à Dieu, s'en faire la source indépendante, unique. La terre qu'il devait étreindre dans ses féconds embrassemens, se refroidit, s'obscurcit, s'éteint, s'enveloppe d'un corps de granit, comme l'homme d'un corps de chair; et le repoussant de son centre incandescent, elle le rejette à sa circonférence, elle enchaîne le Titan à sa surface pétrifiée.

Et le frisson d'agonie qui parcourt tous les membres de la planète, le soupir funèbre qui s'élève du sein de tous les êtres vivans, la malédiction de toutes ces créatures, la mort qui le menace, et le remords qui lui en fait déjà connaître les affreux mystères, tous ces vautours vengeurs dévorent sans relâche ses entrailles renaissantes à la douleur, jusqu'à ce qu'elle lui fasse recon-

naître dans le craquement du monde la voix irritée du Tout-Puissant, et pousser vers le ciel dans cette universelle clameur de désespoir, un cri de repentir (15).

HOMME CHARNEL.

La liberté! sublime et redoutable puissance de la créature! Puissance sublime qui la fait entrer en partage avec l'activité du Créateur ; redoutable puissance, entre les mains de l'être qui n'est pas, comme Dieu, principe de son être, qui n'a pas en soi la vie, qui ne possède pas l'indépendance pour empêcher ses déviations !

Mais si cette auguste prérogative peut devenir un écueil, combien la miséricorde divine est prompte à se rendre à l'appel du repentir ! Et si Dieu ne peut effacer les

créations accomplies librement, pas plus qu'il ne peut créér sans donner la liberté à sa créature, il accorde à l'être séparé de lui et tombé dans l'espace, le temps, pour expier son impureté et renaître à l'amour.

Et qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que des siècles de siècles dans l'éternité? En vain le pécheur, dans son aveugle désespoir, reproche à Dieu qui connaît l'avenir comme le présent, de lui avoir donné l'existence. La prescience de l'un ne peut empêcher la faute libre de l'autre; elle n'eût pu que suspendre la création de son être. Or Dieu a pesé le temps de l'épreuve et l'éternité de bonheur que le triomphe de cette épreuve doit faire succéder à ce temps, et il a créé le pécheur et le juste dans une même effusion d'amour.

Le repentir de l'homme détermine une nouvelle manifestation du Verbe créateur.

Le premier acte de cette transformation génésiaque est l'abolition des rapports entre l'homme et l'animal, et par suite, la concentration en l'une et l'autre espèce de la puissance génératrice qui devient une multiplication similaire.

L'animal ne puisant plus la vie dans l'âme humaine, est arrêté dans son mouvement progressif, destitué de l'intelligence, privé de la parole désormais inutile aux instincts qui survivent seuls en lui. N'étant plus relié à ce centre vivant, il se disperse dans la nature, se divise en lui-même, et devient étranger à l'homme, quand il ne lui est pas ennemi. Un petit nombre de races restées fidèles à l'homme, ne savent plus lui rendre

que des services mécaniques, ou lui servir de monstrueuse pâture. Tout un monde d'animaux destinés à faire pénétrer sa vie dans les dernières molécules de la matière, cesse non seulement toute relation avec lui, mais devient même inappréciable à ses grossières perceptions; et tous ceux qui tombent sous son sens matériel, n'ont plus désormais de sens à la pensée. Si la sagesse créatrice se révèle encore, quoique bien altérée, dans leur organisation, ils semblent, par l'absence de lien entre eux et avec l'homme, n'être que des jeux capricieux, des productions exubérantes de la nature. Ils sont néanmoins conservés à l'existence, *attendant de l'homme leur délivrance*, et destinés à rentrer en communion avec lui, comme il est lui-même conservé à l'être, destiné à rentrer en alliance avec Dieu.

Ainsi que l'extraction de la femme du sein de l'homme ne fut que la division des deux sexes réunis dans l'unité primitive de l'être humain, de même la reproduction de l'homme par la femme, ne résulte que d'une nouvelle division de cette unité d'Adam en ses intégrantes individualités, en ses esprits élémentaires qui étaient destinés à s'incarner dans l'animalité. La solution (16) de continuité entre l'homme et l'animal entraîne, ainsi que la dispersion des individualités animales, la dissémination des esprits élémentaires d'Adam et leur enveloppement en germes, pour être ressaisis par les nouvelles facultés génératrices de l'homme et se développer sous sa forme nouvelle.

Or ces âmes individuelles, fondues dans l'âme universelle d'Adam, y prirent à son

péché la part morale qui légitime celles qu'elles ont, dans leur transmigration, aux conséquences douloureuses de cette faute commune. Et c'est leur diverse participation à ce crime qui produit leur diversité native de nature, qui les prédestine dès le sein de leur mère, au bien ou au mal, à la faiblesse ou au commandement.

Et l'époux et l'épouse aspirent en leur sein des germes analogues à leur désir; et, selon la nature pure ou charnelle de cet amour, l'esprit qu'il évoque, l'enfant qu'il produit est lui-même spirituel ou matériel; de même que l'humanité étant entraînée dans un progrès indéfini jusqu'à son entière réhabilitation, les âmes plus corrompues sont ressaisies les premières à la vie, les plus spirituelles au contraire sont réservées pour les derniers temps.

Et si ces âmes perdent dans leur forme anormale le souvenir de leur crime originel, leur retour à leur unité primitive leur rendra ce souvenir, et avec lui la raison des larmes qu'elles auront répandues dans la vallée d'exil (17).

Les facultés créatrices de l'homme sont également restreintes dans leur activité: destituée de son magisme spirituel, sa volonté ne s'exerce plus qu'à la surface des corps extérieurs, et par le mécanisme de son propre corps; impuissante désormais à pénétrer les substances, de l'impuissance de son amour à pénétrer jusqu'aux sources divines de la vie. Plongé dans la poudre, il ne sait plus que la pétrir de ses laborieuses sueurs et de ses larmes amères.

De cette double activité génératrice et

créatrice, soumise à ces lois nouvelles, la première est surtout confiée à la femme, la seconde à l'homme. Et cette génération anormale, résultant de la mutilation de l'être primitif, s'accomplira dans la douleur. L'enfant déchirera les flancs de sa mère qui le restituera à la vie; de même que, les créations artificielles et stériles de l'homme ne devant plus que lutter contre les forces réfractaires de la création extérieure, les forces matérielles dont il est pourvu pour ce combat l'inclineront à une domination brutale. Et la femme, la première cause de la ruine de l'homme, deviendra, par sa faiblesse coupable, la première victime de son despotisme; jusqu'à ce que, retrouvant en Dieu, par son humble et pur amour, la puissance spirituelle qu'elle a perdue dans son orgueilleux adultère; elle ressaisisse l'initiative des destinées humaines

qui lui appartient par droit de nature.

Enfin la grâce suprême que Dieu fait à l'homme exilé à la surface de la terre, appesanti sur son roc stérile, enchaîné dans son impuissante et ténébreuse argile, est la mort, qui, brisant ses chaînes corporelles, ressuscite son esprit en sa liberté et en sa puissance (18), dissolvant son corps de chair, en dégage un corps de lumière qui se forme dans le premier et survit avec l'âme à sa destruction.

Mais ces corps de lumière, ces esprits ressuscités continuent d'appartenir à la terre : ils sont des facultés de son âme, comme les hommes dans leur vie charnelle sont les membres de son corps; ils tendent à se réunir au foyer lumineux du globe(19), et à reconstruire son âme universelle en se

consommant en unité. Et le feu interne, avec lequel leur corps fluide est homogène, est la puissance créatrice dont leur amour rentre en possession pour travailler à la résurrection générale du monde.

Mais si ce n'est qu'avec la terre tout entière, et après l'avoir rallumée en soleil, que l'homme doit, avec toutes les étoiles du firmament, se consommer dans l'éternité, les âmes pures, les corps que l'amour embrase et rend légers, peuvent, quoique reliés au centre, se répandre à la surface de leur sphère, se mêler à la vie de leurs frères terrestres, ou s'élancer dans les autres sphères de leur tourbillon, qui sont reliées entre elles par la même loi de solidarité que celle qui fait de tous les hommes des frères, de tous les vivans et les morts une église, un être unique.

C'est ainsi que la mort, conséquence fatale de la corruption du péché, devient, sous la main réparatrice de Dieu, une délivrance.

Cependant les âmes qui reviennent de leur première vie, appesanties par le péché, demeurent enchaînées dans ce nouveau corps; son granit, transparent au regard lucide de l'amour, les enveloppe de ténèbres; le feu intérieur avec lequel l'amour peut seul former une féconde alliance, n'a pour leur égoïsme que des ardeurs dévorantes, jusqu'à ce qu'il ait consumé ce qui restait de matériel dans leur corps, brûlé leur impureté, dissous leur orgueil, et fondu leur individualité réfractaire dans l'unité universelle, hors de laquelle il n'est point de vie, point de puissance, point de salut.

Cependant ce retour de l'esprit à sa seconde et normale existence porte, de même que son enfantement à sa première vie, le caractère violent de sa cause. La mort, ainsi que la naissance, est un déchirement douloureux : pour le juste, qui peut en espérer une délivrance, comme pour le pécheur, qui doit n'en attendre qu'une continuation d'épreuve et d'expiation, la mort est le roi des épouvantemens.

Enfin toute négation d'amour entraînant une condensation substantielle, et la corporisation de l'être entraînant à son tour sa division ; ainsi que la substance céleste s'est, en se matérialisant, divisée en sphères sidérales et cométaires, la substance cométaire, en se solidifiant, se divise à son tour en planète et en satellite.

La comète, dans le choc qui arrête sa déviation excentrique et courbe son orbe en une ellipse de planète, se sépare de la partie la plus matérialisée de sa masse, et cette matière se répand en un anneau nébuleux autour de la planète. Mais la condensation croissante de celle-ci finit par rompre cet anneau, dont les fragmens se rejoignent et se fondent en un corps qui demeure attaché à la gravitation de la terre. Et ce satellite, attendant dans son exil que l'homme lui rende la vie après qu'il l'aura rendue à la terre elle-même, sert, jusqu'aux temps de la résurrection, de milieu aux esprits élémentaires d'Adam, de matrice cosmique où ils s'enveloppent en germes pour être semés sur la terre dans ses nuits fécondes.

Ainsi la dissolution de l'unité universelle

d'Adam entraîne le partage de sa vie en trois phases : la phase d'enveloppement animique dans le satellite de la terre; la phase de développement en corps charnel à la surface de la planète, et celle de résurrection en corps fluide, en âme universelle à son centre de feu. Et l'œuvre de l'homme, dans ces diverses phases de son existence, est de reconstruire l'unité primitive de son être, de son monde, de se réintégrer, sous ces lois nouvelles de la réparation, dans son état normal de création.

Mais comme la révolte ouverte de l'homme contre la volonté de Dieu a été précédée d'une première altération morale, d'une première défaillance de l'amour, le péché est de même suivi de nombreux désordres

avant de se soumettre à la loi de réparation.

Cette création se continue au milieu de violentes révolutions, et cherche, dans des tâtonnemens destructeurs, la loi qui doit la fixer. Car l'homme ne connaît plus cette loi, il n'a plus la parole créatrice pour la signifier aux élémens. Et comme le monde n'a plus dans l'homme de providence, l'homme ne trouve plus en Dieu qu'un maître redoutable. Soumis à la loi de crainte, l'épreuve de sa misère l'inclinera un jour à une résignation expiatrice; mais jusqu'à ce que cette épreuve soit accomplie, il ne vit sur son sol stérile, sous son ciel assombri, que dans le murmure et le désespoir.

Le premier fils de l'homme est le meur-

trier de son frère; et cette fureur se répand à l'envi dans les veines des autres hommes. Les forces immenses encore, qui leur sont conservées pour lutter contre les élémens déchaînés, ils les tournent contre eux-mêmes dans des guerres insensées, qui rendent plus terribles encore celles que leur livre la nature.

Les vapeurs, tenues en solution dans l'atmosphère de la terre encore brûlante, se condensent et se précipitent en torrens dévastateurs sur sa surface, d'où ne s'élèvent de toute part vers le ciel que des clameurs impies. Et ces eaux s'accumulent, se rejoignent, se répandent en océans qui confondraient tout en une même ruine, si une partie de leurs vagues, en pénétrant dans les entrailles incandescentes du globe, ne faisaient bondir son granit en monta-

gnes : et des lits sont ainsi creusés au reste des mers, pour y endormir leur colère. Et les habitans des eaux sont transportés et se pétrifient dans les nues. Et de nouveaux soulèvemens volcaniques faisant refluer les mers sur les premiers continens, ensevelissent les animaux surpris dans ces irruptions soudaines, jusqu'à ce que d'autres cataclysmes viennent restituer à l'homme des siècles futurs les vestiges de ce monde primitif, et lui enseigner les terribles vengeances que la nature a tirées de la violation des lois de Dieu (19).

Mais, loin de porter l'homme à mettre Dn terme à cette insurrection universelle, par sa soumission à la volonté suprême, cette guerre des élémens ne fait qu'enflammer son esprit d'une nouvelle fureur : et une condensation universelle de l'atmosphère

terrestre, résulte de cette contraction progressive de l'âme humaine. Les immenses vapeurs, dissoutes dans cette atmosphère, se liquéfient, et un suprême déluge engloutit cette humanité effrénée, dont Dieu ne sauve qu'une race de justes pour greffer sur elle l'homme nouveau.

Car si l'homme, après la réparation de son crime, s'est porté à ces crimes nouveaux, que cette réparation n'est point complète; elle n'est qu'une préparation organique à la rédemption définitive, qui ne pouvait être immédiate, l'homme devant lui-même la préparer moralement, mériter, aspirer ce libérateur suprême, qui seul fera couler un sang divin dans ses veines, qui seul lui rapportera du ciel le feu de la vie, se fera le nouvel Adam, l'homme universel, cosmique; le cep (20)

dont tous les hommes seront les branches; la personne dans laquelle se relieront leurs individualités dispersées; le centre d'activité vivant, le foyer de lumière, le soleil d'amour du monde.

Comme le péché de l'ange a rompu l'alliance primitive, et nécessité une première incarnation du verbe divin, le nouveau péché de l'homme a rompu l'alliance rétablie par cette médiation et en appelle une seconde. L'incarnation opérée au sein de l'univers, et manifestée dans toutes les sphères sidérales en espèces analogues à leur substance et à celle des mondes cométaires en communion avec les premières, ne porte plus ses fruits de vie sur la terre, ni dans les autres planètes dont la substance condensée par une nouvelle négation ne peut rentrer en rapport avec l'essence divine

que par une médiation nouvelle, une incarnation proportionnelle à sa corruption.

L'argile terrestre, trempée dans les eaux du déluge, perd de sa primitive ardeur, excessive pour l'esprit énervé de l'homme. La vitalité matérielle est désormais moins énergique dans ses forces, moins longue dans sa durée, moins gigantesque dans ses proportions. Par cet affaiblissement organique l'homme a moins de prise sans doute sur le monde matériel, mais Dieu en a une plus grande sur son âme; il souffre davantage dans son corps, mais son cœur recherchera mieux celui qui console toute souffrance. Le baptême des grandes eaux sur la terre est la source du baptême de larmes qui doit amener celui de l'esprit saint. L'arc qui paraît au ciel après le déluge est l'auréole sacrée de celui qui saura faire sortir le bon-

heur de la souffrance, la résurrection de la mort.

Long-temps encore l'homme se brise en murmurant contre son terrible destin; long-temps encore il ne connaît que le Dieu redoutable des armées; long-temps sa prière ne s'exhale qu'en des sentimens de terreur et ne s'élève au ciel qu'en vapeurs ensanglantées. Mais ces farouches autels, qui se dressent par toute la terre comme altérée de vengeance, sont déjà un sourd pressentiment du grand sacrifice qui s'apprête, une muette prophétie de l'autel du Golgotha.

Déjà l'homme commence à connaître sa misère et à sonder la profondeur de l'abîme où il est tombé; il commence

a attribuer son infortune à sa corruption; et la conscience du péché, s'enracinant chaque jour davantage dans l'âme humaine, éveille de plus en plus en elle le repentir; le repentir entraîne à son tour l'espérance du pardon; et la conscience du péché et l'espérance du pardon se combinent en la conception d'un médiateur.

Et cette conception devient la base de toutes les religions : chez les peuples les plus impatiens, l'imagination réalise cette espérance. Confondant sans doute d'antiques souvenirs traditionnels sur l'incarnation universelle et primitive du verbe avec le pressentiment de son renouvellement sur la terre, ils supposent consommé dans un passé mystérieux ce qui chez d'autres peuples n'est encore

qu'un vœu, qu'une prophétie d'avenir.

Les saints d'Israël, en communication plus pure, plus intime avec l'esprit divin qui couvre le monde, prophétisent non-seulement la venue du sauveur, mais jusqu'aux moindres détails de sa vie; ils disent son nom, le lieu, la date de son apparition, sa naissance miraculeuse, ses humiliations et sa gloire, sa mort douloureuse et sa résurrection, ses deux avénemens, ses deux règnes, son église spirituelle et son royaume temporel, et la soumission de tous les royaumes de la terre à son empire universel.

Et les religions plus charnelles suspendent leurs oracles vaincus, pour appeler le Dieu nouveau. Les émanations souterraines des antres Sibyllins se mêlent aux

souffles sacrés, pour annoncer la bonne nouvelle; et les poètes et les philosophes eux-mêmes cessent de tisser la toile de leurs rêves, pour donner aussi leur témoignage des voix mystérieuses qu'ils ont entendues, des ombres célestes qu'ils ont aperçues dans les régions de l'idéal.

Toute la terre est dans l'attente : une épidémie sacrée semble être portée par les vents dans toutes les régions, et faire frissonner tous les peuples de stupeur et d'espoir.

Ce Messie, ce libérateur, cet homme-Dieu, ne doit pas moins appartenir à la terre qu'au ciel pour transfigurer la terre de la gloire du ciel; il ne doit pas moins sortir du sein de l'homme qu'être engendré de Dieu, pour ressusciter l'homme dans l'esprit de Dieu. Ces larmes de l'exil,

ces soupirs vers la patrie, cette aspiration universelle sont comme la conception terrestre, l'effusion de l'esprit prophétique, la fécondation céleste du germe divin dans l'humanité : et quand la double initiation de l'espérance et de la crainte, de la prière et de la douleur, ce double enseignement de Dieu et de la mort, ont déplié ce germe, quand les entrailles humaines sont assez fécondées par l'esprit et les pleurs, elles enfantent le Christ.

INCARNATION.

Le Verbe divin revêt l'âme et le corps de l'homme: il aspire tous les péchés de l'âme, il la purifie de ses souillures dans ses larmes de sang, il consume ses impuretés dans le feu céleste de son amour; et vidant sans relâche le cœur de l'homme de ses vanités, de ses égoïsmes, de ses adultères, de tous ses désirs impies, il le dilate sans mesure, il le répand en torrens de charité par toute la terre; il l'épanche en un amour divin qui s'élève, s'étend en raison croissante du renoncement de sa volonté à elle-même, de la diminution de son

individualité, de l'abolition de son moi ; et cette abolition se continue jusqu'à la mort, cette expansion jusqu'à l'infini.

Cependant, comme l'insurrection de l'homme contre Dieu n'a pas moins révolté l'homme lui-même contre l'homme, que déchaîné la nature contre sa volonté, le Christ ne doit pas moins souffrir, dans son expiation, de la haine de l'homme qu'il vient sauver, que du désordre de la nature qu'il vient soumettre. En prenant donc sur lui toutes les infirmités de la nature, il appelle autour de lui, il évoque les plus mauvais d'entre les hommes, pour recevoir de leurs mains son calice de larmes et leur donner en échange le pardon.

Son renoncement à l'orgueil, son humilité se change ainsi à une outrageante fla-

gellation; son renoncement à l'égoïsme, aux voluptés, à la vie de la terre, sa mort spirituelle, devient une mort violente. Toutes les larmes que l'homme peut faire répandre à l'homme, il les a versées; tous les supplices qu'il peut lui faire subir dans son cœur, dans sa vanité, dans sa chair, il les a endurés; et le dernier souffle que la douleur laisse sur ses lèvres expirantes, se répand en cette prière : « Mon père, pardonnez à » mes frères, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Oui, l'erreur est un crime pour celui qui sonde la conscience et les reins. Mais, remettant à Dieu le jugement, l'homme doit, pour l'exercice de la charité, agir comme si le crime n'était qu'une erreur; car la charité est un don gratuit dont la gratuite miséricorde du père le rend débiteur envers ses frères, sans qu'ils

aient besoin d'autres titres que leurs souffrances.

La sanctification de l'âme du sauveur entraîne la glorification de son corps. Celui-ci retrouve sa beauté, sa puissance vivante et vivifiante; il se transfigure, se spiritualise; après avoir sué le sang, il sue la lumière; il cesse de peser sur la terre; les autres corps perdent, pour le sien, l'impénétrabilité. Enfin, la consommation de son amour par sa mort, dilate, épanche ce corps dans l'immensité; et comme le péché a transsubstantié l'esprit céleste en matière, l'expiation du péché transsubstantie la matière en esprit. L'unification substantielle de l'âme et du corps du sauveur résulte de l'absorption de son âme en Dieu, de la résurrection de sa nature humaine dans sa nature divine.

Cette expiation, que ne pouvait accomplir l'homme énervé par le péché, ne pouvait cependant être accomplie par un autre être que l'homme, sans une violation de sa liberté : cette contradiction se trouve conciliée par l'incarnation du Verbe, qui a expié comme homme la faute de l'homme, et puisé dans sa nature supérieure la puissance de cette expiation.

Mais l'œuvre de la rédemption n'est pas bornée à l'expiation du péché : la fin de cette expiation est le rétablissement de l'unité de l'homme en Dieu, la communion de la substance dans l'essence infinie. C'est pourquoi, si un être supérieur à l'homme, sans être Dieu même, si un ange eût pu accomplir la première partie de la rédemption, Dieu seul pouvait accomplir la seconde, pouvait se donner en nourri-

ture à l'homme. Et la double incarnation qu'eût entraînée ce partage de la rédemption a été réunie en une seule par l'ineffable miséricorde de Dieu : car ne souffrant pas moins dans son éternité qu'en revêtant leur nature des fautes de ses enfans, il a préféré réaliser par lui-même cette expiation, pour la rendre plus complète et plus sûre, plutôt que de la confier à un de ses anges, qui eût pu succomber à ses labeurs immenses, et ainsi au lieu de le réparer, entraîner le monde en de nouveaux désordres; puisque dans les splendeurs du ciel même, il s'est rencontré des esprits purs qui n'ont pas su se préserver de la corruption.

Cependant l'œuvre de la rédemption n'est pas consommée dans toute son étendue par l'homme-Dieu. Elle n'est que centrali-

sée en sa personne, elle n'est accomplie qu'en puissance : il reste à l'homme, qui l'a préparée antérieurement par son repentir, à la consommer par sa foi, à s'approprier cette puissance, pour la changer en acte, en création. C'est en mourant comme le Christ et avec le Christ aux affections de la mort, qu'il doit ressusciter par lui et en lui dans l'infini. C'est en se reliant à son centre d'activité, en s'assimilant à sa vie, en se faisant un en lui, qu'il reliera la nature à sa volonté, qu'il ressaisira la providence du monde.

L'âme et le corps du Sauveur sont, par la sanctification de l'une et la glorification de l'autre, unifiés en esprit céleste; et la communion de l'homme avec cet esprit, doit amener dans la nature de l'homme une semblable transsubstantiation. Mais, jusqu'à ce que cette unité soit rétablie, tant

qu'il sera dualisé en chair et en esprit, sa communion avec le Christ ne peut être seulement spirituelle; l'homme ne doit pas moins être touché de Dieu dans son corps que dans son âme.

Ainsi que le verbe s'est incarné pour opérer la rédemption, il faut qu'il s'incarne de nouveau dans tous les temps et tous les lieux où les effets de cette rédemption doivent recevoir leur application. Et comme c'est l'appel de l'humanité passée qui a fait descendre le verbe sur la terre, qui a provoqué son incarnation, c'est un nouvel acte de foi et d'amour, c'est une nouvelle évocation qui renouvelle cette incarnation, qui concentre dans la nourriture terrestre de l'homme la nourriture céleste que le Christ lui a rendue, qui transsubstantie le pain et le vin en sa chair et son sang, pour trans-

substantier à son tour le corps de l'homme dans la mesure de sa foi et de son amour.

Ainsi que l'homme a faim et soif des élémens de la nature matérielle, et que cet appétit, cette aspiration, cet amour instinctif change ces élémens en sa chair, en ses os, en son esprit, ainsi il a faim et soif de l'élément céleste; et la transmutation opérée par cet appétit divin n'est pas un phénomène plus miraculeux que le premier.

Ne pas admettre la communion avec Dieu sous l'espèce matérielle, c'est détruire d'un même coup l'incarnation même de Dieu, dont la communion eucharistique est le renouvellement dans tous les temps, le prolongement dans tous les lieux de la terre; c'est méconnaître les nécessités de la portion de la nature humaine qui, vivant

dans l'espace, est soumise à la loi du contact. Suffit-il à l'ami éloigné de son ami, de savoir qu'il en est aimé? N'a-t-il pas besoin de lui témoigner son affection par ses paroles, ses regards, son sourire, l'étreinte de sa main, l'embrassement de sa bouche, et de recevoir de lui les mêmes témoignages? Ne faut-il pas que son corps partage à sa manière les sentimens de son âme? Ainsi dans sa communion avec Dieu, l'homme a besoin d'une certaine matérialité. Qu'il subtilise moins son amour divin, qu'il spiritualise davantage ses affections terrestres, et il se trouvera mieux aimer Dieu et ses frères.

O mon Dieu, vous vous êtes rendu visible au sens obscurci de votre créature, vous avez pris sa faiblesse en pitié jusqu'à vous revêtir de son argile! Et au lieu de s'abîmer

dans une extase de reconnaissance, et de se prosterner dans une humilité infinie, en présence de l'humilité à laquelle s'est abaissée votre majesté infinie, il est des insensés qui dédaignent le bienfait de votre médiation, et se croient assez forts pour s'élever de leur poussière sur les seules ailes de leur orgueil jusqu'à votre éblouissante splendeur, dont il n'est donné à beaucoup de vos anges dans le ciel, d'approcher qu'en se voilant la face !

La plus grande félicité de l'homme, est de serrer dans ses bras, de presser contre sa poitrine l'être aimé de son cœur : et vous avez voulu, dans votre amour jaloux, donner plus de délices même que l'amante n'en peut donner à son époux ; vous vous livrez à l'étreinte de ses lèvres, vous pénétrez dans son sein, vous vous glissez dans ses

veines, et vous mêlez à son sang votre sang.

Une reine d'Orient fit dissoudre dans sa coupe une perle d'un incomparable prix, et la but au milieu d'un luxuriant festin, pensant surpasser toutes les vanités de la richesse. Mais vous, le maître de la terre et du ciel, vous avez voulu que le plus petit de vos enfans fût plus fastueusement servi à votre table sainte que le plus grand des rois; et dans le breuvage que vous lui présentez, vous avez dissous une perle d'une telle beauté que tous les royaumes du monde, que tous les mondes du firmament ne sauraient en payer la valeur; une perle d'une telle vertu qu'elle étanche toute soif pour l'éternité, et rasssasie tout désir que la fortune, que la grandeur ne savent qu'irriter jusqu'à la mort.

Et il est des hommes qui trouvent plus

de saveur dans le pain de la débauche, plus d'enivremens dans le vin de la prostitution! Oui, pardonnez, pardonnez-leur, Seigneur, car en vérité ils ne savent ce qu'ils font!

La nouvelle alliance de Dieu avec l'homme rétablit l'antique alliance de l'homme avec le monde. Le nouvel Adam est redevenu ce qu'était l'homme primitif, l'âme vivante de la terre; il a ressaisi sa puissance sur les élémens, il a fait rentrer la nature sous sa providence.

Et dans tous les temps et tous les lieux, les hommes qui ont foi en lui, qui se consomment en lui, sont investis d'une semblable puissance : « Vous pourrez tout ce » que je puis, dit-il à tous les croyans, vous » ferez tout ce que vous m'avez vu faire de

» plus grand, et vous ferez même de plus » grandes choses (21). »

Quoi de plus naturel que ces choses surnaturelles ? Quoi de plus rationnel que la force obéisse à la pensée, que le corps de la nature reçoive de l'homme, qui est son âme, le mouvement et la vie quand celui-ci reçoit de Dieu son orientation suprême ? Quelle chose n'est pas possible à l'homme uni à celui qui d'une parole crée des mondes et revêtu de sa puissance dans la mesure de cette union, dans le degré de son amour ?

L'amour divin est la force créatrice ; et l'amour de la créature, dans sa conjonction avec l'amour divin, est la force conservatrice de l'univers, comme il en est, par sa disjonction, la force destructive. L'attraction n'est que l'immobilisation de ce second

amour dans la matière, par sa séparation du premier. Elle n'est point une force primitive et normale; et le réveil de la volonté dans l'infini, le miracle, loin de suspendre l'ordre de la création en soumettant ces forces fatales et mortes, ne fait que le rétablir dans ses lois véritables.

La volonté de l'homme contraint les mouvemens naturels de son corps, et c'est la loi de la vie. Mais l'homme normal est l'humanité en unité; le corps de cet homme universel est le corps du monde, et sa volonté n'a pas moins le pouvoir de contraindre les mouvemens naturels de son corps universel que de son corps particulier. Cette volonté n'a pas moins le pouvoir de se projeter dans les corps extérieurs, dans les membres et les artères du grand corps de l'humanité que dans les membres

du petit corps auquel elle est accidentellement attachée. Mais pour cette projection externe de sa volonté, il faut que l'homme fonde son individualité dans l'univers, se relie à celui qui s'est refait l'âme de cet univers, redevienne enfin homme universel.

Mais quelles plus grandes choses que celles que le maître a faites, sont donc réservées à ses disciples? Quels plus grands miracles sont possibles que de soumettre la mort, de suspendre à sa parole les océans déchaînés?

Ces forces spirituelles, débris de l'antique puissance de l'homme, peuvent dans une certaine mesure être réveillées par la seule concentration de la volonté; mais elles demeurent incomplètes et stériles, ou produisent même de funestes effets quand elles ne sont point religieuses. Un but de

charité, le désir de soulager la souffrance, leur fait acquérir une vertu salutaire; la prière, en les sanctifiant, les élève à une nouvelle puissance; enfin, la charité et la prière réunies dans l'esprit du Christ, investissent l'homme de tous les pouvoirs dont le Christ lui-même a disposé.

Mais il est un degré d'énergie et d'étendue de cette puissance auquel l'âme individuelle, quelle que soit sa sainteté, ne peut atteindre. C'est à l'humanité seule, constituée en église universelle, fondue en unité, qu'il est réservé d'accomplir de plus grandes choses que l'homme-Dieu. Car si le sauveur n'a pas seulement révélé aux hommes la loi d'amour, mais s'il a recréé dans leurs entrailles la virtualité de cet amour, il n'a, d'un autre côté, accompli cette réparation qu'en principe, laissant à la

liberté de l'homme à en consommer l'application. C'est à l'humanité à répandre par toutes les régions le feu céleste que le maître a dû se borner à rallumer sur la terre. C'est en concentrant dans une religieuse association, comme dans un miroir ardent, les rayons du Thabor que l'homme embrasera la terre et la rallumera en soleil.

Des sons épars et isolés ne produisent qu'en se reliant entre eux la magie de l'harmonie. Ainsi l'âme humaine ne peut atteindre, qu'en un concert universel de ses voix, de ses pensées, de ses affections, de ses prières, à la parole qui doit enchanter le monde, à la magie qui doit achever sa création.

Après le rétablissement de l'unité de Dieu avec l'homme par l'œuvre et dans la pe-r

sonne du Christ, doit donc être rétablie immédiatement l'unité de l'homme avec l'homme, d'où résultera enfin l'unité de l'homme avec la nature; triple unité dont la réalisation amènera la résurrection générale.

ÉGLISE PRIMITIVE.

C'est donc par l'édification d'une Église universelle, d'une association catholique que les disciples du Christ continuent son œuvre.

« Tous ceux qui se convertissent à la foi » mettent leurs biens, leurs travaux, leur » vie en commun; ils n'ont tous qu'un » cœur, qu'une âme; ils ne forment tous » ensemble qu'un même corps. Nul ne pos- » sède rien en particulier, mais toutes cho- » ses sont communes entre eux, c'est pour- » quoi il n'y a point de pauvres parmi eux;

» tous ceux qui ont des biens les vendent » et en mettent le prix à la disposition des » apôtres, qui le *distribuent ensuite à cha-* » *cun selon son besoin* » * (22).

Dans ces communautés chrétiennes, la femme seule appartient toute à son mari et le mari à sa femme; car cet amour est l'unique, qui se corrompt et se perd par le partage; et quand il est vrai et pur, quand il est vivifié par l'amour éternel, il devient impérissable et fonde entre les époux un lien indissoluble.

Ainsi que la propriété est commune entre tous les membres du corps chrétien, mais répartie selon les besoins de chacun, ainsi l'œuvre sociale est commune entre

* Voyez les Actes des Apôtres, II, 44 et suivans; IV, 32 et suivans.

tous, et les fonctions différentes selon les aptitudes individuelles.

« Dans un seul corps, il y a plusieurs » membres, mais tous ces membres n'ont » pas la même fonction, de même tous les » fidèles, quoique plusieurs, ne sont néan- » moins qu'un seul corps en Jésus-Christ, » étant tous réciproquement membres les » uns des autres *.

» Il y a variété de dons spirituels, mais » il n'y a qu'un même esprit; il y a variété » de ministères, mais il n'y a qu'un même » Seigneur; il y a variété d'opérations sur- » naturelles, mais il n'y a qu'un seul Dieu » qui opère tout en tous. Les dons du » Saint-Esprit sont donnés à chacun pour

* Épître de saint Paul aux Romains, XII, 4 et suiv.

» l'utilité générale de l'Église ; l'un reçoit
» de l'Esprit la parole de sagesse ; et l'au-
» tre, la parole de science ; l'un reçoit la
» vertu de communiquer la foi ; l'autre, de
» guérir les maladies ; un autre, le don de
» faire des miracles ; un autre, le don de
» prophétie, ou celui de discerner les spé-
» cialités, ou de parler diverses langues, ou
» de les interpréter. Mais c'est un seul et
» même esprit qui opère toutes ces choses,
» distribuant à chacun ce qu'il lui faut.
» Tous les disciples du Christ sont baptisés
» dans le même esprit pour n'être tous en-
» semble qu'un même corps, soit juifs ou
» gentils, soit esclaves ou libres.

» Le corps n'a pas qu'un seul membre,
» mais plusieurs. Si tout le corps était œil,
» où serait l'ouïe ? et s'il était tout ouïe, où
» serait l'odorat ? Dieu a mis dans le corps

» plusieurs membres, et il les a placés » comme il lui a plu. C'est pourquoi l'œil » ne peut pas dire à la main : je n'ai pas be- » soin de votre secours, non plus que la tête » ne peut pas dire aux pieds : vous ne m'ê- » tes pas nécessaires; mais au contraire, » les membres du corps, qui paraissent les » plus faibles, sont les plus nécessaires, et » les parties qui sont moins belles, sont les » plus parées; car celles qui sont belles » n'ont pas besoin d'ornement. Ainsi » Dieu, en ornant davantage ce qui man- » quait de beauté, a voulu par ce tempéra- » ment empêcher des divisions dans le corps, » a voulu que ses membres prissent un soin » mutuel les uns des autres » *. Ainsi tous les chrétiens sont les membres les uns des autres, mus par un même esprit dans un corps unique.

* Saint Paul aux Corinthiens, XII, 4 et suiv.

Telle est la société chrétienne, l'Église catholique dans la primitive organisation; type absolu des rapports des hommes entre eux; idéal divin que l'humanité tout entière n'a pas été, dans les premiers temps de la rédemption, assez forte pour incarner en elle; mais destiné à recevoir dans l'avenir une réalisation universelle et définitive.

Les chrétiens qui font partie de ces premières associations théocratiques, prouvent par le martyre qu'ils subissent en chantant les louanges de Dieu, que leur amour est plus fort que la mort; c'est pourquoi il leur est donné par cet amour de connaître le royaume de Dieu avant la mort.

Mais l'Église en s'étendant se divise. —

Ce n'est pas l'accroissement même de cette société qui est la cause de sa dissolution. Car une fédération eût pu relier au cœur de l'Eglise universelle les églises nationales et provinciales, et maintenir entre elles la même unité que celle qui unissait en chacune d'elles les individus; mais ce sont les élémens de cette assimilation ultérieure qui se trouvent moins purs, moins élaborés dans l'esprit de Dieu, et qui introduisent dans le corps chrétien les principes délétères des sociétés charnelles.

Le premier symptôme de l'affaiblissement de la charité entre les chrétiens, la première cause de la scission de l'Église, est le rétablissement de la propriété individuelle.

Les apôtres attachaient une telle impor-

tance à la communauté des biens entre les fidèles, que les premiers qui y portent atteinte sont frappés de mort par leur parole(23). Cette justice, si terrible qu'elle fût, n'égalait cependant pas encore le crime même, crime qui s'attaquait dans son principe constitutif à cette société sainte.

Car point de fraternité n'est possible avec le tien et le mien; point de christianisme sans communauté. Comment le chrétien peut-il dire : ceci est à moi, quand il n'est chrétien qu'en renonçant à son moi, qu'en donnant sa vie, qu'en dévouant toutes ses facultés, qu'en sacrifiant toutes ses forces à ses frères, qu'en se désappropriant de son être, qu'en mourant à tout lui pour ressusciter en celui qui seul dans l'immensité peut dire sans blasphème, MOI ?

Cette individualisation de la propriété, qui plus tard devient générale quand les hommes, retenant les traditions du monde charnel, ne se convertissent plus qu'à la loi du Christ sans se réengendrer dans son esprit, prouve par ses conséquences de dissolution combien la terreur des apôtres était légitime!

Ce principe d'égoïsme rétabli dans la société, il en résulte des intérêts différens entre les frères, des droits exclusifs, des inégalités artificielles, des contestations, des jalousies : la guerre d'individu à individu.

La transmission héréditaire des biens concentre dans le sein des familles les affections, qui deviennent de l'égoïsme étendu à plusieurs, se corrompent en se repliant sur elles-mêmes, entrent en opposition, par

leur idolâtrie, avec les devoirs chrétiens : guerre entre ces familles charnelles et la grande famille spirituelle.

La division des familles privées fait prospérer les unes aux dépens des autres. Il naît des hommes avec le droit de jouir sans travail, et d'autres hommes dans l'obligation de travailler sans jouir. L'inégalité des conditions se développant de plus en plus, fait bientôt reparaître sous d'autres noms l'antique esclavage, avec une modification cependant, du droit de mort qu'avait le maître sur l'esclave, en la liberté qu'a désormais le pauvre, s'il refuse de travailler sans relâche pour satisfaire les caprices sans nombre du riche, de mourir de faim. La guerre donc, la guerre encore entre les pauvres et les riches, entre les petits et les grands, entre les serfs et les seigneurs,

entre les bourgois et les nobles; guerre d'extermination qui ne suspend ses haines intestines que pour se répandre au dehors en de nouvelles fureurs.

Et la guerre s'étend de nation à nation; des fleuves de sang tracent les lignes de séparation entre les peuples; les hommes qui ont tué le plus grand nombre de leurs frères, deviennent les princes de ces peuples, et le bourreau le ministre de ces princes.

Et l'homme est rentré sous l'antique loi de crainte, pour avoir renouvelé son adultère alliance avec la poussière, pour avoir repris racine en terre, en disant, ceci est à moi, au lieu de renoncer à la propriété même de son moi et la restituer à son maître légitime pour recevoir de lui seul le

pain de la vie, et le breuvage de sa lumière, et un abri dans son royaume de paix et d'amour.

Car il est écrit : « Vous ne pouvez servir » deux maîtres; ou vous haïrez l'un et aimerez l'autre, ou vous vous soumettrez » à celui-ci, et alors vous mépriserez celui-là. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses. C'est pourquoi ne vous inquiétez » point où vous trouverez votre nourriture » pour le soutien de votre vie, ou des vêtemens pour couvrir votre corps; la vie » n'est-elle pas plus que la nourriture, et le » corps plus que le vêtement. Considérez » les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, » ils ne moissonnent point, et ils n'amassent rien dans les greniers, mais votre » père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas » beaucoup plus qu'eux? Pourquoi aussi

» vous inquiétez-vous pour le vêtement :
» voyez comment croissent les lys des
» champs : ils ne travaillent point, ils ne fi-
» lent point ; et cependant je vous déclare
» que Salomon dans toute sa gloire n'a ja-
» mais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc
» Dieu a soin de vêtir de cette sorte une
» herbe des champs, qui est aujourd'hui
» debout et sera foulée demain, combien
» aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô
» hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez
» donc point en disant : que mangerons-
» nous et de quoi nous vêtirons-nous ? comme
» font les païens qui cherchent toutes ces
» choses ; car votre père sait que vous en
» avez besoin. Cherchez premièrement le
» royaume de Dieu et sa justice, et toutes
» ces choses vous seront données par sur-
» croît. Ne soyez point en inquiétude pour
» le lendemain ; car le lendemain aura soin

» de lui-même; à chaque jour suffit son » mal *. »

Ainsi que le corps de l'homme primitif, envahi par les élémens de la nature matérielle, se condensa, devint chair et sang, prit une forme de bête, se révolta contre son âme affaiblie, et finit par s'en séparer; ainsi l'envahissement de l'élément terrestre rompt l'unité primitive de l'Église chrétienne, divise son corps de son âme, la dualise en pouvoir temporel et en pouvoir spirituel; et la guerre s'allume entreces deux puissances, et plus que toutes les autres, elle doit être une guerre d'extermination.

Car il n'est point de compromis possible entre la matière et l'esprit, entre la force et la pensée, il faut que l'intelligence com-

* Saint Mathieu, VI, Sermon sur la montagne.

» vous

» v

» [illegible] que le corps obéisse à l'âme, que l'esprit vivifie la chair; il faut qu'une religion soit une société civile, que Dieu, quand il est reconnu par un peuple, pénètre toutes les lois de ce peuple. La théocratie est le seul gouvernement rationnel, et la théocratie chrétienne est la seule légitime, parce que, sous peine de renier son principe, elle ne peut être despotique, parce que son Dieu est le Dieu des petits et des faibles, le vengeur des opprimés, le libérateur des esclaves; parce que c'est par l'amour et la liberté qu'il veut qu'on aille à lui, et que c'est en se sacrifiant aux faibles que les forts peuvent exercer sa puissance; c'est en se faisant les derniers qu'ils peuvent devenir ses ministres (24).

La séparation de ces deux pouvoirs ne peut

donc durer qu'un temps ; l'affaiblissement progressif du pouvoir spirituel et la progressive corruption du temporel qui résulte de leur division, doit les ramener à l'unité.

Les sociétés civiles invoquent tour à tour toutes les fictions pour consacrer leur indépendance. Tantôt le despotisme crée des races pour en faire sortir la légitimité du pouvoir ; tantôt la révolution replace la souveraineté dans la volonté générale ; tantôt enfin, le despotisme et la révolution signent un compromis bâtard ; ils tentent d'équilibrer leurs pouvoirs ennemis, mais ils ne réussissent qu'à les annihiler. La lassitude et le découragement qui résultent seuls de tous ces vains efforts, refoulant l'homme sur lui-même, exaltent sans plus de mesure, son égoïsme et son orgueil ; la liberté se changeant en un sentiment uni-

versel d'indépendance, dissout avec les fers qui enchaînaient les hommes tous les liens qui les unissaient. L'individualisme arrivé à son terme, comme le ver rongeur du sépulcre, enlace de ses mille replis le cadavre des sociétés, et les réduit en poussière.

De son côté, l'Église spirituelle, après avoir lutté des siècles avec le pouvoir temporel, tantôt soumettant ses instincts, tantôt vaincue par ses passions, débordée enfin par les flots déchaînés de ses révolutions, se retire du combat, affaiblie, dépouillée, trahie, et semble s'évanouir.

Frères en Jésus-Christ, n'oublions pas que notre maître est fils de l'Éternel, et qu'il a promis de rester avec ses fidèles jusqu'à la fin; n'oublions pas qu'il a été lui-même délaissé sur sa croix par son père,

comme il semble abandonner son épouse de la terre, pour éprouver son amour avant d'entrer en noces avec elle, pour lui faire expier dans son humiliation l'orgueil qui a souvent dirigé sa puissance, avant de lui remettre toute domination.

Depuis que l'homme a connu le bien et le mal, il ne doit plus que par les épreuves de l'un mériter les grâces de l'autre, avant d'entrer dans le règne d'amour, il doit passer par toutes les angoisses du doute, par toutes les infirmités de l'égoïsme, pour aspirer Dieu avec plus de violence, pour désirer plus ardemment étreindre son frère contre sa poitrine, pour s'écrier le matin et le soir, dans une plus fervente prière : « O » père! nous sommes vaincus par la dou- » leur du péché, et soumis enfin à ta vo- » lonté sainte; qu'elle se fasse désormais

» sur la terre comme aux cieux, et que ton » règne d'amour s'accomplisse ! »

Heureux ceux qui pleurent, ceux qui souffrent; car la douleur, qui n'a sa cause que dans la séparation de l'infini, n'a pas moins pour résultat de ramener à celui en qui seul le désir ne trouve point de limite, et par qui l'amour n'est jamais trahi. Cette vertu réparatrice que Dieu a attachée aux suites du péché, est aussi efficace pour l'humanité que pour l'individu : cette épreuve est aussi nécessaire à l'Église; elle doit être flagellée, crucifiée, et descendre dans le tombeau afin d'y dépouiller sa corruption et ressusciter en son corps désormais incorruptible.

C'est pourquoi le Christ a annoncé qu'il n'y aurait plus de foi sur la terre quand

il y reviendrait, que la charité serait refroidie dans tous les cœurs et que l'abomination serait dans le lieu saint. Mais que les faux prophètes, et les nouvelles religions qui s'élèvent en ces temps de désolation pour en sanctionner les débauches, ne fassent point oublier aux cœurs qui battent encore cette autre promesse du Seigneur : Le ciel et la terre s'enfuiront, mais pas une de mes paroles ne passera sans être dans tous les points accomplie.

Et sa parole est que tous les hommes, s'aimant d'un amour de frère, se fassent un en lui, comme lui est un avec le père céleste. Et son second avénement est la réalisation temporelle de son règne d'amour, la soumission de tous les royaumes de la terre à son Église, dont lui est, du haut des cieux, le maître souverain (25).

AVENIR.

Or, voilà que des âmes fidèles et saintes sortent de toutes les solitudes de la terre, où elles s'étaient retirées pour pleurer sur elle les larmes de sang que le Sauveur pleura au mont des Oliviers ; et s'appelant, se cherchant l'une et l'autre, se rejoignant de toutes les régions, elles s'étreignent dans un embrassement ineffable.

Et laissant les vieilles sociétés tournoyer sans but et sans issue dans leur cercle vicieux de despotisme et de révolution, abandonnant aux morts le soin d'enterrer leurs

morts, elles se rassemblent, sitôt qu'un certain nombre de frères et de sœurs en Jésus-Christ ont répondu à leur appel, en une communauté dont celle des premiers chrétiens est le modèle ; mais, avec les modifications et les développemens en rapport avec ceux que dix-huit siècles ont apportés dans la vie humaine.

Et ces principes chrétiens qu'il eût fallu des siècles nombreux et de sanglantes révolutions pour appliquer aux sociétés charnelles, avec tous leurs élémens hétérogènes et réfractaires, sont réalisés immédiatement et dans tout leur sublime radicalisme par la fondation de sociétés excentriques ; car tous ceux qui sont élus pour en être les membres, sont des hommes de même foi, de bonne et forte volonté, qui ont compris, par le malheur et les infirmités de leur iso-

lement passé, les félicités et les gloires de l'homme uni à l'homme en Dieu, et qui sont résolus à tout pour arriver à cette union, et qui ont juré de renoncer à la vie plutôt qu'à cet amour.

Et si ces sociétés se séparent pendant un temps des autres, ce n'est que pour agir plus puissamment sur elles par leur exemple, et les entraîner par la séduction des puissances de l'association chrétienne, à ses principes d'amour, mieux que ne pourrait le faire la prédication morale, devenue désormais impuissante sur les hommes, dans ces sociétés perverties où l'intérêt est dans toutes les relations opposé au devoir, où ils respirent par tous les pores l'égoïsme et la corruption.

Le monde, dans les premiers jours de la

rédemption, était trop impur, trop charnel pour pouvoir devenir immédiatement chrétien; il lui a fallu une lente et progressive élaboration de son esprit, puis une dissolution de ses sociétés charnelles, pour entrer dans le règne d'amour : la première Église du Christ a accompli cette initiation spirituelle, et la dissolution des sociétés temporelles est arrivée à son terme.

Le temps est venu où la communion métaphysique des âmes va devenir une association active, substantielle, des corps, des forces, des facultés, des intérêts, de la vie dans toutes ses manifestations. L'évolution future de l'Église catholique, loin d'être ainsi une diminution, doit être au contraire une accélération de son principe d'unité; loin de la rendre invisible, elle

pour la réalisation du bien; mais c'est quand ces passions ne sont point mues par l'égoïsme ou l'orgueil, mais vivifiées par l'amour libre.

Si l'union des hommes ne dépendait que d'une organisation sociale plus ou moins savante, la Providence divine pourrait-elle être justifiée du long désordre dans lequel a vécu le monde, quand elle eût pu l'empêcher par la révélation de cette loi d'harmonie? Mais si une partie de la nature de l'homme est soumise à la loi fatale d'attraction, d'autres facultés, et les plus hautes et celles qui décident de son destin, n'obéissent qu'à une volonté spontanée. Et selon que cette volonté incline à l'amour ou à l'orgueil, se marie ou divorce avec la volonté divine, son destin s'accomplit dans la guerre ou dans l'harmonie.

L'association loin d'abolir le sacrifice et le dévouement doit au contraire les multiplier d'autant plus, qu'elle sera elle-même plus concentrée. Plus l'homme se rapproche de l'homme, plus il lui faut aliéner de son individualité. Une simple juxtaposition n'est point une union féconde, vivante; l'union ne s'opère que par une fusion; et la fusion d'un être n'est autre chose que l'abolition de son individualité, l'abnégation, le renoncement. L'amour dans son essence même n'est-il pas un don de sa vie, une mort de son être, pour ressusciter dans l'être aimé?

Sans doute le sacrifice n'est point pénible quand il est fait à l'amour; mais il n'en est pas moins un sacrifice qui ne peut être accompli que par l'amour. « Le joug du Sei» gneur est doux et son fardeau léger. »

Mais cette parole n'est vraie que pour ceux qui l'aiment et ne peut être même comprise que par eux. Vouloir relier les hommes par la seule force de la loi, par la seule magie de l'organisation sociale; n'espérer l'amour que comme le résultat de l'association, au lieu d'en faire le principe primordial, constitutif; et séparer l'amour de ses renoncemens, de ses dévouemens, de ses sacrifices, est une ignorance grossière de la vie, une inintelligence de l'essence même de l'amour.

CITÉ CHRÉTIENNE.

Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Cette inscription, gravée sur la croix où le péché attacha le premier d'entre les hommes, le plus glorieux d'entre les anges, le roi du ciel et de la terre, est devenue, d'une parole d'ironie qu'elle était pour les bourreaux du Christ, le frontispice sacré que ses élus écrivent en tête de leurs lois, sur le portique de leur cité d'amour.

« Les grands et les princes des nations, » a dit le maître, « les dominent et les trai- » tent avec empire; il n'en doit pas être de

» même parmi mes disciples et mes frères.
» Que celui qui veut être grand entre les
» hommes, se fasse le serviteur des hom-
» mes; que celui qui veut être le premier,
» se fasse le dernier et se donne en sacrifice
» à tous: car le serviteur n'est pas plus que le
» maître. » Or, le trône où a été élevé le Seigneur est un gibet; le diadème qui a ceint son front glorieux, une couronne d'épines.

Toute puissance sur la terre doit être sacrée, c'est-à-dire vouée au sacrifice, car tous les hommes ne sont qu'un homme. Ils ne sont que des fractions d'un seul être, qui est l'humanité, l'homme universel. Lorsqu'un membre du corps souffre, tous les autres partagent sa douleur; et la solidarité qui les unit entre eux, les porte à sacrifier leur inclination normale au soulagement de ce membre malade. Ainsi tous

les hommes vivant de la vie commune, facultés d'une même âme, organes d'un même corps, souffrent chacun des douleurs de tous; et doivent en acceptant cette solidarité qui les enchaîne l'un à l'autre, et la changeant en une charité qui les relie entre eux, travailler selon leurs facultés au soulagement universel, coopérer dans la mesure de leurs forces à la réparation et à la production de la vie commune.

Les forces de l'âme sont servies par des organes, des instrumens corporels, appropriés à la destination de ces forces. Ainsi, les facultés de chaque homme, en travaillant à la vivification du corps social, doivent être investies, par celui-ci, d'une puissance instrumentale, d'un organisme analogue à ces facultés.

Les droits de la société sur l'individu, *ou les devoirs de l'individu* envers la société *sont : la coopération* de celui-ci, selon *la nature de ses facultés*, et dans la mesure *de sa force morale*, à la production de la *vie commune*. Et les devoirs de la société envers l'individu, ou les droits de l'individu sur la société sont : l'investiture d'une puissance organique, analogue, dans sa nature, à la nature des facultés, et proportionnée, dans l'étendue de cette puissance, au degré de dévouement, de coopération de l'individu à l'œuvre générale.

Mais cette puissance sociale n'est attribuée à chaque homme que pour la production commune et dans la fin de l'intérêt général, et non pour sa consommation individuelle, son bien-être particulier. Toute supériorité de l'homme sur l'homme ne

lui donne pas plus de droits de jouissances, mais le voue au contraire à de plus grands devoirs, lui impose des obligations proportionnées à sa puissance; car cette puissance que lui attribue la société n'est que la consécration des forces naturelles qu'il tient gratuitement du père céleste, et qu'il doit rendre gratuitement à ses frères de la terre plus souffrans et plus faibles.

La condition de charité exigée avec celle du talent pour l'investiture du pouvoir, la combinaison de ces deux élémens, l'un pour déterminer la nature, et l'autre l'étendue de ce pouvoir, rend cette investiture facile, et la garantit contre les illusions de l'amour-propre, contre les intrigues de l'ambition qui assiégent le pouvoir des sociétés charnelles, parce que ce pouvoir y

est un moyen de domination, un objet de vanité, une source de bien-être. Mais cet arbitraire ne saurait se reproduire dans le milieu organique de la cité chrétienne, où la sphère d'activité de chaque fonction sociale est tellement définie dans sa nature et son étendue, que celui qui n'aurait pas des facultés correspondantes et un amour proportionnel ne saurait porter le joug de l'autorité, accomplir ses sacrifices; c'est-à-dire que celui qui ne serait pas digne du pouvoir par son talent et sa vertu, ne saurait par la force même de la loi, par la constitution organique de ce pouvoir, l'ambitionner ou le garder.

Cependant l'excès contraire devait être également évité; or, si les obligations du pouvoir découragent une ambition égoïste, il est aussi attaché à cette puissance des

droits légitimes qui répondent à une juste ambition, et qui portent les hommes à en solliciter la possession. Cette ambition légitime est le besoin de l'âme de disposer de forces plastiques pour manifester sa volonté, d'être revêtue d'un organisme social pour donner essor à ses facultés cosmiques, comme son corps lui fournit des organes pour ses facultés individuelles.

Le besoin du pouvoir est ainsi tempéré par ses obligations solidaires, comme le dévouement qu'il ordonne est suscité par le besoin qu'il satisfait. Et par la force de cet équilibre entre les droits et les devoirs, l'ambition et le sacrifice, l'instinct individuel et l'amour universel, les êtres vont d'eux-mêmes se distribuer dans les diverses sphères de la société, se classer dans les mi-

lieux harmoniques à leur nature; car ils souffriraient autant de respirer dans une zone trop raréfiée pour eux ou dans une région trop dense, d'agir dans une sphère supérieure ou inférieure à leurs forces réelles, et qui exigerait de leur âme plus qu'elle ne peut donner, ou ne lui permettrait pas de déployer toutes ses virtualités. Du reste, les erreurs qui peuvent encore se glisser dans ces classemens hiérarchiques, disparaissent promptement dans le mouvement ascendant et descendant dans lequel chaque homme est continuellement entraîné par cette force d'équilibre, selon le progrès ou la décroissance de son amour.

Outre les facultés spirituelles qui demandent à se développer et se manifester,

l'homme a des besoins à satisfaire; et comme l'association, en réfléchissant dans son organisation intégrale toutes les variétés de l'âme universelle, ouvre à toutes les facultés une carrière pour se déployer, l'économie des forces productives qui résulte de leur association, et par suite l'immense multiplication des produits, mettent la société en mesure *de distribuer à tous ses membres les biens matériels, selon les besoins de chacun**.

La disproportion entre les besoins et les produits, la pauvreté, conséquence de la division des forces humaines, condamnation des sociétés morcelées, expiation de l'égoïsme qui en est le principe moteur, la pauvreté s'est enfuie de ces cités d'amour (26)

* Actes des Apôtres, II et IV.

et la question de la propriété, de sa transmission, de sa répartition, le problème des sociétés individualistes, le nœud de toutes leurs guerres, de toutes leurs révolutions, n'a plus d'objet dans ces associations chrétiennes, où l'augmentation de la richesse commune permet de donner une ample satisfaction à tous les besoins de l'homme, et aux besoins de tous les hommes.

La pauvreté des sociétés égoïstes irritait les désirs de chacun, et les étendait d'autant plus que les moyens de les satisfaire étaient plus restreints. La richesse des sociétés chrétiennes restreint au contraire les besoins en proportion de la faculté qu'elle leur donne de se satisfaire sans limite.

De plus les mœurs simples, les habitudes de tempérance, le régime spirituel qui ré-

sulte de la vie d'amour de la communauté chrétienne, tendent encore à diminuer l'emploi des biens matériels, l'homme renonçant volontairement à leurs jouissances grossières, au profit des jouissances plus exquises de la prière, de la contemplation, de la poésie ou de la science.

Car depuis la corruption du péché, le développement de la chair est en opposition avec celui de l'esprit, la vie du corps absorbe l'activité de l'âme, la volupté divorcée d'avec l'amour en énerve la mâle énergie et les sublimes ardeurs. Cette désharmonie ira cependant s'atténuant de plus en plus dans l'association chrétienne, par la *réhabilitation progressive de l'esprit*, et par suite la révivification, la transfiguration et enfin la résurrection de la chair dans sa pureté normale.

Cette division, que le péché a introduite dans l'homme entre ses deux natures, s'est également produite dans l'humanité entre ses divers membres. Les hommes ont été partagés en deux classes, l'âme et le corps, le cerveau et le bras, le prince et le sujet, le maître et l'esclave, le riche et le pauvre, dualité qui doit également s'effacer dans l'association chrétienne.

Si les hommes plus matérialisés ne doivent pas se révolter contre les hommes de l'esprit, ceux-ci ne doivent pas légitimer leur révolte en s'appropriant des forces qui ne leur sont prêtées et confiées en dépôt que pour se faire la providence des premiers. L'homme n'a rien qu'il ne tienne de Dieu, et c'est à ses frères qu'il doit solder sa dette; à ses frères il doit tout ce qui est en lui, et qui n'est point à lui; il doit le sang

qui coule dans ses veines, la force qui meut son bras, le souffle de ses lèvres, la chaleur de son sein, qui ne sont ni sa chaleur, ni son souffle à lui, ni sa force, ni son sang; et s'il veut dans son égoïsme s'approprier cette vie, il n'étreint dans son désespoir que la mort.

C'est parce que le Christ appliquait à la richesse comme à la puissance ce principe de charité proportionnelle, cette loi de solidarité, loi universelle, loi des mondes comme des atomes, loi pour la consécration de laquelle il a répandu son sang divin; c'est pour cela qu'il a maudit les riches et les grands du monde, qui sont une violation vivante de cette loi de l'être, une protestation contre son sacrifice infini. Il a maudit, à l'égal des meurtriers, les grands et les riches qui, se berçant dans

de voluptueuses rêveries, lorsque tant de leurs frères sont courbés sous de trop forts labeurs, se gorgeant et s'enivrant sans pudeur, lorsque tant de leurs frères défaillent de froid ou de faim sur le seuil de leurs fastueux palais, sont vraiment les larrons, les meurtriers de leurs frères, dont toutes les larmes retomberont en pluie de feu sur leur tête, au jour de la justice.

Si l'association des travaux fait abonder dans le sein de la communauté les produits au-delà même des besoins de consommation de tous les membres, l'équilibre de vie, que la charité doit établir entre tous les hommes, se réunit au spiritualisme, cette hygiène de l'amour, pour restreindre la consommation aux besoins essentiels de la vie, et répandre sur le monde

extérieur, sur les souffrans et les opprimés, cette exubérante fécondité.

Car tant qu'il y aura dans le monde des pauvres manquant de pâture, ou esclaves du travail, la malédiction du Christ empoisonnera la coupe du riche, déchaînera l'insomnie sur sa couche parfumée; l'ennui changera ses tentures éclatantes en linceul; et la volupté sera l'entremetteuse de la dévorante mort.

Mais avec les sensuelles jouissances du luxe, celles de l'art ne sont point proscrites de la cité chrétienne. Les beaux-arts et le luxe souvent confondus, sont cependant non seulement distincts, mais opposés. Le luxe énerve, amollit, matérialise, concentre dans l'égoïsme, attache à la terre; les beaux-arts au contraire exaltent les sympathies géné-

reuses, transportent à l'idéal, font aspirer au ciel, donnent des ailes pour embrasser l'infini; ils sont religieux dans leur essence quand ils ne sont pas détournés de leur voie; ils sont une branche du culte divin. Le beau dans sa nature normale est la forme de l'amour; ses créations répondent à un besoin de l'âme, aussi légitime que le sont ceux du corps. Ainsi Dieu n'a pas seulement pourvu à la conservation de l'homme, il a empreint sa forme de gloire et d'harmonie; il n'a pas créé seulement des fruits pour sa nourriture, mais encore des diamans et des fleurs, des couleurs et des parfums.

Le principe chrétien de solidarité, appliqué à la société, réglant les rapports des hommes entre eux dans l'emploi de leurs facultés et la satisfaction de leurs besoins, les dépossédant de la propriété

égoïste de leur être, pour les faire rentrer dans la communion de tous les êtres, et les résoudre dans l'être des êtres, entraîne ainsi le rétablissement de la communauté sociale de l'église primitive.

Cette christianisation de la propriété, qui ne saurait s'accomplir au sein des sociétés existantes sans verser des flots de sang, et sans laquelle cependant elles ne pourront sortir de leur cercle vicieux de despotisme et de révolutions, cette transformation se réalise immédiatement, radicalement et pacifiquement par la fondation des sociétés excentriques, dont les membres choisis entre les chrétiens les plus purs, tous hommes de bonne volonté et femmes de chaste et généreux désir, renoncent volontairement, en signant le pacte social, à tout ce qui pourrait élever entre

eux des barrières artificielles, apporter des limites à leur amour, et les rattacher aux intérêts, aux pensées de la terre, aux affections de la mort.

COUVENT.

Lors de la dissolution des premières théocraties chrétiennes, et de leur division en église spirituelle et en sociétés temporelles, il se rencontra des âmes ardentes qui, souffrant plus que d'autres dans l'atmosphère délétère du monde, et ne puisant pas une nourriture assez substantielle dans la communion métaphysique de l'église, se retirèrent dans les déserts et sur les cimes escarpées, pour vivre en communauté de corps et d'esprit, de biens et de prières.

Mais parmi les affections qu'ils compri-

mèrent et exclurent de leurs associations nouvelles, pour les préserver de la corruption des sociétés charnelles, furent celles de la famille. Or il est donné à peu d'hommes et de femmes de pouvoir vivre dans la privation l'un de l'autre, de pouvoir, sans y être initiés par les affections de la terre, s'élancer au royal amour de l'éternité.

La femme, plus inclinée à la foi et à la charité que l'homme, a besoin de son verbe pour exprimer, de sa puissance pour réaliser son désir, qui se dissipe sans cette fécondation virile en de superstitieuses ou frivoles rêveries, en de fantastiques souffrances.

Et l'homme n'a pas moins besoin de vivifier dans l'amour pur de l'épouse sa pensée et son vouloir, qui, isolés, se manifes-

tent dans une âpre et délétère raison, dans de violentes et meurtrières étreintes. Et, quand il a éprouvé les vanités de la science ou de l'ambition, quand il revient à Dieu par le malheur, se jetant dans une extrémité opposée, désertant toute lutte, il se noie dans la contemplation, il se suicide dans l'exorbitante recherche de l'absolu. Les passions qui lui étaient données pour la vie active, il travaille à les anéantir; il consume, dans une lutte artificielle, des forces destinées à soumettre les forces réfractaires du monde; il remplace les flagellations du combat social en s'en imposant ainsi de volontaires et d'inutiles.

Car ce n'est pas à ces passions que l'amour veut que nous renoncions, mais seulement à l'égoïsme et à l'orgueil qui les poussent au désordre, et les mettent au service

de la mort : orientées par l'amour divin, retrempées en son esprit, elles sont de puissans moyens d'en réaliser la loi dans l'univers. Correspondant, dans leurs diverses tendances en l'homme, à toutes les faces de la création extérieure, ces sens, ces instincts, ces passions, ces facultés, sont autant de centres d'activité particuliers destinés à manifester en créations variées le sentiment que nous avons de l'unité infinie; car ce sentiment est trop vaste, trop indéterminé pour pouvoir se traduire en actes, sans ces facultés spéciales, qui sont les agens immédiats de réalisation, les moyens de condenser l'amour divin en charité universelle.

C'est pourquoi en renonçant à l'emploi de ces facultés actives, le solitaire abandonne la pratique de la charité. Sans doute

l'amour à l'état de prière n'est pas perdu pour l'humanité; pas un désir bon ou mauvais ne s'exhale de l'âme, sans laisser sa trace mystérieuse sur l'océan des destinées. Mais combien la charité est plus efficace, plus méritoire, à l'état de volonté agissante. La charité pleine de labeurs et d'orages, ruisselante de sueurs et de larmes, est le véhicule de l'amour divin, qui n'est que quiétude et harmonie. La prière mystique, la contemplation ne développe que le désir de Dieu, la sensation de l'infini. C'est la prière active qui fait seule entrer en possession de ce souverain bien. Dieu ne se donne à ses enfans qu'en proportion de ce qu'ils se donnent eux-mêmes à leurs frères; la plénitude de l'amour divin est la récompense des sacrifices de la charité.

Et pour le plus grand nombre des hom-

mes, l'amour pur de l'épouse doit échauffer, dilater leur cœur plus passionné qu'aimant, ouvrir par de chastes baisers, ses corolles à la céleste rosée. Pour la plupart, la femme est, par sa beauté angélique, la présence visible de Dieu. Son âme sympathique à toutes les souffrances, écho de tous les soupirs, calice de toutes les larmes, est l'hostie terrestre, qui faisant communier l'homme avec tous ses frères, le dispose à entrer par la céleste hostie en communion avec Dieu.

Ces communautés religieuses privées du lien vivant de toute société, la famille, demeurèrent excentriques au milieu du monde, dont les sociétés ne purent se convertir à la loi exceptionnelle des premières. Et la pratique de la charité n'activant point dans le cœur des solitaires l'amour divin, et l'a-

mour divin ne s'y résolvant point en œuvres de charité, le sentiment chrétien, qui résulte de l'action et réaction réciproque de ces deux amours, y dégénéra le plus souvent en un stérile mysticisme.

La famille dans le monde se corrompit par son isolement du régime de communauté religieuse, comme ces communautés se stérilisèrent par l'exclusion de la famille.

La femme fut retenue, par les soins de la vie intérieure, dans un esclavage matériel qui empêcha l'essor religieux de son amour. Ne pouvant dans sa servitude engendrer l'époux à l'amour chrétien, elle ne devint pour lui, qu'un instrument de volupté. L'individualisation de la propriété concentra avec les intérêts, les affections

de ses membres dans le sein de la famille. Ces affections intimes devenant de plus en plus exclusives par le désordre qui allait croissant dans la société, se changèrent en un égoïsme et une idolâtrie qui ne connurent bientôt plus de pudeur ni de limites. Chaque famille devint un univers au-delà duquel était le vide, toute charité passa dans l'affection paternelle, toute aspiration céleste se résuma dans l'amour conjugal. L'époux et l'épouse ne s'aimèrent plus en Dieu, n'aimèrent plus Dieu en eux, mais ils s'adorèrent l'un l'autre comme des dieux; ils se prirent l'un l'autre pour la fin suprême de leur désir, au lieu de ne faire de leur affection que le moyen du grand amour qui doit être l'unique but parce que son objet est le seul centre de tout.

Mais cet amour impie, idolâtre, affaibli

par son excès, ne pouvait pas résister longtemps à la terrible épreuve de la possession. Comme la famille qui devait être un sanctuaire de l'amour chrétien en devint le tombeau, l'indissolubilité du mariage, qui est la loi du vrai amour conjugal et la consécration de ses plus énergiques instincts, engendra de ce faux amour l'adultère. Et cette abomination devint si générale, l'intelligence même du vrai amour s'obscurcit tellement dans les cœurs, qu'il se rencontra à la fin des temps des hommes qui s'efforcèrent de sanctifier l'adultère, comme ils tentèrent dans une monstrueuse naïveté de mettre un terme à tous les crimes en les déclarant des vertus calomniées.

La mobilité n'est dans aucune nature un instinct normal, et qu'il faille consacrer. Tout amour qui prend fin n'était point de

l'amour, mais une fantaisie de l'imagination ou un enivrement des sens. Et quand l'âme s'est livrée souvent à la poursuite de ces decevans fantômes, elle finit par se lasser, s'affadir, s'énerver et contracter ce besoin de changement et de variété, qui loin d'être d'une plus riche organisation, n'appartient qu'à un cœur eunuque, à un sang appauvri et décomposé.

Quand l'âme a été saisie par l'amour, sa blessure ne se referme jamais, et il en sort, comme du sein du Sauveur, des flots de vie qui rejaillissent jusque dans l'éternité. Deux êtres qui s'aiment en Dieu rendent comme celui et par celui de Dieu leur amour intarissable; et loin de s'épuiser et s'affaiblir par la durée, cet amour se fortifie et s'étend jusqu'à la mort, au-delà de la mort même, plus fort qu'il est que la mort. Et plus il

se répand, plus il surabonde; plus il donne dans ses pures effusions, plus il reçoit dans ses divines extases; plus il vieillit dans le temps, plus il rajeunit dans l'éternité. C'est le corps qui vieillit, qui pâlit et se ride; c'est ce voile de chair, obstacle aux étreintes de l'âme, qui s'use et s'abolit. Quand ce sont les deux anges cachés sous ces voiles jaloux, que l'amour a évoqués et fondus en un baiser céleste, leur cœur se réchauffe à mesure que leurs sens s'éteignent, leurs ailes, dégagées de ces pesantes vapeurs, n'en deviennent que plus rapides pour les transporter à tous les affligés de la terre, plus fortes pour les ravir dans les profondeurs de l'infini.

Et il s'établit en ces deux êtres une transfusion de leur esprit, une identification de leur substance, telle qu'ils ne sont plus

deux, mais un seul; ce qui fait de l'adultère un véritable homicide. Ce n'est sans doute que l'amour des époux qui peut opérer cette unité, et l'amour divin dont il émane, qui peut lui apposer le sceau de l'éternité. Mais au lieu de perpétuer les fausses affections en consacrant l'inconstance anormale qui en résulte, il faut bien plutôt rétablir la vérité dans l'amour, et par suite l'indissolubilité de ses liens.

Le moyen de resserrer le nœud du mariage est de le délier, le moyen d'exalter l'amour des époux est de le subalterniser; le délier de son idolâtrie conjugale et de son égoïsme paternel, subalterniser ces affections de famille à celles de la grande famille humaine dont le père est au ciel. C'est pourquoi le Maître, après avoir rappelé le primitif commandement qui veut « que

» l'homme quitte son père et sa mère pour » s'attacher à sa femme, parce qu'ils ne » sont plus deux, mais une seule chair, » après avoir défendu « que l'homme sépare » ce que Dieu a ainsi joint, » et consacré une telle indissolubilité de l'union qui s'opère entre l'époux et l'épouse « qu'un » seul regard de convoitise, un simple désir » complaisamment accueilli, suffit pour y » porter une atteinte adultère et les sépa- » rer, » déclare d'un autre côté que « celui » qui aime son père ou sa mère, sa femme » ou ses enfans, et ses frères et ses sœurs, » plus que lui n'est pas digne de lui; qu'il » est venu apporter sur la terre, non la » paix, mais l'épée (la lutte spirituelle); et » séparer l'homme d'avec son père, et la » fille d'avec sa mère, et le mari d'avec sa » femme. »

Ce second commandement qui semble contredire le premier, est au contraire le moyen, en dépouillant l'amour de son égoïsme, de le rendre éternel. Au lieu de considérer la famille charnelle et ses affections idolâtres comme un empêchement irrémédiable aux devoirs du chrétien, ne doit-on pas plutôt spiritualiser cette famille, étendre la sphère trop étroite de ses affections à celle de la grande famille humaine, et faire de la première une initiation morale à l'œuvre plus laborieuse de la seconde? comme par l'équilibre que les devoirs de la famille sociale feront aux affections de la famille privée, ces affections se trouveront préservées de la corruption et de la dissolution inévitables à tout ce qui ne puise pas la vie en Dieu.

Le couvent demeure stérile sans la famille; la famille se corrompt en dehors de la vie religieuse et du régime de communauté du couvent ; des couvents de famille doivent seuls faire vivre l'homme et la femme en Dieu.

La vérité rétablie dans l'essence de l'amour par sa sanctification, et dans les rapports extérieurs de l'homme et de la femme par le régime de communauté, les méprises du cœur, les passions éphémères, les fantômes de l'amour ne sont plus à redouter, comme dans les sociétés fondées sur la loi de contrainte et de mensonge, où la femme esclave ne pouvait ni se montrer dans sa franchise et sa spontanéité, ni choisir librement l'âme que devait aimer son âme; où le mensonge, devenu une nécessité de la vie publique et privée, était passé dans la na-

ture humaine, avait faussé tous ses instincts, corrompu son sang et ses os.

Toute considération étrangère aux affinités essentielles du cœur, laissant désormais l'homme et la femme libres dans leur élection, l'époux qui appelle dans une sainte prière l'ange qui doit le conduire à l'éternité, trouve cet être prédestiné, fût-il séparé de lui par des océans. Une voix intime s'élève en lui, qui le conduit au rendez-vous; une lumière, à son regard seul visible, enveloppe le front de la bien-aimée, comme le sien revêt pour elle cette auréole mystérieuse. Ainsi que Dieu se rend à l'appel de l'amour, il a donné à l'homme la puissance de susciter la femme de son désir, d'évoquer son ange; mais quand ce n'est point dans l'esprit de Dieu qu'il forme ce désir, ce ne sont que des fantômes qui ré-

pondent à ses étreintes impures, et qui trahissent bientôt ses ardeurs.

Et nulle puissance sur la terre n'a la vertu de rompre ce pacte occulte que l'homme a scellé de son sang, d'exorciser son âme de l'esprit qu'elle a aspiré en elle, qu'elle s'est librement incorporé. C'est à l'homme et à la femme à ne pas s'aimer d'un impur, d'un idolâtre amour, à ne pas se livrer à de capricieuses et éphémères affections. Mais ce n'est point à la société, à la religion, en se prêtant à la dissolution du mariage, à consacrer l'inconstance des passions humaines, à sanctifier la prostitution.

Quel paradis, au contraire, que la vallée, quel ciel que la montagne, où vivent deux amans dans l'amour du Seigneur! « Si deux

» d'entre vous, a dit le Maître, se lient en-
» semble sur la terre, quelque chose qu'ils
» demandent en mon nom, elle leur sera
» accordée par mon père; en quelque lieu
» que se trouvent deux ou trois personnes
» unies en moi, mon esprit sera en elles. »
Cette union de deux ou trois personnes est l'union de l'époux et de l'épouse, et, quand Dieu a fécondé cette union, celle de la mère, du père et de l'enfant. Ce n'est pas l'Église qui est représentée par ce nombre, mais la famille spirituelle qui en est le vivant sanctuaire. Cet esprit, cette assistance de Dieu, n'est pas la vertu créatrice qui n'est promise qu'à l'universalité des hommes consommés en unité pour la glorification de la terre; mais l'élévation de l'homme et de la femme, par la conjonction de leur amour, à la puissance divine, pour la génération de leur enfant dans l'esprit saint; généra-

tion dont la conception immaculée de la mère du Sauveur est le symbole et le principe génésiaque.

Car, de même que le Christ ne s'est pas donné seulement comme modèle de perfection, mais a créé dans l'humanité la puissance de cette perfection, ainsi la génération spirituelle de Marie, la nouvelle femme, la femme cosmogonique, a recréé la puissance de cette génération dans les entrailles de la femme qui ne pouvait, depuis l'adultère de la mère primitive, engendrer que dans l'impureté de la chair.

Cependant cette multiplication de l'homme n'est qu'une réparation de la mort, une reconstruction de l'unité primitive de l'être humain. Le père et la mère ne sont que les instrumens de la création divine : c'est pour-

quoi ils ne doivent pas se faire le centre des affections de l'enfant, dont ils ne sont pas le véritable principe de la vie. « Ma mère et mes » frères, dit le Christ, sont ceux qui font la vo- » lonté de mon Père céleste. Celui qui aime » son père ou ses enfans avant moi, je le » renoncerai. »

Le devoir de l'époux et de l'épouse est de concevoir, non dans la volonté du plaisir, dans le désir de la chair, mais dans la prière, dans l'amour sacré, dans la sainteté que réclame un si redoutable mystère.

Le devoir de la mère et du père est de faire servir l'affection de leur fils pour eux, d'initiation à l'amour de leur véritable père qui est aux cieux, de dilater les baisers du frère au frère dans un embrassement universel.

Dieu, l'unique principe des êtres, peut seul concentrer ses enfans dans son amour, les consommer en son sein : tandis que l'homme doit délier peu à peu son enfant de son autorité, le faire passer de la sphère de la famille privée où s'opèrent ses premiers développemens, dans celle de la famille sociale qui a pour son éducation des moyens de providence et d'action, une expérience et des lumières qui ne peuvent être à la disposition de la première.

L'éducation qu'il reçoit de la société, au sortir des bras de sa mère, est confiée à des femmes, des mères communes, qui s'appliquent à lui former le cœur, le jugement, le goût, les croyances, lui enseignent à aimer le bien et le beau, lui apprennent à prier, l'habituent au dévouement.

Les hommes les plus moraux et les plus éclairés continuent et développent cette première éducation par l'instruction : celle-ci transforme en pensées les instincts que l'autre a déposés dans le cœur, éclaire, vérifie ses croyances, étudie la vocation, en provoque l'éveil, en éprouve la réalité et en développe les facultés et les organes.

Enfin le jeune homme reçoit une suprême initiation par les voyages. Il va contempler par tout le monde les merveilles de la création divine, étudier les complémens que le genre humain y a apportés, concevoir ce qui reste à accomplir dans l'avenir, et ce que lui, dans sa vie et la sphère de ses forces, pourra réaliser.

Et sur tous ces théâtres, au milieu de tous ces événemens, des impressions lui

sont secrètement suscitées, qui confirment celles qu'il recevait déjà dans le sein maternel, par la sollicitude dont la société entoure la femme qui est devenue mère, la Providence dont elle l'enveloppe, l'atmosphère musicale et religieuse dans laquelle elle la fait respirer.

Et cette conception, cette éducation, cette instruction chrétienne identiques et progressives depuis le premier jour, et continuées par la législation jusqu'au terme de la vie, sont comme une création nouvelle, la création d'un nouvel homme, qui ne conserve de l'égoïsme de l'ancien qu'un sentiment restreint dans les limites de la conservation, et dont la charité, devenue un instinct naturel, un besoin, une passion, fait chanter tous les hommes en chœur, les fait tous vivre les uns dans les autres en Dieu.

TRINITÉ SOCIALE.

La famille sociale est, comme la famille privée, constituée selon la loi de la famille divine, de la sainte Trinité. Elle est composée de trois ordres, de trois personnes sociales, principe affectif, verbe et esprit, dont les diverses fonctions correspondent à celles de l'Être divin.

Le principe affectif suscite l'amour de Dieu, des hommes, de la nature; il lie, il engendre.

Le verbe conçoit l'objet idéal de l'amour,

perçoit les moyens de sa réalisation, l'incarne en créations.

Enfin, ces deux ordres se réunissent en un seul et troisième, l'esprit, qui procède de l'un et de l'autre, dans l'unité duquel se fondent toutes les individualités de l'être social, se fécondent ses puissances.

Le principe affectif suscite l'amour de Dieu, des hommes, de la nature; il lie, il engendre.

Dieu est la source de l'amour, de l'intelligence, de la vie de l'homme, comme il est le principe créateur de son être. Ces facultés dont l'homme jouit par son union naturelle avec Dieu, s'élèvent à une nouvelle puissance par l'accélération de cette union, par

l'alliance volontaire. L'homme, par son renoncement au péché qui a suspendu cette union, par son assimilation au médiateur qui l'a rétablie, jouit de toutes les vertus de ce médiateur. Il rend, par sa pureté, sa vision de l'infini plus lucide, il entre, par sa charité et sa sainteté, en une possession plus intime du bien, du vrai, du beau souverain.

L'exaltation de l'amour dans l'âme, l'abolition de son corps de mort, le triomphe de l'ange sur la bête de chair et de sang, la résurrection de Dieu dans l'homme, produisent les prophètes, les voyans, les thaumaturges, les apôtres, les pasteurs, les médecins de l'âme et du corps, les ministres de l'Homme-Dieu, le PRÊTRE du Christ, en un mot, qu'il revêt des mérites de son sacrifice et de sa puissance vivifiante, pour répandre en bénédictions ces grâces au reste

des hommes moins avancés en Dieu, et pour les aider dans leur ascension spirituelle, pour imposer les mains sur leurs souffrances, pour consacrer le repentir des pécheurs, délier leur âme de l'esclavage du mal, et leur servir le pain de vie et leur verser les ondes éternelles.

Outre cette révélation intuitive, cette communication immédiate de Dieu à l'âme humaine, il se manifeste aux sens par la beauté de ses créations, qui chantent encore son nom dans le frémissement des forêts, dans le cri des oiseaux, dans les soupirs des fleurs, malgré les notes discordantes que le péché a fait vibrer dans ces concerts, les orages et les foudres qui troublent ces harmonies.

La vision intuitive de Dieu constitue la

foi ; la perception de Dieu dans les formes de la nature, la poésie.

Cette révélation extérieure de Dieu est une initiation nécessaire à beaucoup d'âmes plus enveloppées, pour arriver à la première, pour entrer en communion immédiate avec l'infini. La poésie n'est pas moins que la foi une source du saint amour ; la poésie et la foi, sont les deux ailes qui emportent l'âme aux cieux.

Cette puissance religieuse de la poésie, demande donc dans une société complète à être consacrée. Le poète, quand il ne se fait pas l'amant idolâtre de la forme et de la beauté, le poète qui ne se sert des formes du beau que pour exprimer l'amour et le réveiller dans l'âme des hommes, le grand, le vrai POÈTE, n'est pas moins que le prêtre,

l'apôtre de Dieu, n'a pas moins la puissance de convertir et de relier les cœurs.

C'est par l'amour de la nature que le poète mène à Dieu ; c'est par l'amour de Dieu que le prêtre mène à la sanctification de la nature. C'est par la grâce de la forme, par le beau que le poète initie au bien ; c'est par la grâce intérieure, l'esprit saint que le prêtre communique la puissance du bien. C'est l'un par la représentation des drames du cœur aux prises avec des passions faussées ou perverties et les sacrifiant au devoir, l'autre par l'enseignement de ces devoirs, l'un au théâtre, l'autre au temple, qu'ils arrivent chacun par ces voies diverses à une fin commune.

Car les spectacles, qui agissent si puissamment sur l'imagination, si puissante

à son tour sur le cœur, au lieu d'être abolis, comme le voulaient avec raison les moralistes pour les spectacles corrupteurs des sociétés corrompues, ne devaient qu'être épurés, sanctifiés, et prêter ainsi une force nouvelle et des plus actives au culte de Dieu.

L'action morale que la FEMME exerce sur la société, ne devait pas moins que celle du poète être reconnue et consacrée. Le régime de communauté, en spiritualisant la femme, l'affranchissant de l'esclavage et de la matérialité de la vie domestique, lui ouvrant, par l'introduction du principe vivant de charité dans les lois, une issue et une carrière sociale qu'elle ne pouvait avoir dans les sociétés charnelles, fondées sur la loi de contrainte, l'investit d'un sacerdoce

qui tient à la fois de celui du prêtre et de celui du poète.

La femme, poète par excellence, non seulement par l'âme, le sentiment, le goût, mais par la beauté du corps, la grâce de sa démarche, le magnétisme de son regard, l'enchantement de son sourire, la mélodie de sa voix ; prêtre par la puissance de son dévouement à tout ce qui est souffrant et faible, autant que par sa faiblesse même qui l'investit de la grande de la vraie puissance, plus inclinée qu'elle est à la foi par cette faiblesse que l'homme dont la force organique lui conseille souvent une fatale confiance en lui-même ; religion vivante, lien sensible entre les hommes comme Dieu est le lien invisible, la femme unit tous les cœurs, marie toutes les pensées, soude tous les travaux, harmonie les variétés, adoucit les

oppositions, efface les différends, entraîne, par sa charité et l'enthousiasme qu'inspire son exemple, tous les hommes à un amour de frère, et, par sa foi, tous les frères à l'amour du père qui est aux cieux, pour accomplir sur la terre le règne de sa volonté.

La femme intervenant dans toutes les relations des hommes, pour les relier, les inspirer, les engendrer à la vie d'amour, est le principe vital de la société. Subalternisée à l'homme, la dernière dans la cité charnelle, elle redevient la première dans le royaume de Dieu, supérieure à l'homme de toute la supériorité de la foi sur la raison, de la magie de l'amour sur la force mécanique de l'organe et du muscle. Affaiblie par son impureté, opprimée par la force matérielle de l'homme, qu'elle ne savait plus depuis son adultère alliance

avec la terre, qu'engendrer selon la chair, elle retrouve dans son union avec la vierge mère sa maternité spirituelle; elle puise dans le sein qui a engendré Dieu dans l'humanité, la vertu d'engendrer l'humanité à l'amour de Dieu.

Et la fusion de la famille privée dans la famille universelle étend cette maternité de la femme à tous les enfans de Dieu; comme la mère du sauveur des hommes, est à la fois la mère spirituelle de tous les hommes : « Femme, dit le Christ à sa mère, » en lui montrant son disciple, voilà votre » fils, et au disciple, voilà votre mère(27)*. » Le verbe divin s'est fait par son incarnation le principe de la résurrection; mais en descendant dans le sein de la femme, ne tenant ainsi que par elle à l'humanité,

* Evangile selon saint Jean, xix, 25 et 26.

il a rétabli la supériorité primitive de la nature de la femme, qui, tirée du sein de l'homme, ne tenait que par ce dernier, à la terre; il a fait de la femme l'agent de la résurrection dont il est le principe, l'ange médiateur entre l'homme et lui, comme lui est son médiateur près de Dieu.

Cette double rédemption n'est accomplie qu'en puissance dans Marie comme dans le Christ. C'est aux hommes du Christ à réaliser cette puissance par l'organisation sociale de la fraternité; et c'est le culte de Marie, non plus seulement dans le sanctuaire, mais dans la famille et dans la société, c'est l'extension de la maternité spirituelle de la femme, son sacerdoce enfin, qui fera passer la société, de sa loi de lutte et de contrainte, à la vie d'amour et de liberté, et l'église, des souffrances de

la passion, aux gloires de la transfiguration.

Le christianisme n'a été développé sans la femme que dans sa partie négative de renoncement. L'homme abandonné à la pente de sa nature, son intelligence n'étant point fécondée par l'amour de la femme, il en est résulté que la pratique de l'amour a été, contre les plus énergiques instincts du christianisme, subalternisée à l'intelligence du dogme. Stérilisée dans des formules rationnelles, la foi a perdu sa spontanéité vivante, sa magie céleste. Le prêtre s'est couvert du linceul de la mort du maître, sans revêtir le lin éclatant de sa transfiguration. Et l'humanité est restée sur son lit d'agonie : le sang du Sauveur ne s'est transsubstantié qu'en des larmes de résignation, et la vertu n'a puisé de consolation que dans l'espérance du

ciel, où a été relégué le royaume de Dieu.

Il faut sans doute faire une large part à la mort que le péché a déchaînée sur la terre; il faut que l'homme expie l'un par sa libre acceptation de l'autre. Mais cette mort du chrétien n'est point une vraie mort, c'est une mort à ce qui est mort, une résurrection en sa nature céleste.

Et c'est la femme, dans la cité chrétienne, qui doit faire porter à cette mort spirituelle ses fruits terrestres de résurrection; qui doit développer la partie affective du christianisme; qui doit rendre la croix légère à porter, aimable la vertu, doux les dévouemens du frère au frère, passionné l'amour pour Dieu. C'est la femme qui doit se faire le médiateur social entre les hommes, le lien vivant de leur société, l'âme

de la fraternité universelle. C'est là femme qui doit dire à l'église évanouie sur la cime du Golgotha : Relève-toi et marche à l'autre cime, le temps est venu enfin de dresser à l'humanité sa tente sur le Thabor.

Le verbe social conçoit l'objet idéal de l'amour, perçoit les moyens de sa réalisation, l'incarne en créations.

Le développement solitaire de l'intelligence, la science privée des inspirations de l'amour, le rationalisme, stérilise le cœur, énerve la volonté, et aboutit au doute quand il n'enfle pas l'orgueil ; il conduit tour à tour au suicide et à l'exaltation excessive du moi. Cependant, ce n'est pas la science qui est mauvaise en soi, mais seulement cette science rationaliste qui est dans l'ordre in-

tellectuel, ce qu'est l'individualisme dans l'ordre moral, qui prend l'indépendance pour la liberté, qui prétend se suffire à elle-même, ne relever que d'elle seule.

Il ne faut donc point abolir la science, mais l'orienter ; il ne faut, pour lui restituer la vie, que la rendre à son principe, faire sortir sa lumière de la charité, engendrer le verbe de l'amour. Cette seconde raison, cette science nouvelle, loin de dessécher le cœur comme la première, est au contraire un véhicule au développement de ses affections; loin d'appauvrir la volonté, elle lui fournit les moyens de sa réalisation dans le monde.

La science religieuse développe l'amour en déterminant son objet : nous ne pouvons aimer, ou aimer que faiblement ce que

nous ne connaissons pas. Et si c'est l'amour qui suscite l'intelligence, c'est l'intelligence qui consomme l'amour. L'instinct, le besoin, le désir que nous avons de Dieu, devient de l'amour quand la raison objective ces vagues aspirations en verbe, les revêt d'une forme idéale, les réfléchit.

Mais l'homme doit faire luire la lumière divine dans le monde aussi bien que dans son âme; il doit soumettre les forces du premier, ainsi que ses propres passions à la loi de l'amour universel. Il lui faut donc prendre connaissance du monde comme de Dieu, étudier ses forces pour s'en rendre maître, ses élémens pour les transformer.

De ces doubles rapports de l'homme avec Dieu et avec la création résultent dans la société, dans l'ordre intellectuel, deux clas-

ses de savans. Les uns s'occupent de la connaissance de Dieu, de sa nature, de ses manifestations dans la création, et des lois générales de cette création ; ils font sortir la vérité de l'amour, font passer les inspirations du sentiment à l'état de pensée, mettent les révélations individuelles, les conceptions idéales, les conquêtes de l'observation en harmonie avec les révélations traditionnelles ; ils posent le dogme : ce sont les THÉOLOGIENS.

La seconde classe de savans se compose de ceux qui font l'application du dogme, de l'idéal, de la loi d'amour aux opérations humaines, aux travaux de création : ce sont les SAVANS RÉALISATEURS. Ils servent de lien entre la pensée et l'action, entre l'homme et le monde, comme les savans théologiens

entre la pensée et l'amour, entre l'homme et Dieu.

Enfin cette conception prend un corps, s'incarne en créations : le théologien oriente le savant, et celui-ci devient la lumière de l'ARTISTE (28) qui soumet les forces de la nature à la loi d'amour, et revêt de beauté ces créations.

Comme il est une bonne et une mauvaise science, l'art, l'industrie peut énerver l'homme en le matérialisant, comme elle peut, dans une autre direction, l'affranchir de la matière et rendre à sa pensée la puissance sur le monde. L'industrie qui n'est dirigée que dans les vues étroites et irréligieuses d'une économie sociale qui ne se propose que l'augmentation des riches-

ses matérielles, qui n'exploite le globe qu'au profit de jouissances sensuelles, matérialise l'homme, en développant outre leur mesure ses inclinations terrestres, en suscitant même en lui des besoins artificiels; elle attache son âme au corps, l'asservit à la nature, le rend esclave. Mais une autre industrie, un usage différent de ses forces, peut le spiritualiser, le rendre puissant et libre en substituant aux travaux pénibles et répugnans du corps l'emploi des machines, en multipliant les produits de consommation dans la proportion de tous les besoins, en rapprochant les distances, rendant les communications entre les hommes aussi rapides que faciles, et leur permettant ainsi de sortir de leurs villes, ces repaires de vanité, d'égoïsme et de prostitution, et de vivre dans la nature en même temps qu'en société; en créant enfin

les conditions extérieures et matérielles de la réalisation de la loi d'amour, de l'association universelle. Car, si de petites communautés ont pu subsister en dehors de ces conditions en y suppléant par l'ascétisme de leur vie, ce régime violent, ne les mettant pas à la portée du plus grand nombre des hommes, a été une des causes matérielles qui ont empêché l'extension universelle de ces sociétés.

Les théologiens et les savans se réunissent en diverses académies, non pour se communiquer seulement les résultats de leurs travaux, mais pour les accomplir en commun. Les diverses spécialités de chacune de ces deux classes relient leurs pensées en de premières synthèses; puis les deux classes s'associent pour édifier une

encyclopédie. Les savans se réunissent ensuite aux artistes pour leur communiquer leurs découvertes, leurs théories; comme ceux-ci mettent leurs travaux en commun, associent leurs forces pour soumettre les forces de la nature, qui, réfractaires à leur action individuelle, n'ont plus d'obstacle à opposer à leur volonté religieuse.

Le verbe social, l'ordre réalisateur s'harmonie ainsi dans ses trois classes de théologiens, de savans et d'artistes; comme le principe affectif, l'ordre générateur se combine dans de semblables réunions corporatives, pour relier ses forces, donner de l'unité à son action. Le prêtre, proprement dit, représentant surtout l'amour divin, sanctifie les inspirations que le poète reçoit de la nature, et le contient dans sa pente à l'idolâtrie; tandis que le poète adoucit la

sévérité du prêtre, humanise sa vertu, et réagit contre son inclination au mysticisme. Enfin l'amour de Dieu et de la nature se résout en charité dans le cœur de la femme, cœur d'or où il y a un soupir pour toutes les douleurs, un écho pour toutes les mélodies, quand la volupté, l'égoïsme, la vanité ne l'ont pas cuirassé de leur triple airain.

L'ordre générateur agit ensuite sur l'ordre réalisateur, comme celui-ci réagit sur le premier. Le prêtre, le poète et la femme interviennent dans les relations des théologiens, des savans et des artistes, pour entretenir et resserrer leur communion, retremper incessamment leurs pensées, leurs forces dans l'amour, dissoudre les sentimens de jalousie ou d'orgueil que tendent à développer les travaux de l'esprit, épurer

leur recherche de la vérité, la relier à la pratique, rapporter toute œuvre à la glorification de Dieu et au progrès de l'humanité en Dieu ; pour les inviter, par toutes les séductions de l'amour universel, au sacrifice de leur amour-propre ; pour faire enfin de tous des facultés d'un même cerveau, des organes d'un même corps, en fondant tous les cœurs dans un même amour.

Et le verbe social relié par le principe affectif, inspiré par son amour, objective ses désirs, réalise en conceptions idéales sa foi, incarne en créations ses virtualités. Or, pour cette fécondation réciproque, ces deux personnes socialés se marient, se conjoignent, s'identifient dans une seule et troisième personne. Ces deux ordres générateurs et réalisateurs, après avoir dans des

réunions corporatives, opéré la division et la combinaison de leurs forces individuelles, se réunissent en une assemblée générale, en un ordre unitaire, qui est leur vie commune, l'esprit procédant de l'amour et du verbe.

Cet esprit social, cet ordre unitaire, se constitue en CONCILES, pour l'organisation et la direction religieuse, morale, politique, civile de la communauté; en COURS DISCIPLINAIRES, pour l'investiture des fonctions sociales, les classemens hiérarchiques, le jugement des individus réfractaires à l'action religieuse, l'administration intérieure, les échanges avec le dehors; en CONGRÈS, pour la détermination des travaux scientifiques ou artistiques qui doivent s'accomplir dans le sein de la cité, ou coopérativement avec les autres sociétés.

La concentration du pouvoir spirituel dans le prêtre, et l'extension démocratique du pouvoir législatif et exécutif, distinguent essentiellement cette théocratie, où se trouvent ainsi conciliées l'unité religieuse et la liberté individuelle, de toutes celles du passé que la réunion des pouvoirs spirituel et temporel dans la même main a toujours rendues despotiques. Car tout homme est irrésistiblement incliné à abuser d'un pouvoir sans contrôle, toute puissance tend à la domination; et cette domination, fût-elle infaillible et incorruptible, est encore attentatoire aux droits les plus sacrés de l'humanité.

Dieu eût pu mieux qu'aucun de ses ministres maintenir les hommes dans sa loi; s'il a préféré à un ordre indélébile, mais fatal, la possibilité du mal par la liberté, ce

n'est pas à l'homme à en disposer autrement, et à s'arroger sur ses frères une souveraineté que le maître du ciel et de la terre s'est refusé à exercer sur ses enfans.

Ce n'est pas sans raison que la liberté, qui a coûté si cher à l'homme, qui l'a précipité du ciel sur un monde de ténèbres, qui a désorganisé ce monde dans ses fondemens, ce n'est pas sans raison que cette liberté a fait couler, dans tous les temps, chez tous les peuples, tant de flots de sang pour défendre des droits acquis au prix de tant de flots de larmes. La religion ne doit que diriger, la société ne doit qu'organiser la liberté pour sa plus active et universelle expansion; mais toute puissance impie, spirituelle ou temporelle, qui touche à cette puissance sacrée, tombe frappée de mort.

Les vocations naturelles, sollicitées et développées par une éducation intelligente dès le premier éveil de l'enfant à la vie, sont éprouvées par les ordres spéciaux qui leur correspondent, et investies de fonctions sociales analogues par tous les ordres réunis. La volonté générale peut seule commettre le pouvoir qui doit être employé dans l'intérêt général, consacrer l'autorité des supérieurs, c'est-à-dire les vouer au sacrifice des autres hommes, et ceux-ci à la soumission et au respect envers leurs représentans.

C'est l'abolition de ce sacre populaire qui a été une des causes du despotisme de toutes les dominations du passé. C'est parce que les peuples ne consacrèrent plus leurs chefs que les chefs ne se sacrifièrent plus à leurs peuples. Dès-lors il a fallu, pour relier chefs et peuples désunis, un médiateur;

et flagellée, torturée sans relâche par de terribles révolutions, la terre dans une épouvantable convulsion a vomi le bourreau.

Du reste cette cause extérieure du despotisme des princes, des grands et des riches, en avait elle-même une autre, la démoralisation des peuples. Un peuple corrompu ne peut pas plus porter un gouvernement libre, qu'une autorité perverse, ne peut enchaîner des hommes de bonne volonté. On a beaucoup discuté sur la légitimité de la souveraineté populaire, sans s'apercevoir que cette souveraineté, avant d'être légitime ou funeste, était un fait nécessaire, indépendant de la volonté des gouvernans ou des gouvernés. C'est toujours la volonté générale d'un peuple, l'ensemble de ses libres déterminations, sa moralité qui crée ses lois, ses constitutions, qui suscite ses

chefs, ses pasteurs. C'est le peuple qui forge, par sa dépravation, les fers dans lesquels l'enchaînent ses despotes, comme c'est lui qui brise ses chaînes, alors qu'il est digne de la liberté. Le seul être dans une nation qui ne soit point libre, est celui qui paraît au contraire disposer de toutes les libertés, être investi de tout pouvoir, son gouvernement. Les lois exerçant sur les mœurs une réaction aussi grande que l'action qu'exercent les mœurs sur les lois, comment peut-on admettre que la formation de celles-ci soit arbitraire? Comment peut-on croire qu'un homme ou que plusieurs aient la liberté de faire telle ou telle loi, quand tous les citoyens d'une démocratie ne jouissent point eux-mêmes, chacun en particulier, de cette indépendance. Des hommes de bonne ou de mauvaise volonté, telle est donc toujours la question

qui se cache sous toutes les questions; elle est la cause première de toutes les causes externes, le nœud secret providentiel des destinées.

Cette constitution démocratique du pouvoir n'est donc pas seulement une garantie contre la domination, elle est l'organisation sociale du principe chrétien, qui consiste à faire vivre chacun en tous, à associer tous les bras pour une œvre commuune, à fondre toute haleine pour proclamer d'une plus forte voix la sainte vérité, à relier tous les cœurs à qui cette vérité n'est promise qu'à cette condition d'unité, à résoudre en un mot tous les membres dans un même corps, toutes les facultés dans une seule volonté.

La commune dans l'étendue de sa sphère

d'activité, dans le nombre de ses membres, est mesurée en une proportion, qui permette à tous ses enfans, lesquels coopèrent à la production de sa vie, de participer à la détermination de sa volonté, de prendre place au banquet social.

La vie démocratique, qui n'a jamais été chez les peuples où elle a existé, que violente et partielle, est devenue par le développement du Christianisme, qui n'en est pas moins le soutien qu'elle n'est la consécration du Christianisme, un concert harmonieux, où chaque individu fait entendre sa voix en son temps et dans sa mesure. Et par le développement spiritualiste de l'industrie elle est désormais possible sans esclavage, elle est absolue, générale.

La grande extension de l'industrie dans

les temps modernes, loin d'entraîner ainsi une modification dans le spiritualisme chrétien, est au contraire destinée à en accélérer le développement, à en faciliter l'application au corps social. Cet accroissement est une préparation providentielle à celui que va recevoir le catholicisme, à l'effusion universelle de l'esprit d'amour; il est le moyen matériel de l'association universelle; il trace la voie aux peuples pour se réunir sous la loi du Christ.

Mais pour donner à la science, à l'industrie ce caractère humanitaire, pour faire servir leurs forces à la constitution religieuse de la société, il importe qu'elles ne soient point abandonnées à la fantaisie individuelle, et par suite divisées dans leurs productions. Il faut que la société en écoutant les pressentimens des savans, en re-

cevant les désirs de l'artiste, les soumette à la volonté de tous les ordres réunis, pose dans ses congrès les problèmes dont la solution intéresse le plus la moralité et le bien-être général, pour concentrer sur un même point la lumière des savans et combiner leurs travaux avec ceux des savans des autres sociétés; qu'elle détermine de même les plans généraux des opérations industrielles, et relie toutes les forces des artistes en des créations unitaires, colossales, épiques.

Ainsi la ville nouvelle, construite par les artistes et les savans bénis par le prêtre, au milieu des chants du poète, sous les yeux de la femme, est, dans son seul aspect matériel, une merveilleuse épopée.

Pour être rendu à Dieu, il fallait que l'homme fût rendu à la sainte nature, à la

vierge solitude ; pour vivre avec ses semblables dans une plus intime fraternité, il devait en être alternativement plus séparé. Le lien matériel de la commune n'avait pas moins besoin d'être plus étendu que son lien social plus resserré. Et c'est cette industrie religieuse, qui appropriant la nature aux facultés de l'homme, rapprochant les distances, facilitant les communications, satisfait à ces deux besoins, aussi puissans l'un que l'autre, de la solitude et de la société.

Et les déserts, les forêts, les rivages de la mer se peuplent à l'envi ; sur le bord des torrens, sur le penchant des précipices, sur les cimes escarpées, s'élèvent de pittoresques habitations ; et dans les vertes prairies, les ombreuses vallées, l'homme se dresse de nouvelles tentes. Et, pour toutes

ces demeures, des horizons ou immenses ou gracieux, une fraîche atmosphère et des haleines embaumées, le vent jouant dans les arbres, et les oiseaux chantant sur leurs branches; et le ciel pur au dessus de tous ces amoureux abris; et dans son azur immaculé, les étoiles resplendissantes comme des soleils, pour nourrir de leurs rayons les désirs infinis du cœur de l'homme.

Et de tous ces lieux divers des voies rapides sont tracées; les montagnes sont aplanies par des ponts aériens qui se suspendent d'un sommet à un autre; la vapeur emporte dans des chars l'habitant des plaines aux cimes les plus escarpées, aussi vite que la pesanteur le ramène dans ses vallées. Et toutes ses communications sont dirigées vers les centres divers de l'acti-

vité sociale, les ateliers, les salles de festin, les assemblées publiques, le théâtre ; toutes enfin gravissent vers la cime la plus proche du soleil, où s'élève dans toutes les splendeurs de l'art et de la nature, dans toutes les pompes de la terre et du firmament, le temple du Dieu tout-puissant.

SUPRÊME ÉPREUVE.

Cependant les chrétiens n'oublient pas dans les voluptés saintes de leur cité leurs frères du désert ; ils ne concentrent pas toutes leurs forces en leur sein ; ils ne se bornent pas à former, de leurs enfans ou de leurs frères nouveaux, des colonies nouvelles. Ils agissent incessamment sur le monde extérieur, ils l'initient à leur vérité, ils lui disent les joies de leur amour, la liberté absolue dont ils ont trouvé le moyen de jouir, et dont l'homme dans ses cités charnelles ne sait évoquer que des ombres sanglantes.

Et leur voix et leur exemple font éclore à l'envi de semblables associations. Mais d'autres se forment aussi d'élémens moins purs, d'hommes moins éprouvés, lassés comme les premiers des vaines luttes du vieux monde, mais sans avoir renoncé comme eux dans leur cœur à ses principes délétères, à son orgueil, son égoïsme, ses impures voluptés. Ils veulent jouir des bénéfices de l'association, sans se soumettre aux sacrifices qu'elle exige ; ils espèrent par une artificielle religion des intérêts, par une combinaison mécanique des passions, se défrayer des labeurs de l'amour. L'œuvre la plus religieuse est à leur sens grossier une savante exploitation du globe, pour lui faire produire davantage, pour augmenter avec leurs richesses les moyens de se repaître et de se gorger sans mesure. Le frère ne communie avec le frère qu'en

des festins abondans ; c'est dans d'enivrantes libations que se donne le nouveau baptême; et le feu de la prière ne s'élève vers le ciel que dans les vapeurs embrasées de la débauche divinisée.

Mais ces sociétés ne durent qu'un jour, quand elles ne trouvent même la mort en naissant. Les intérêts reliés par la seule force des lois se divisent à la première épreuve; les passions se heurtent et se brisent les unes contre les autres d'autant plus violemment qu'elles avaient été déchaînées par des espérances insensées ; et leur foudre renverse ces Dieux d'or, disperse ces adorateurs de la bête, dévore tous ces faux prophètes.

L'amour seul a puissance de lier et d'édifier ; et le Christ est la source unique de

l'amour. Et les cités fondées sur le roc indestructible de sa parole, restent seules debout et triomphantes; et des ruisseaux de miel et de lait en jaillissent pour la faim et la soif de ses disciples fidèles.

Tous les empires frappés de mort vont se dissolvant de plus en plus comme un cadavre dont la vie s'est retirée; et leurs élémens, ressaisis par ces nouveaux centres d'activité, ressuscitent en ces nouveaux corps, membres et artères du corps universel du nouvel homme.

Cependant les rois sur leurs trônes solitaires s'émeuvent de colère et d'effroi de n'avoir bientôt plus d'esclaves pour servir leurs caprices, de courtisans pour les adorer, de prostituées pour essuyer dans leurs

fauves embrassemens leur sanglante sueur. Sentant le froid de la mort monter dans leurs veines, ils font trève à la guerre qui les armait l'un contre l'autre, pour réunir leurs forces affaiblies et se liguer contre l'ennemi commun dont ils pressentent la force grandissante.

Et des abîmes de feu et de sang de Babylone s'élève un prince puissant entre tous par sa colère. Monté sur un *cheval pâle* il s'appelle la *mort* et s'en va avec tous les rois à sa suite assiéger la nouvelle Jérusalem, qui s'est relevée plus glorieuse que l'ancienne, et dont la puissante fécondité menace de couvrir de ses cités toute la terre (29).

Chrétiens, voici l'instant des dernières douleurs; l'airain éternel se soulève pour

frapper l'heure du second enfantement du Sauveur. Ce prince des rois et des empereurs, cet ange de l'anéantissement vous est envoyé pour votre suprême épreuve, avant que le Christ lui-même revienne avec ses anges d'amour soumettre toutes les dominations du monde à son empire universel.

Priez pour ne pas tomber en tentations par votre faiblesse! Priez pour ne pas résister par la force à la persécution! Priez pour rester fidèles au Dieu qui vous commande de *mourir plutôt que de tuer!* En vous armant de l'épée des combats, vous ne réussiriez, qu'à prolonger la lutte, qu'à affaiblir le mérite et la gloire de votre triomphe. Mais en faisant de vos ennemis, auxquels vous pourriez résister, des assassins en ne leur résistant pas, vous étoufferez

leur puissance, rendue infâme par votre sublime sacrifice, bien mieux que ne le feraient les plus éclatantes victoires remportées sur le champ de bataille. Une première effusion du sang martyr a déjà fécondé la terre pour recevoir la semence céleste; une seconde et dernière effusion est nécessaire à l'arbre de vie pour étendre ses rameaux par toutes les régions, et nourrir de ses fruits divins tous les enfans de la résurrection.

Gloire à Dieu et à ses saints! Le sang du juste a seul été répandu. Les chrétiens, à l'envi de leurs premiers ancêtres, ont prié pour leurs ennemis, ont chanté dans la mort. Leurs enfans et leurs frères, sont dans les fers; mais leur père est au ciel!

Or voilà la puissance de la faiblesse,

voilà le triomphe de la patience des saints.

La guerre se rallume aussitôt entre les rois, pour se partager les dépouilles de la victoire. Mais les peuples ont appris par le martyre du peuple sacré à croire à sa vérité, à l'aimer, à se dévouer à elle, à mourir aussi pour elle; ils ont appris, par l'injustice et l'avidité de leurs princes, à détester leur domination impie. Ils retirent leurs bras puissans, et les trônes s'écroulent, les royales couronnes roulent dans la poussière; et ceux qui en paraient leurs fronts anathèmes s'enfuient dans les déserts pour se dévorer entre eux.

Et avec les trônes de la terre ses villes impures deviennent solitaires; les capitales de l'impie Babylone, les rendez-vous de la grande prostituée, sont l'une après l'au-

tre la proie des flammes vengeresses; et la fumée de leur embrasement s'élève en tournoyant dans les siècles des siècles (30).

aître s désormais de la terre qu'ils ont méritée par leur sacrifice et payée de leur sang, les chrétiens relèvent partout, en chantant les louanges du Seigneur, leurs cités saintes, plus resplendissantes plus aériennes encore que ne l'étaient les premières.

Et comme un éclair parti de l'orient paraît tout à coup jusqu'à l'occident, ainsi se rallume sur toutes les cimes de la terre la gloire du Thabor, ainsi se répandent par toutes les régions les anges du second avénement du Christ, les saints du royaume

de Dieu, ainsi se manifeste l'accomplissement temporel de sa parole d'amour, l'organisation de la fraternité universelle.

Les cités chrétiennes en se multipliant se groupent autour de divers foyers concentriques, pour fonder entre elles des rapports religieux de science et d'amour, des échanges de leurs productions, une combinaison unitaire de leur activité diverse. Ce ne sont plus des fleuves ou des montagnes qui servent de limites arbitraires à ces provinces, à ces nations nouvelles : comme dans les corps vivans ce sont des lois d'affinité qui en règlent l'organisation et les mouvemens variés ; c'est un ordre semblable à celui qui fait graviter les corps célestes les uns autour des autres, et tous vers un centre commun, qui hiérarchise

toutes ces sociétés entre elles, et les relie au cœur de l'Église universelle.

Il est entre ces diverses sociétés, autant d'espèces, de variétés, qu'il en est dans chacune d'elles entre leurs diverses fonctions; variétés qui tiennent à la nature des lieux, au degré de développement spirituel de l'homme, et enfin à son organisation naturelle résultant des deux premiers élémens. Mais toutes ces différences, réfléchies dans les constitutions sociales, ne sont cependant que des nuances et des degrés de la vie chrétienne, qui coule désormais dans toutes les veines de l'humanité.

Ainsi, dans certains états il est conservé à l'individualité plus de franchise; dans d'autres une plus grande abnégation concentre les âmes dans une unité plus puis-

sante. Les uns conservent la propriété particulière, en la constituant cependant sur la loi chrétienne de solidarité proportionnelle, les autres la socialisent pour vivre dans une communion plus intime. Les uns donnent une plus grande extension au régime démocratique que d'autres, qui préfèrent, pour une vie plus intérieure, se confier à la providence de la sainteté et du génie. Les uns plus actifs, plus productifs jouissent des richesses de l'industrie et des merveilles de l'art, tandis que d'autres préfèrent un régime plus simple, plus frugal, une vie plus spirituelle, plus contemplative.

Enfin les divers états réfléchissant dans leur organisation toutes les variétés constitutives de la nature humaine, et chaque individu pouvant se rendre dans le milieu social qui est harmonique à sa manière d'être

générale et remplir dans cette société les fonctions qui correspondent à ses facultés, le grand problème de la conciliation de l'unité sociale et de la liberté individuelle se trouve ainsi merveilleusement résolu. Chaque société est régie par le gouvernement théocratique le plus concentré, et chacun de leurs membres y jouissent en même temps de la liberté la plus absolue par le double choix de leur société et de leur fonction, par l'élection du double milieu analogue à leur nature et à leurs facultés.

Ces états divers sont combinés entre eux par un lien fédératif de façon à se compléter réciproquement, comme les fonctions dans chaque état concourent par leur unité hiérarchique à la production d'une œuvre commune.

La sphère d'activité de la commune est mesurée sur la double condition de la liberté politique de l'individu et de l'unité sociale; de même la sphère d'activité de la province, de la nation, est proportionnée à la puissance religieuse que doivent exercer ces centres fédératifs sur leurs états, sans en opprimer les libertés. Le vice des sociétés fédératives du passé était la faiblesse du gouvernement central, parcequ'il avait à lutter avec des états trop grands et en trop petit nombre. Mais la liberté politique absolue qui règne dans ces républiques chrétiennes, restreignant la circonscription des états, en multipliant leur nombre, la puissance du gouvernement unitaire sur eux s'accroît ainsi dans une double proportion; et l'équilibre s'établit entre ces deux forces concentriques et centrifuges, dont les oscillations sont du reste contenues par l'action

providentielle d'un gouvernement supérieur, d'un tribunal suprême dont étaient privées les anciennes sociétés.

Ainsi les communes sont comme les satellites, gravitant autour d'une unité planétaire, la province; et ces planètes sociales sont attirées à leur tour vers un centre supérieur, le soleil national, qui lui-même, avec tous les autres peuples, toutes les églises nationales, tous les soleils secondaires, relève d'un soleil central, universel, le cerveau de l'humanité, le cœur de l'Église, le foyer de vie de la terre.

Et chacun de ces centres fédératifs est constitué, comme l'ordre unitaire de la commune, en cours disciplinaires, en conciles et en congrès.

Les cours disciplinaires statuent sur les divisions, administrent les intérêts, opèrent les échanges commerciaux, les cours provinciales entre les communes, les cours nationales entre les provinces, et la cour suprême entre les nations.

Les conciles règlent les rapports spirituels entre ces sphères diverses, les hiérarchisent selon leurs variétés, initient les sociétés moins spirituelles à une vie supérieure, les emportent dans un progrès continu de lumière et d'amour, dissolvent les hérésies, et les entraînent à la communion générale par la *violence* de l'amour, par le *feu* de la prière, par *l'effusion* apostolique de la vérité.

Les congrès organisent les grandes opérations créatrices, tracent des voies de communication des divers centres avec leur

circonférence et entre tous les centres généraux, et de ceux-ci au centre du monde, où tous les peuples viennent incessamment, par ce rapprochement des distances, se prendre une main fraternelle, et former, par leurs enfans choisis entre les plus saints et les plus glorieux, le nœud d'un immense réseau qui leur communique à tous un même sang, une même vie, un unique amour.

Des peuples nomades, des sociétés voyageuses, sphères cométaires de l'humanité, vont de système en système organiser les travaux humanitaires, reboiser les montagnes, dessécher les marais, refouler les sables des déserts, et y faire éclore de fécondes oasis; ils fondent en ces régions conquises sur la mort, des colonies nouvelles; ils répandent, en créations, par toute la

terre la lumière et la chaleur, qu'ils reviennent incessamment puiser à son centre fécond, soleil vivant de l'Église, qui communique à celui où les étoiles allument leurs rayons.

TRANSFIGURATION.

Ces puissances créatrices, d'abord mécaniques, finissent par retrouver leur magie primitive dans ces associations théocratiques, dont les harmonies, maintenues d'abord par la sagesse et la force des lois, dépouillent elles-mêmes ce caractère artificiel, pour ne plus conserver d'autre lien que l'amour.

Car l'homme atteint à sa suprême initiation chrétienne; il sait désormais que l'amour est l'unique source de bonheur, le moyen de toute puissance, le principe de

toute gloire; et tous ses efforts ne tendent plus qu'à purifier, étendre, exalter sans relâche et sans mesure la charité dans son cœur.

Cette charité universelle se manifeste en sympathies magnétiques, qui font vivre chaque homme en tous et tous de la vie de l'Homme-Dieu. L'intelligence retrouve la vue, abolit la loi d'impénétrabilité des substances, et surprend les secrets de la force vivante et créatrice du monde; la volonté humaine ressaisit la direction de ces forces, redevient la providence de la terre; et les élémens assouplis par son amour obéissent à sa parole. Ce n'est plus avec ses mains et la sueur de son front que l'homme féconde la terre; c'est le feu céleste qu'il fait jaillir du sein de la terre, qu'il soutire des nuées, c'est le tonnerre apprivoisé

qu'il rend son esclave, et dont il fait servir les forces immenses à ses immenses opérations.

Cependant le corps de l'homme subit lui-même de profondes modifications. L'alliance de Dieu et de l'homme, après avoir rétabli l'alliance de l'homme avec l'homme et avec la nature, rétablit celle de l'homme avec lui-même dans ses deux faces de chair et d'esprit. La réhabilitation de l'esprit transfigure la chair et sanctifie désormais toutes ses inclinations. La division, la lutte entre ces deux natures est abolie; l'esprit plus puissant ne mutile plus la chair, la chair revivifiée ne s'oppose plus aux mouvemens de l'esprit. Les passions de la première ne sont plus que des forces plastiques pour les créations de l'autre. Les maladies du corps, résultant de sa corruption, de

son délaissement par l'esprit, sont chassées de son sang et de ses os par la seule énergie de l'âme.

La figure de l'homme si longtemps voilée de ténèbres retrouve sa beauté et sa noblesse natives. A la majesté de sa démarche, à la puissance de ses proportions, on reconnaît le maître de la terre; à l'éclat qui illumine son front, on se rappelle que le ciel est sa patrie.

L'époux respire sur les lèvres de l'épouse une flamme qui l'embrase de l'amour infini; l'épouse saisit dans le regard de son époux une lumière qui lui éclaire le monde, et lui fait déchiffrer en toutes ses créations la pensée du Créateur; et l'épouse et l'époux, dans l'effusion spirituelle de leur amour, se répandent dans l'univers, l'embrassent, le

pénètrent de leur esprit, et s'élèvent, dans la sainte communion de leur vie, à la puissance de l'esprit divin pour achever la création de l'univers.

La génération charnelle est arrivée à son terme; ses organes se transforment en facultés créatrices pour rendre la vie à l'animalité. Les instincts de guerre, les organes de destruction, qui se sont développés dans la nature animale sous l'impression du péché de l'homme, s'abolissent dans la communion nouvelle de l'animal avec l'homme, rentré lui-même en communion avec Dieu.

L'animal ressaisi par l'amour de l'homme, son intelligence se réveille enfin de son long assoupissement; sa nature sort de son immobilité, et reprend son mouvement progressif; la parole lui est rendue

pour recevoir l'initiation de son médiateur, de même que l'homme, qui n'avait retenu que la parole matérielle, a reçu du médiateur suprême la parole spirituelle, vivifiante, le verbe Créateur, pour accomplir la réparation du monde.

Et tous les élémens terrestres se ranîment en passant dans l'animalité, qui se spiritualise en se résolvant dans l'homme, comme celui-ci se divinise en se consommant en Jésus-Christ. C'est ainsi que, par cette échelle progressive de médiation, cette série ascendante de résurrections qui se continuent de la terre aux autres sphères du firmament, toutes soudées entre elles comme sur la terre sont liés tous les êtres depuis le granit jusqu'à l'homme; c'est ainsi que tout ce qui est sorti de l'éternité, emporté dans le tourbillon du

verbe incarné, tend à rentrer dans l'infini.

Cependant [l'homme marche, grandit, s'élève encore]; il se perfectionne de nouveau, il se glorifie sans cesse de la gloire, se saisit de la puissance sans limite de l'Homme-Dieu.

La lumière du Thabor se répand par toute la terre et consume toute corruption. Le corps de l'homme se transfigure, l'esprit céleste rayonne par tous ses pores. L'amour le rend plus léger que l'air, plus rapide que le vent; l'attraction de Dieu surmonte en lui la pesanteur de la terre; et, par sa seule volonté, il sillonne les espaces, en quelques heures il fait le tour de sa planète; il l'enveloppe de son amour, il la pé-

nètre de sa pensée, il l'étreint de sa gigantesque puissance.

Et ces aigles glorieux se rassemblent au cœur de l'Église; ils se nourrissent de la vie du Christ, ils se font tous un en son corps, puis se séparent pour aller répandre par toutes les régions le feu sacré et rallumer toute matière en esprit.

Or, la chair de l'homme retrouve avec sa fluidité spirituelle son incorruptibilité primitive, et cesse désormais de se dissoudre. L'amour est enfin plus fort que la mort (31). C'est au tombeau à restituer ses victimes, c'est à la mort vaincue à rendre son compte à l'amour éternel.

Car ce n'est là encore qu'une première résurrection humaine, résurrection par-

tielle et incomplète : l'homme du passé doit se réunir à l'homme du présent, l'humanité du centre se réunir à l'humanité de la surface de la terre; la barrière qui les sépare doit s'abolir dans une résurrection universelle, pour fondre l'homme de tous les temps de tous lieux en l'homme universel, éternel, divin, Jésus-Christ.

Après avoir établi sur la terre le principe de la résurrection spirituelle, qui a entraîné celle de la chair, le Sauveur est allé dans les enfers (in inferis), dans les lieux inférieurs de la terre, à son centre de feu, rétablir son principe de vie, donner à cette humanité une puissance semblable à celle de la surface, lui imprimer le même mouvement résurrectionnel.

Et le soleil central de la planète se ré-

chauffant et se revivifiant de toutes les âmes humaines que la mort verse en son sein, rend peu à peu à son corps de granit sa fluidité. Et l'action de l'homme, qu'une même loi réparatrice dirige au centre et à la surface de la terre vers un même but, finit par rétablir l'unité entre les deux fractions de son être, par la dissolution de l'obstacle qui les séparait, par l'expiation du péché qui avait entraîné cette division.

JUGEMENT.

Or voilà, l'heure est venue! Comme l'enfant bondit dans le sein de sa mère qui va le mettre au jour, la mort se remue dans les entrailles du globe. L'esprit s'agite et s'enfle et brise son enveloppe. Le monde sous ces assauts chancelle sur son axe; les montagnes s'évanouissent; des abîmes s'ouvrent de toutes parts; et les mille rugissemens de cette tempête immense servent d'écho à la voix de l'ange qui crie du soleil : SURGITE MORTUI!

Une grande et longue confusion entre tous les êtres et tous les élémens semble

faire retourner le monde au chaos : mais une dernière création va se faire, et séparer de nouveau les ténèbres d'avec la lumière. Les esprits saints obéissant aux affinités de l'amour, se concentrent au foyer de la terre, se fondent en son soleil qui, s'épanchant de plus en plus, vaporisant la matière qui le voilait, s'échappe de l'orbe circulaire où l'avait enchaîné le péché, et s'élance, nouvelle comète, dans une ellipse excentrique, qui le fait rentrer en communion avec le soleil du tourbillon (32).

Et dans l'embrasement de cette nouvelle lumière, les élémens achèvent de se sublimer, les âmes de consumer leur impureté. Mais les substances qui ne sont pas vivifiées par l'amour, qui ne sont pas devenues lumineuses par leur propre vertu, se condensent de nouveau dans l'éloignement

aphélique de la comète, comme à son retour près de l'astre du feu, elles ne peuvent, en supporter les flamboyantes ardeurs. Et ces substances, se séparant d'elles-mêmes de celles que vivifie l'amour éternel finissent par s'en détacher. Le satellite de la terre, qui par la fuite de celle-ci, a repris sa place de planète, ainsi que les quatre petites planètes, Cérés, Pallas, Junon et Vesta sont d'anciennes lunes d'une planète qui a repris sa gravitation cométaire (33); ce satellite élaboré par des cataclysmes antérieurs devient la nouvelle terre d'exil des âmes humaines qui n'ont pas été trouvées assez pures à la dernière heure, pour épouser la lumière du soleil et revêtir la gloire des saints ; il est la nouvelle vallée de larmes et de ténèbres extérieures, où elles doivent recommencer et consommer leur épreuve.

La terre pure désormais dans toute sa substance par cette séparation des bons et des mauvais, fondue dans tous ses êtres en un seul être, se réunit aux comètes qui ont accompli comme elle leur première épreuve : et tous les fils du soleil, après s'être ainsi purifiés, tendent à se réunir dans leurs embrassemens fraternels en un corps unique.

Et ce terme est plus rapide pour les uns, plus lent à atteindre pour les autres; cette destinée s'accomplit ou dans des concerts, ou dans des cris de douleur. Mais il n'est pas une haleine, si discordante que la fasse l'égoïsme et l'orgueil, qui ne finisse par se fondre dans l'universel hosanna.

Cependant ce n'est point là encore la résurrection dernière, la consommation suprême. Le soleil, après avoir achevé lui-

même sa propre purification, épuisé la matière nébuleuse qui était mêlée à sa lumière, cesse d'enfanter de nouvelles créations, pour rappeler en son sein paternel tous ses enfans reliés par la charité en une unité fraternelle.

Les lois de la gravitation changent leurs cours. Ce ne sont plus des comètes et des planètes qui décrivent leur ellipse plus ou moins allongée autour du soleil immobile : tous ces satellites fondus les uns dans les autres ne forment plus qu'un vaste corps, lumineux par lui-même comme le soleil, entraînant ce dernier dans son attraction en obéissant également à la sienne ; gravitant ainsi tous les deux vers un centre commun, se rapprochant progressivement l'un de l'autre, et finissant par se résoudre en un astre unique.

Tous les tourbillons du firmament, où s'est accomplie la double purification des soleils par la création des mondes, et des mondes par leur fusion en soleils, se transforment ainsi en étoiles binaires (34) et se consomment en un soleil plus puissant, plus embrasé, pour s'élancer bientôt à d'autres rendez-vous d'amour, s'épancher en de plus gigantesques étreintes, s'épanouir dans de plus vastes unités.

Autour de l'univers se déploie un cercle immense, auréole constellée du soleil divin qui en occupe le centre. Chaque fleur de cette couronne céleste, chaque constellation de la voie lactée (35), se compose l'une de cent, l'autre de mille, et d'autres de cent mille soleils, tous plus puissans, plus radieux que celui qui éclaire notre terre. C'est

dans le calice de ces fleurs, au sein de ces familles sidérales, que les étoiles viennent de toutes les régions du firmament se reposer des labeurs de leur première œuvre créatrice, et achever celle de leur résurrection glorieuse.

Et comme tous les hommes se sont reliés en une Église pour se consommer dans l'unité du monde, comme tous les mondes cométaires et planétaires se sont réunis entre eux sous une même loi de charité, pour se consommer dans leurs soleils, ainsi tous les soleils adorant le même Dieu, soumis à une même loi de solidarité, pressés par un même amour fraternel, s'embrassent, s'unissent, se fondent entre eux dans les diverses familles de la voie lactée, églises sidérales, dont l'unité catholique doit les résoudre enfin dans le soleil d'amour, de

lumière, de vie, centre suprême de l'univers, siége temporel du Verbe divin.

Pour les infiniment grands comme pour les infiniment petits, pour les soleils comme pour les atomes, c'est une même loi qui règle leurs mouvemens et les emporte à Dieu, la loi que le Christ a révélée aux hommes. Heureux les cœurs qui vivent dans cette loi! Il n'est plus pour leur esprit de doute ni de mystère; à côté de tout mal est une consolation; toutes les plaies bandées par l'espérance perdent leur aiguillon, et la mort, menant à la résurrection, est accueillie par eux dans des cris de fête et de bénédiction!

Or, à la fin des temps, la voie lactée s'accroissant de tous les soleils qui revien-

nent de l'exil, elle se répand hors de ses premières limites en océans de lumière, par la fusion des étoiles dans leurs divers groupes, et la fusion de tous ces groupes les uns dans les autres, et change son anneau constellé en une sphère enflammée qui enveloppe de toute part son centre divin.

Et cette sphère, composée de toutes les sphères de l'univers consommées dans l'amour du Verbe incarné, est le dernier corps qu'il revêt, pour en abolir dans une dernière effusion la nature matérielle et finie, pour la transsubstantier, non plus partiellement comme dans ses incarnations passées, mais dans la plénitude de la gloire céleste.

Et la circonférence de cette sphère universelle et son centre divin se confondent

en un royal et unique soleil, qui se dilate, s'épanouit sans mesure dans l'espace, pendant tout le temps que s'accomplit cette transsubstantiation générale.

Enfin une suprême fulguration du verbe dévore l'espace et le temps, et tout se consomme dans l'infinie unité.

L'univers matériel se réunit à l'univers céleste, dont il n'était qu'un débris obscurci, et dont il revêt de nouveau la splendeur.

Et le monde de poussière et de larmes n'a plus de trace que dans le souvenir, et pour l'éternel enseignement des enfans de Dieu. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Et je fus ressaisi par l'esprit de la terre, et ces ombres idéales, évoquées dans mon rêve, s'évanouirent dans les abîmes de l'avenir.

Et je fus effrayé des siècles de siècles qui s'écouleraient avant que ces radieux fantômes pussent revêtir une réalité. Mais ce temps, effroyable pour la pensée de l'homme qui vit si peu de jours, paraissait

à mon âme, dans l'éternité dont elle conservait encore une saveur ineffable, un instant plus fugitif que celui où deux amans se donnent en frémissant leur premier baiser d'amour.

Et l'univers matériel, avec ses lunes, ses planètes, ses comètes, et ses soleils sans nombre, et ses gigantesques constellations, et son incommensurable voie lactée, ce firmament étoilé, dont l'immensité donnait autrefois le vertige à mon cerveau, n'apparaissait plus à mon regard dilaté que comme une fleur fanée dans le jardin des anges, une goutte d'eau glacée dans l'océan divin.

Et je me demandais, accablé par cette immensité des cieux, ce qu'était notre tourbillon dans cet univers si amoindri;

ce que devenait notre terre, qui est elle-même, un point si délicat dans ce tourbillon; ce que j'étais moi-même qui occupe si peu de place sur cette terre?

Mais aussitôt, relevant fièrement la tête : Par moi, je ne suis rien ; sorti du néant, je ne puis que mourir. Mais, avec tous mes frères, nous sommes frères du Christ, et le Christ est le Verbe de Dieu. Si faibles que nous soyons dans notre corps, notre âme est si grande aux yeux de Dieu, qu'il a revêtu lui-même ce corps infirme pour reconquérir cette âme glorieuse.

Mais une nouvelle chute n'a-t-elle pas séparé de nouveau l'homme de son Rédempteur ?

La foi est éteinte, la charité refroidie dans tous les cœurs; les temples sont déserts, quand ils ne sont pas profanés; l'Église ne rend plus d'oracles; la religion ne relie plus les hommes.

La science, si pleine de téméraires espérances dans ses efforts pour renverser la religion, a confessé elle-même son infirmité quand il s'est agi de la remplacer. Elle a creusé le sol pour reposer la base de ses leviers, mais elle n'a réussi qu'à déraciner la foi, et n'a su que lui substituer de nouveaux et plus obscurs mystères. Elle s'est élancée dans les nues, pour asseoir l'orgueil sur le trône de l'Eternel; mais éblouie, elle est retombée dans les ténèbres du mystère. Le mystère est l'alpha et l'oméga de la pensée de l'homme; comme le monde où il est exilé, sa rai-

son séparée de la foi tournoie dans le vide.

Toutes les sociétés sont en dissolution ; leurs pouvoirs sont réduits à l'impuissance ; divisés entre eux ils ne savent que se tenir en échec. Leurs fictions démasquées n'ont plus, dans la croyance des hommes, de vie que pour un jour. Leurs lois eunuques, qui juxtaposent les corps sans unir les âmes, sont prêtes à se rompre dans une dernière lutte contre la liberté : liberté farouche, qui ne sait de son côté rajeunir les hommes que par la mort, se suicide par ses propres excès, et force ses plus chers amans à voiler de larmes leur regard épouvanté!

Ce que, dans les sociétés les plus avancées du monde, le peuple a gagné à toutes ces sanglantes réformes, c'est qu'il est déclaré souverain ; oui, souverain, comme le

Maître auquel on lui a cependant appris à ne plus croire, souverain couronné d'épines! Ce que réclament ses plus audacieux partisans pour apaiser ses entrailles affamées, sont des droits de choisir les vautours qui doivent lui boire le peu de sang que la misère laisse couler dans ses veines. Toujours aussi pauvre, aussi souffrant, mais plus avili par la perte de sa foi dans le Dieu des souffrans et des pauvres, abandonné sans plus de frein à ses sauvages passions, il a encore obtenu l'insigne justice d'être jugé au même tribunal que celui qui a reçu les lumières de l'éducation et regorge de toutes les jouissances. *Tous les citoyens sont égaux devant la loi!* Sanglante ironie, insulte impudente du riche à la souffrance et à la pauvreté!

Du reste, le riche n'est pas plus heureux

en ces jours de ténèbres, la fortune ne lui est, dans son aveuglement, qu'un moyen de s'ensevelir dans la débauche. L'épouse n'est plus qu'une esclave qu'il achète pour qu'elle lui verse dans ses orgies le breuvage de la prostitution. L'enfant qui naît de leur amour infâme, mord le sein de sa mère, jusqu'à ce qu'il puisse se révolter contre son père.

La famille est détruite comme la société, comme la religion. L'homme est seul dans l'univers; séparé de Dieu, séparé de l'homme, il ne croit plus qu'en lui, il ne relève plus que de lui; il ne sait plus d'où il vient, où il va, pourquoi il est né. Il ne sait plus que s'envelopper dans son linceul, et s'étouffer dans ses propres étreintes.

La fin du monde n'est-elle proche ?

Oui la fin, non pas du monde, mais d'un monde est arrivée, de ce monde d'individualisme, de guerre, de despotisme et de prostitution. Mais détournez la tête, et voyez; écoutez de nouveau : tous les cœurs encore vivans, toutes les âmes vierges des solitudes, ne sont-elles pas dans les angoisses de la conception d'un monde nouveau? tous les hommes prophètes ne sentent-ils pas dans le sein de l'avenir palpiter une grande révolution divine? les antiques promesses du second enfantement du Christ sur la terre, de la réalisation temporelle de son règne d'amour, de la résurrection de son Église en son corps terrestre, ne sont-elles pas vérifiées en nos temps? Toute la terre n'est-elle pas, comme à la première venue du Sauveur, dans la stupeur et dans l'attente?

De plus grandes souffrances ne sauraient

plus entrer dans le cœur de l'homme, et lui susciter un plus violent, un plus universel désir d'y apporter par tous les moyens un terme.

Venez, venez, Seigneur, il est temps, ou le monde va cesser de tourner!

Apôtres du Christ, qui êtes encore debout au milieu des ruines du monde, rassemblez-vous de toutes les régions, et sonnez la première trompette de la résurrection. Plus un seul instant n'est à perdre. Un déluge d'eau a déjà purifié la terre criminelle; mais aujourd'hui que le Sauveur lui a remis les moyens de salut, aujourd'hui ce serait un déluge de sang qui s'écoulerait des veines de l'homme, si l'amour et la liberté ne venaient bientôt solder le sang qui a coulé de la veine divine.

A l'œuvre! à l'œuvre, frères! plus de paroles ni de promesses; le temps est venu où des paroles ne suffisent plus, et où les promesses peuvent recevoir leur accomplissement. Il est assez d'âmes éprouvées, assez altérées de justice et d'amour, assez impatientes dans leur solitude de ne pouvoir que répandre des larmes stériles, pour qu'un cri d'appel éveille à cette heure de nombreux échos.

Et quand cent familles seulement se seront rencontrées dans la volonté de se fondre en une seule famille chrétienne, qu'elles s'enfuient du chaos et des orgies de Babylone sur un nouveau Mont Sacré, qu'elles y dressent leur tente, et la destinée du monde se décidera sur cette montagne. L'homme y deviendra en peu de temps si grand et si puissant, et les enfans qui naîtront dans ces concerts rayonneront d'un

telle beauté, que tous les autres hommes, envieux d'une telle gloire, feront ce qu'ils doivent pour la mériter.

Mais que ceux qui seront élus pour cette épreuve solennelle soient consommés dans la prière, embrasés du feu céleste ! Qu'ils soient, pour ressusciter en cette splendeur, morts à tout égoïsme, à tout orgueil, à toute impureté ! Qu'ils portent au front la couronne d'épines, et soient prêts à ouvrir leurs flancs au fer martyr ! Qu'ils se jurent sur la vie éternelle de s'aimer jusqu'à la mort d'un amour plus fort que la mort ; car ils auront de nombreuses et redoutables luttes à soutenir. Mais qu'ils redoublent d'amour et qu'ils persévèrent dans leur foi! LE CHRIST A VAINCU LE MONDE.

NOTES.

NOTES.

NOTE 1re, page 12.

La conception de l'unité infinie, sans cette distinction de l'essence et de la substance, a dégénéré en une confusion de Dieu et de l'univers.

Le sens donné par nous aux mots substance et essence est différent du sens ordinaire que lui ont donné les théologiens et les philosophes, qui font représenter par le premier ce qui soutient les propriétés d'un être, et par le second ce qui est con-

stitutif d'un être. Ces deux mots, d'après le sens nouveau que nous proposons de leur attribuer, exprimant l'un un rapport de dépendance, et l'autre d'aséité, ne conviennent plus alors, *substance* qu'a la nature créée, *essence* qu'a la nature divine dont la différence absolue demande à être caractérisée par des expressions différentes, et dont l'absence de distinction dans la langue a pu être une des causes qui ont incliné des esprits frivoles au panthéisme.

NOTE 2, page 19.

Ne chercher la réflexion de la trinité divine que dans l'individu où il n'y a qu'une distinction de facultés et d'opérations, mais point de personnes, c'est incliner l'esprit à ne voir dans les personnes de la trinité que des propriétés diverses de sa nature.

Telle est l'hérésie des unitaires.

Saint Augustin, saint Ambroise, Bossuet et tous les théologiens qui ont voulu expliquer la res-

semblance de l'homme avec Dieu par la trinité qui se réfléchit en l'homme, n'ont cherché cette image que dans l'individu, et n'ont trouvé par conséquent qu'une trinité de facultés ou d'opérations, sur la détermination desquelles ils sont divisés d'opinion.

S'ils n'ont voulu que faire comprendre par-là la trinité, ils n'ont point réussi, car des facultés ne sont pas des personnes ; et ils ont placé la discussion sur un terrain dangereux, quand le verset de la Genèse, où il est dit que l'homme est fait à l'image de Dieu, verset que ces théologiens cherchent à expliquer, donne lui-même cette explication, en faisant sortir cette ressemblance de l'être humain tout entier, composé de l'homme et de la femme.

« Lui les Dieux créa l'homme à son image, est-il dit dans ce verset, il le créa à l'image de lui les Dieux, il les créa mâle et femelle. » Et non pas : *et* il les créa mâle et femelle. La particule *et*, intercalée dans plusieurs traductions, ne se trouve pas dans le texte. Plus loin, au chap. II, il est encore dit « l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. »

Si saint Paul présente la virginité comme un état plus pur que celui du mariage, lequel est en soi un état plus complet, c'est à cause des fâcheuses nécessités de la vie présente. « Je crois, dit-il, qu'il est, *à cause des fâcheuses nécessités de la vie présente*, avantageux à l'homme de ne point se marier (1er Ep. aux Cor., VII, 28.) » Ces fâcheuses nécessités sont le péché, qui a corrompu l'amour conjugal, et les désordres de la société, qui concentrant les affections de la famille les rendent égoïstes et idolâtres.

Mais ces accidens ne portent point d'atteinte à la sainteté des rapports conjugaux, considérés en eux-mêmes, dans leur caractère ontologique. L'établissement d'une société chrétienne, en spiritualisant la famille, doit modifier, comme on le verra dans le cours de l'ouvrage, les relations morales de l'homme et de la femme; et la spiritualisation progressive de l'humanité doit enfin les rétablir dans leur vérité normale.

Voilà pourquoi le Verbe, qui est quelquefois désigné dans les Écritures sous le nom d'époux du principe divin, s'appesantit davantage sur ses rapports hiérarchiques, dans lesquels il est Fils.

En S. Mathieu, chap. IX, v. 15, Jésus dit à ceux

qui lui demandaient pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas, quand les pharisiens jeûnaient : « Les amis de l'époux peuvent-ils être dans la tristesse et dans le deuil pendant que l'époux est avec eux? Mais il viendra un temps où l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » Et en saint Jean, III, 29, Jean-Baptiste dit : « L'homme ne peut rien recevoir s'il ne lui a été donné du ciel. L'époux est celui à qui est l'épouse ; mais l'ami de l'époux qui se tient debout et qui l'écoute est ravi de joie, parce qu'il entend la voix de l'époux. Je me vois donc maintenant dans l'accomplissement de cette joie. »

Dans d'autres passages, l'église du Christ, qui est composée de ses disciples, est appelée son épouse: mais dans ces paragraphes cités ce n'est point de l'Église que Jésus est appelé l'époux, puisque ses disciples, qui composent son Église, son épouse, ne sont désignés que comme amis de l'époux. C'est donc comme époux du principe divin d'amour, que le Verbe est considéré dans ces passages. Et c'est à ces rapports ontologiques de la Trinité que sont empruntés les noms d'époux, d'épouse, de noce, de mariage, par lesquels on désigne ceux de Jésus-Christ avec son Eglise ;

comme c'est à l'image de ces rapports qu'ont été formés ceux de l'homme et de la femme.

Mais les germes de cette vérité, répandus dans les Écritures chrétiennes, avaient besoin d'être fécondés par le temps; il fallait que le christianisme commençât par arracher la femme à son esclavage, par dépouiller la famille privée de son égoïsme charnel, par spiritualiser ses affections et les étendre à celles de la famille universelle dont l'édification sociale devait consacrer la réforme de la première. La connaissance de la Trinité divine dans ses rapports ontologiques eût immobilisé la famille privée en lui présentant en Dieu le type absolu de ses affections, eût par conséquent, en arrêtant ses progrès nécessaires, fait avorter la famille universelle. Jusqu'à sa spiritualisation définitive, la première devait donc être subalternisée et sacrifiée aux exigences de la seconde; jusqu'à l'avénement chrétien de la femme, la Trinité ne devait être connue que dans ses rapports hiérarchiques.

Enfin, dans ces paroles de l'Evangile: « Les enfans de ce siècle épousent des femmes et les femmes des maris, mais pour ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle à venir, et à

la résurrection des morts, ils ne se marieront plus, ils n'épouseront plus de femmes; car, alors ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils seront égaux aux anges, et qu'étant enfans de la résurrection, ils seront fils de Dieu ; » il n'est question que de l'abolition des sexes matériels, des organes de la génération dont parle saint Paul. Ainsi, pour prouver qu'ils ne se marieront plus, est-il dit qu'ils ne pourront plus mourir. La reproduction sexuelle n'est qu'une réparation de la mort; cette génération charnelle n'existait point dans l'être humain primitif, comme elle n'existera point pour l'homme ressuscité dans cet état normal, comme elle n'existe point dans l'ange. Par la cessation du mariage, il ne faut donc entendre que l'abolition des sexes et de la génération charnels, mais non l'abolition du mariage et des sexes spirituels qui sont la loi ontologique de l'être, dont le type suprême se trouve dans la Trinité divine.

Page 51.

L'unité normale de la substance céleste

est dualisée en esprit et en matière, en force et en molécule.

L'unité normale de la substance créée, dans ce système ontologique, ne détruit pas la dualité actuelle de l'esprit et de la matière, de même que celle-ci, tant qu'elle est à l'état de matière, ne peut remplir les fonctions de l'esprit, telles que celles de la pensée, etc... Seulement cette dualité qui provient d'une unité primitive est réductible à cette unité.

C'est ce qui est exprimé dans le dogme sublime de la transsubstantiation du pain en la chair céleste du Sauveur, et dans celui de la spiritualisation des corps de la résurrection.

NOTE 3, page 57.

Ce rapport, rompu par le péché de la créature, ne peut être rétabli que par l'incarnation du créateur.

Quelques théologiens, surtout du commencement de l'ère chrétienne, avaient admis que la ré-

demption du Christ sur la terre s'étendait au-delà des limites de celle-ci.

Origène pensait « que le sang répandu sur le Calvaire n'avait pas été seulement utile aux hommes, mais aux anges, aux astres, et à tous les êtres créés. L'autel était Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers. »

D. Hieron, « que la rédemption appartenait au ciel autant qu'à la terre. »

Saint Chrysostome parlant du renouvellement du sacrifice du Christ par ses ministres : « Nous sacrifions pour le bien de la terre, de la mer et de tout l'univers. »

Saint François de Sales, « que Jésus-Christ avait souffert principalement pour les hommes et en partie pour les anges, » etc.

La croyance ancienne que la terre était le centre du monde, et que les étoiles n'étaient que des flambeaux pour éclairer ses nuits, avait pu porter ces théologiens à n'admettre qu'une seule incarnation du Verbe et à étendre ses effets de la terre à tout l'univers, qui dans leur sentiment n'avait pas moins besoin qu'elle d'une rédemption.

Mais aujourd'hui que la science a fait des étoiles autant de soleils, centres comme le nôtre de

nombreux satellites, et que la raison aidée des découvertes de la science, ne peut plus mettre en doute que toutes ces sphères ne soient autant de mondes habités ; aujourd'hui que les bornes de l'univers sont immensément reculées par le calcul, qui a pu nous dire que l'étoile la plus rapprochée de nous met environ trois ans à nous envoyer sa lumière (qui parcourt, comme on sait, soixante-douze mille lieues en une seconde); et qu'il est des groupes d'étoiles, visibles seulement au télescope, qui ne peuvent mettre moins de mille ans pour nous transmettre leurs rayons ; « de façon, dit Herschel, que lorsque nous observons les lieux qu'elles occupent et que nous marquons leurs changemens, nous ne faisons réellement que lire leur histoire de mille ans de date ; » aujourd'hui il est plus facile à la foi d'admettre des manifestations diverses de l'incarnation du Verbe, qu'à la raison de regarder la terre comme le seul siége d'une rédemption unique, dont les effets s'étendraient à des sphères si distantes d'elle, si supérieures en grandeur et si antérieures en durée.

NOTE 4, page 58.

Dieu penché sur l'abîme, l'enveloppe, le presse de son esprit.

« Lui les Dieux créa en principe le ciel et la terre. » Gen., I, 1.

C'est-à-dire Dieu créa l'être en puissance céleste et en puissance matérielle ; il le créa libre, et selon la détermination positive ou négative de sa volonté, sa substance doit se diviniser ou se condenser.

« La terre était informe et vide, les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Gen., I, 2.

Le 1er paragraphe de ce verset explique l'état de la matière dans la création principiante. Elle n'existe point en forme, en réalité, mais en rudiment dans la volonté de la créature, en possibilité morale.

Dans le 2e paragraphe, la matière passe de l'état possible à l'état réel. La substance revêt une forme saisissable, par suite de la détermination négative de l'ange, dont il n'est pas parlé, mais qui doit être supposée intervenir entre ces deux

paragraphes. Les mots ténèbres et abîme prouvent assez que ce chaos ne peut être que le résultat d'une chute, et non une création primordiale, immédiate, que Dieu aurait produite dans le désordre pour ensuite la débrouiller.

NOTE 5, page 60.

La masse nébuleuse du chaos, dilatée dans l'espace, s'y partage en de nouvelles masses, dans chacune desquelles la substance condensée en matière est à son tour séparée de la substance qui est demeurée spirituelle.

« Lui les Dieux dit que la lumière soit, et la lumière fut; et trouvant bonne la lumière il la sépara des ténèbres. » Gen., I, 3.

Il n'est question en ce verset que de la lumière spirituelle; la lumière sidérale n'est créée que dans les versets suivans. Et cette production de la lumière n'est point une création radicale, mais seulement une résurrection, une réorganisation de l'esprit déchu. Si Dieu avait produit une lumière nouvelle, il ne l'aurait pas plus confondue aux té-

nèbres pour la séparer ensuite, qu'il n'aurait dans le second verset créé le chaos pour le débrouiller.

Ces mots, « il vit que cela était bon », répétés après chaque création nouvelle, n'expriment qu'une bonté relative, eu égard à la dégradation du péché.

« Lui les Dieux dit : qu'il se fasse une étendue entre les eaux, qui sépare les eaux d'avec les eaux. » Gen., I, 6.

La substance universelle diffuse dans une nébulosité que Moïse appelle les eaux, est, dans ce verset, séparée en masses, pour se condenser en étoiles.

NOTE 6, page 60.

Ces innombrables étoiles distribuées dans une incommensurable étendue, sont emportées en des orbes gigantesques autour d'un soleil suprême, où s'est opérée l'incarnation du verbe, centre de cet univers, foyer de la vie divine, siége temporel de l'éternité.

La science a déjà constaté que notre système solaire est emporté, avec tous les globes de son

paragraph[illegible] partie du ciel qu'occupe la assez [illegible] circule. D'autres systèmes nous d'un[illegible] manifesté de semblables révolutions ; et im[illegible] l'on a crues fixes long-temps, et [illegible] sont que relativement aux mouvemens des globes planétaires et cométaires, que *leur* proximité de nous rend plus apparens, gravitent de même vers un centre, qui sans doute est celui de l'univers. Ce soleil central, quoiqu'il doive être d'un volume immense, d'une grandeur proportionnée à l'action qu'il exerce sur tous les soleils du firmament, n'est cependant point aperçu de la terre, étant d'une lumière plus éthérée sans doute que celle des astres secondaires, et par suite insaisissable à notre appareil optique qui n'est approprié qu'à la lumière de ces derniers.

Plusieurs philosophes ont pensé que ce centre de l'univers, soleil suprême dont tous les autres sont tributaires, était le siége de Dieu. Ces penseurs admettaient par cela même, et sans s'en rendre compte, l'incarnation, par laquelle l'infini se rend présent et visible à l'univers. Sans cette incarnation, dans sa nature essentielle, Dieu n'occuperait pas plus le centre de l'univers que sa circonférence : Dieu est partout également, sans

être fixé en aucun lieu. On pourrait dire plus justement de Dieu ce que Pascal disait de l'univers: « Il est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. »

NOTE 7, page 62.

Ces vapeurs nébuleuses se projetant à la surface des corps solaires, passent ensuite dans leur atmosphère environnante, et s'élancent enfin en comètes dans leur tourbillon.

La théorie des forces centrales ne s'oppose point à cette extraction des comètes du corps solaire, si l'on tient compte d'une loi qui n'a point été encore observée, et dont l'application tend à écarter progressivement dans leurs révolutions les passages périhéliaques des comètes de leur point de projection.

L'on a vu, page 51, que la détermination positive ou négative de la liberté des êtres, l'amour ou l'égoïsme, l'expansion ou la cohésion, produisent la spiritualité ou la matérialité, la fluidité ou la so-

lidité de leur substance. Mais la nature de la substance réagit sur la force, comme celle-ci agit sur la première. Les degrés divers de matérialité des substances les soumettent dans des proportions correspondantes à l'action des forces, les rendent plus ou moins *attractibles*, s'il est permis de créer cette expression pour la loi nouvelle que nous constatons. Plus un corps est fluide, plus il est soumis à l'attraction des autres corps; plus il est solide, au contraire, plus il se soustrait à cet empire. C'est de cette loi que résultent les marées, l'attraction de la lune agissant plus énergiquement sur la partie liquide que sur les autres matières plus denses de la terre.

Appliquons à la formation des corps cométaires cette loi de *l'attractibilité proportionnelle à la fluidité des substances*. La perte du calorique solaire que les comètes font à leurs aphélies, et qu'elles ne réparent point dans une égale mesure à leurs retours périhéliaques, tend à affaiblir à chacune de leurs révolutions l'attraction que le soleil exerce sur elles, à augmenter en raison inverse la force tangentielle à laquelle fait équilibre cette attraction, et par conséquent à agrandir la distance moyenne des comètes au soleil. Leur éloigne-

ment se continuerait ainsi progressivement, si les comètes ne remplaçaient leur calorique emprunté, par un calorique qui leur est propre, par la force expansive de leur âme, par leur amour.

La résistance du milieu éthéré que parcourent les comètes diminuant aussi par leur condensation, est une nouvelle cause du déplacement de leur orbite, de l'accroissement de leur force centrifuge, de l'éloignement ultérieur de leur point de projection primitif.

NOTE 7 (*bis*), page 63.

Les comètes engendrées de la substance nébuleuse des soleils deviennent, sous l'action des forces spirituelles de ces derniers, des mondes milieux et organes de nouveaux êtres spirituels.

« Il dit lui les Dieux : qu'il soit des lumières (des intelligences, des esprits) dans les étendues célestes, pour séparer le jour d'avec la nuit (l'esprit de la matière). » Gen., I, 14.

Le mot *meorot* dans ce verset est le même mot modifié que *or* du troisième verset que nous avons vu représenter l'esprit, l'intelligence.

Fabre-d'Olivet traduit la fin du verset ainsi : « Et elles seront en signes à venir, et pour les di-» visions temporelles, et pour les manifestations » phénoméniques universelles, et pour les muta-» tions ontologiques des êtres. »

Verset 15. « Et qu'il soit des lumières (des intelligences) dans les étendues célestes pour illuminer la terre (spiritualiser la matière). »

Verset 16. « Et lui les dieux fit cette dualité de lumières spirituelles, l'une plus grande (l'esprit sidéral) pour agir sur le jour, l'autre plus petite pour agir sur la nuit. »

Ce n'est point le corps du soleil qui est créé en ces versets; cette création a été accomplie dans les versets précédens. Ce n'est pas davantage le satellite de la terre qui est représenté par le second foyer lumineux, la terre étant encore à cette époque à l'état de comète. C'est l'esprit sidéral et l'esprit cométaire, le premier qui agit dans la création du second, pour séparer le jour d'avec la nuit, c'est-à-dire l'esprit de la matière, pour faire reluire la terre, c'est-à-dire pour spiritualiser la matière;

enfin l'un destiné à agir sur le jour, l'autre sur la nuit, c'est-à-dire l'un placé dans le milieu plus lumineux, plus spirituel du soleil, l'autre dans le milieu plus ténébreux, plus matériel de la terre, pour y exercer une action créatrice analogue.

Cette création spirituelle sur la terre est comme l'embryon de l'âme humaine, qui n'est parfaite qu'après la création animale, et qui n'est pour cette raison énoncée par Moïse qu'à cette époque : comme le péché de l'homme, qui commence dès le second chapitre, n'est exprimé qu'au troisième, lorsqu'il est consommé.

Les rapports organiques qui existent entre l'homme et l'animal, nécessitaient la simultanéité de la formation de ces deux natures, dont l'une n'est que le prolongement de l'autre.

NOTE 8, page 67.

C'est le partage de la parole créatrice et de l'acte créateur, qui est la source de la succession des temps qui sépare les progressives réalisations de la parole éternelle.

L'énonciation seule de l'acte créateur dans la genèse de Moïse prouve le partage que Dieu fait de sa puissance créatrice avec ses agens réalisateurs. Dieu dit ce qui doit être fait, cet ordre s'accomplit, puis il bénit l'œuvre qui en résulte, après l'avoir jugée bonne. Ce jugement de Dieu sur la bonté de chaque création et cette bénédiction n'auraient pas de sens, si d'autres agens n'étaient intervenus dans sa réalisation.

On a vu que le mot *or*, la lumière du 3e et du 4e verset, était une lumière spirituelle. Le mot jour, employé au 5e verset pour désigner cette lumière, ne représente donc ni une durée de vingt-quatre heures, ni une époque indéterminée, mais une évolution de la vie spirituelle, son dégagement des ténèbres, de la matière qui, par opposition, est appelée nuit.

Quant aux deux mots *ereb*, *boker*, traduits vulgairement par soir et matin, en conséquence du sens de durée attribué au mot jour, la version samaritaine leur donne le sens de quelque chose qui termine, qui accomplit, et de quelque chose qui est principe initial. Ces deux mots, représentant la double action du principe divin et des agens sidéraux de la création, pourraient être traduits ainsi :

De la réalisation de la parole, résulta la première, deuxième, etc. évolution de l'esprit. Mais de ce que nous ne reconnaissons pas au mot jour le sens de durée, ce n'est point une raison pour nier la succession chronologique de chaque création.

Si Moïse fait apparaître surtout la puissance divine dans la création, et ne fait que pressentir l'intervention des agens secondaires sans l'énoncer positivement, c'est qu'il parlait à un peuple prompt à retourner à l'idolâtrie, et qu'il avait mission de convertir au dogme de l'unité de Dieu ; et il devait craindre avec raison qu'en lui désignant trop ouvertement les agens immédiats dont Dieu s'était servi pour sa création, son sens charnel ne prît les moyens pour le principe.

C'est l'indépendance souveraine que la plupart des gnostiques reconnaissent à leurs Éons, génies, Demiourges auxquels ils attribuent exclusivement la création terrestre et son gouvernement providentiel, qui rend leur doctrine condamnable. Car ces êtres médiateurs, étant pervers ou impuissans, par suite d'une chute primitive selon quelques uns de ces philosophes, ou par suite de leur éloignement du centre de la lumière selon le système d'émanation des autres, l'homme serait soumis au caprice

de ces êtres, comme l'animal à celui de l'homme.

Or, l'homme moins déchu que l'animal, ayant conservé sa liberté, étant resté un agent moral, ne peut être responsable que de ses actes, ne peut souffrir que de ses fautes, commises en sa vie présente, ou dans son existence antérieure, enfin ne relève, pour la direction de sa libre volonté que de Dieu avec lequel il est rentré en communion.

Si tous les êtres sont solidaires et liés les uns aux autres, Dieu s'est interposé entre toutes ces puissances médiatrices par la médiation suprême de son Verbe. Il est pour chaque être, qui en restant en communion avec lui a conservé sa liberté, la source directe, immédiate de la vie ; il est le commencement et la fin de toute création, dont les créatures ne sont à l'égard les unes des autres que les instrumens.

NOTE 9, page 67.

Ces nébuleuses cométaires se concentrent en foyer igné, noyau aride, autour duquel le reste de la matière flotte en océans de vapeurs.

« Lui les Dieux dit que les eaux qui sont sous le ciel soient rassemblées, et que l'élément aride paraisse. Et il nomma l'élément aride terre, et il appela mer les eaux. » Gen., I, 9 et 10.

Dans les versets précédens les eaux représentent cette nébulosité primitive, dans laquelle étaient confondues la matière sidérale et la matière terrestre. Dans ce verset, les eaux ne sont pas encore ce qu'on entend vulgairement par ce mot; mais représentent les vapeurs qui composent l'atmosphère des comètes, et l'élément aride (aride, d'*ardere*, brûler) le noyau igné qui en est le foyer. Ce qui prouve que les eaux, les mers de ce verset ne désignent que les océans de vapeurs qui flottent dans l'atmosphère des comètes, c'est que dans le second chapitre de la Genèse, après l'entière organisation de la terre, il est dit que Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur elle. Donc, même à cette époque bien postérieure à celle dont il est actuellement question, il n'était point d'atmosphère puisqu'il ne pleuvait pas, et point de mers puisqu'il n'était point d'atmosphère.

NOTE 10, page 68.

Tel qu'il était avant que la terre fût solidifiée en un corps de granit, et enchaînée dans une gravitation circulaire.

Lambert a porté le nombre des comètes, de 60 à 80 mille. Le calcul plus récent fait à l'Observatoire, et d'après une table plus complète que celle de Halley, qui est celle dont Lambert s'est servi, porte à trois millions et demi le nombre des comètes qui sillonnent en deçà d'Uranus notre système solaire.

Mais en ne prenant même que le premier résultat, si nous comparons ce nombre de 80 mille mondes cométaires, à celui des mondes planétaires, qui ne se monte qu'à 11 planètes et 18 satellites, nous serons irrésistiblement portés à en induire que la loi des planètes est l'exception à la loi générale, qui est celle des comètes dont l'innombrable quantité ne nous permet pas davantage de douter qu'elles ne soient des mondes habités comme le nôtre, seulement dans des conditions organiques différentes.

La comparaison de la matière fluide et presque lumineuse des comètes avec la matière solide et ténébreuse des planètes, témoigne dans les unes une nature inférieure à celle des autres : et si le résultat du péché est la condensation matérielle, la corporisation, on peut conclure avec quelque assurance que les planètes sont des comètes déviées de leur loi primitive, des mondes en échec comme le nôtre, qui par conséquent avant le péché de l'homme, dans son état normal, était une comète.

Le silence de Moïse sur la nature minérale si importante dans notre création actuelle, dit assez que cette nature n'existait point alors ; que la terre n'était point solidifiée, mais encore dans un état de fluidité affectant les modes divers qui servent de milieux analogues aux variétés de l'espèce animale.

Les eaux qui, au verset 20, *produisent les poissons et les oiseaux*, ne peuvent encore être entendues comme précédemment que de la nébulosité où toutes les substances terrestres étaient en solution. C'est ce qu'expriment du reste positivement les versets 4, 5 et 6 du IIme chapitre :

« Telle est la création originelle des cieux et

de la terre. C'est ainsi qu'ils sortirent des mains de lui les dieux, ainsi furent créés les végétaux avant qu'ils fussent en terre (en substance terrestre), avant qu'ils eussent germé (qu'ils eussent revêtu un corps organique). Car lui les dieux n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour la labourer. Mais une irradiation partait du sein de la terre qui en vivifiait toute la masse. »

Quand il est dit que l'homme n'existait point pour cultiver la terre, cela ne peut signifier qu'une chose après ce qui précède où il est déclaré que la création est achevée : c'est que l'homme n'était point en corps solide, comme il le deviendra plus tard, quand il sera condamné à labourer la terre qui ne produira plus rien elle-même sans le travail de l'homme. Cette irradiation qui partait du sein de la terre n'est point une fontaine, comme l'ont pensé les traducteurs hellénistes, mais le rayonnement du noyau lumineux de la comète dans toute sa masse. De même que les versets 10, 11, 12, 13 et 14 du même chapitre expriment les diverses forces fluides, principes ignés, qui vivifient la nature; de même enfin que *la puissance de vie* du 9e verset est le feu céleste

que le soleil communique à la comète dans la conjonction périhéliaque de celle-ci avec le premier. Si l'on veut en prenant le mot *ets* dans son sens le plus matériel, lui faire signifier *arbre*, il faudra l'entendre au figuré dans le sens qu'on le fait de la *croix*, quand on l'appelle le nouvel arbre de vie replanté sur la terre.

NOTE 11, page 70.

Ces créations inférieures ne sont point des créations normales de Dieu ; en quoi auraient-elles mérité leur infériorité ?

« Sous un Dieu juste, tout être qui souffre doit l'avoir mérité. » S. August. *cont. Jul.*

NOTE 12, page 78.

Le corps de ces soleils éteints se dissout en nébuleuses qui sont emportées de systèmes en systèmes, ressaisies par leur cen-

tre d'activité, et repétries enfin en comètes.

« S'il est vrai, comme cela semble au moins extrêmement probable, qu'il existe une matière phosphorescente, ou lumineuse par elle-même, répandue dans les régions immenses de l'espace, de la même manière qu'un nuage ou un brouillard, revêtant tantôt des formes capricieuses, comme les véritables nuages chassés par les vents, et tantôt se concentrant comme une atmosphère cométaire autour de certains astres : quelle est, serons-nous portés à nous demander, la nature, quelle est la destination de cette matière nébuleuse? est-elle absorbée par les étoiles dans le voisinage desquelles elle se trouve pour les alimenter, par sa condensation, de lumière et de chaleur? ou se résout-elle progressivement, par l'effet de sa propre gravité, en masses, pour jeter ainsi les fondemens de nouveaux systèmes stellaires, ou d'étoiles isolées? Il est plus aisé de poser de pareilles questions que de leur donner une solution. »
Traité d'astronomie de J. Herschel, chap. XII.

NOTE 13, page 80.

Les élémens tenus pendant les premiers temps en solution dans l'amour de l'homme commencent, par un premier affaiblissement de cet amour, à se contracter en une première sphère corporelle.

« Lui les Dieux pétrit l'homme de la terre adamique, et il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme fut conformément à l'âme vivante. » Gen. II, 7.

Le mot *iatzor* ne s'emploie ordinairement que pour une formation matérielle, par opposition au mot *aso* qui est celui que l'écrivain sacré emploie lors de la première création de l'homme, au vers. 26 du chap. I. Le mot pétrir est ce qui rend le mieux le sens de *iatzor*.

« Lui les Dieux fixa une sphère de ce qui était au commencement, et y plaça l'homme qu'il avait pétri. » II, 8.

Nous rapportons une note de Fabre-d'Olivet

sur le mot *gan*, *sphère* que l'on traduit vulgairement par celui de *jardin*.

« Abordons le mot samaritain *pardos* que les hellénistes ont copié, et qui est le seul proféré aujourd'hui. La racine de ce mot si peu entendu est *rd*, exprimant l'idée d'un mouvement circulaire, constant et facile, comme celui d'une roue; ainsi qu'on peut le remarquer dans le verbe *rod*, qui exprime l'action de tout ce qui se déploie autour de quelque chose et l'enveloppe dans son enceinte; aussi l'analogue syriaque, chaldaïque et hébreu, ont-ils signifié également un vêtement de femme, une enveloppe légère entourant la personne de ses plis onduleux. Le mot samaritain *pardos* a eu très-certainement la même signification; et ce qui le prouve sans réplique, c'est que le mot hébreu *gan*, dont il est la version emphatique au moyen du signe *be* ou *phe*, ajouté en tête, n'a jamais eu d'autre sens que celui d'une enveloppe, d'une enceinte protectrice. Ce mot qui tient au nom même donné à la femme par un grand nombre de peuples, signifie encore une enveloppe, dans l'italien *gonna*, dans l'anglais *gown*, dans le français *gaîne*, et même dans l'ancien celte *gun* ou *goun* : il n'a pu signifier *un jardin* que dans le sens

où l'on considère un jardin comme enclos et environné de haies ; mais cette signification restreinte est démentie ici par le samaritain *Paradis*, dont les analogues répondent tous au sens d'*enceinte*, de *sphère*, de *voile*, et d'ORGANE, que je lui donne.» Langue hébraïque restituée, seconde partie, pag. 75.

Le second chapitre de la Genèse ne peut être un développement explicite du premier, mais il énonce une transformation restrictive de la création primitive ; en effet, après que la création de l'homme est terminée dans le premier chapitre, et qu'il est dit au commencement du second, que Dieu se reposa, on le voit de nouveau sortir de son repos, et se remettre à l'œuvre.

Ainsi encore l'homme qui a été, dans le premier chapitre, créé mâle et femelle en unité d'être, est dualisé dans le second en homme et femme, Dieu ne trouvant plus alors bon que sa créature fût seule.

Si l'on ne veut pas faire changer Dieu de résolution, il faut bien attribuer la cause de ces modifications et de toutes celles qui sont énoncées dans ce chapitre, à la liberté de l'homme.

Quoiqu'il ne soit parlé qu'au troisième chapitre du péché de ce dernier, les transformations génésiaques du second doivent faire supposer que ce péché commença à s'engendrer dans son affection, avant d'être consacré ouvertement par sa volonté ; et que cette première altération morale entraîna une première transformation dans sa nature : de même que le chaos dont parle le premier chapitre doit faire sous-entendre la chute de l'ange, quoiqu'il n'en soit rien exprimé.

La chute de l'homme comprend ainsi toute une époque, qui se partage en deux temps ; le temps de l'affaiblissement de l'amour divin dans le cœur de l'homme, et le temps de la révolte ouverte de sa volonté contre la volonté divine.

NOTE 14, page 85.

Et dans une suprême évocation, rassemblant ce qui lui reste du feu créateur, il se pétrit une enveloppe d'argile.

« Leurs yeux furent ouverts à tous deux, et ils reconnurent qu'ils étaient nus, et ils se tissèrent

un voile de ténèbres, et ils s'en revêtirent. » Gen. III, 7.

La version samaritaine donne au mot *tapor* le sens de condenser.

Pour bien comprendre le sens de ce verset, il faut le rapprocher du verset 21 du même chapitre, où Dieu ne fait que fixer l'œuvre que l'homme a déterminé dans le verset précité : « Lui les Dieux fit à Adam et à sa femme des enveloppes de peau » dont il les revêtit. »

L'exégèse de ces deux versets rappelle la tradition de Prométhée créateur de l'homme d'argile. Si l'on fait de Prométhée l'homme primitif, Adam sa créature d'argile ne serait autre que lui-même. C'est lui-même qu'il aurait créé en chair, c'est lui qui se serait matérialisé, appesanti. Le feu céleste qu'il a ravi à Dieu, serait l'orgueil qui l'a porté à se suffire, à vivre indépendant de Dieu ; et c'est sur son rocher solitaire, enchaîné à la matière, qu'il expierait son divorce avec Dieu, son adultère avec la terre.

NOTE 15, page 87.

Jusqu'à ce qu'elle lui fasse reconnaître dans le craquement du monde la voix irritée du Tout-Puissant, et pousser vers le ciel, dans cette universelle clameur de désespoir, un cri de repentir.

« Et ils entendirent la voix de lui les Dieux faisant irruption dans la sphère, en souffle du jour. » Gen., III, 8.

NOTE 16, page 92.

La solution de continuité entre l'homme et l'animal entraîne, etc.

« Je ferai une séparation entre toi et la femme et entre ton espèce et son espèce (espèce animale et espèce humaine). » Gen., III, 15.

NOTE 17, page 94.

Et si ces âmes perdent dans leur forme anormale le souvenir de leur crime originel, leur retour à leur unité primitive leur rendra ce souvenir.

Les somnambules perdent de même, en rentrant dans leur corps, le souvenir de ce qu'ils ont éprouvé dans leur état d'extase, pendant le déplacement de leurs sens.

NOTES 18 et 19, page 96.

La mort brisant ses chaînes corporelles, ressuscite son esprit en sa liberté et sa puissance. — Ils tendent à se réunir au foyer lumineux du globe et à reconstruire son âme universelle.

« Tu t'alimenteras dans le labeur, jusqu'à ce

que tu retournes dans la terre adamique, dont tu as été arraché. » Gen., III, 19.

Ce retour exprime plutôt une réhabilitation qu'une dissolution. Terre adamique, c'est-à-dire terre dont Adam était l'esprit vivant, l'âme universelle. Le sens de ce verset est donc : jusqu'à ce que tu redeviennes l'âme vivante universelle de la terre.

NOTE 19 (*bis*), page 104.

Jusqu'à ce que de nouveaux cataclysmes viennent restituer à l'homme des siècles futurs les vestiges de ce monde primitif, et lui enseigner les terribles vengeances que la nature a tirées de la violation des lois de Dieu.

C'est à cette troisième époque de formation terrestre, provoquée par la prévarication de l'homme, et non à la première époque de création normale, que doit se rapporter l'incrustation des fossiles dans les différentes couches géologiques. La formation de ces terrains s'est accomplie avec une violence destructive, et comme dans une co-

lère qui ne peut être attribuée à l'action du Créateur, mais bien plutôt à la violation de ses lois.

Ce n'est pas la puissance créatrice qui bouleversait le monde aussitôt qu'elle le formait, et détruisait dans ses cataclysmes les animaux auxquels elle venait de donner la vie, sans en laisser sur la terre d'autres traces que leurs ossemens.

Ce n'est pas l'amour créateur qui a donné à ces animaux leurs formes monstrueuses, leurs instincts carnassiers et leurs instrumens de mort.

Ce n'est pas la sagesse créatrice qui fit de la mort d'une partie de ses créatures une condition monstrueuse de vie pour d'autres créatures.

Ce n'est pas Dieu enfin qui a créé la mort.

Ces animaux fossiles, qui portent, ainsi que ceux qui vivent encore à la surface du globe, toutes les traces du péché de l'homme, lui sont donc postérieurs, sinon dans leur création primitive, du moins dans leur transformation organique définitive, puisque ce n'est qu'à son péché que cette transformation peut être attribuée.

Par conséquent, la condensation des terrains tertiaires, secondaires et de transition où gisent ces fossiles, lui est également postérieure, ainsi que celle des terrains primordiaux. Si les bases métalloïdes de

ces derniers ne portent aucune empreinte vivante, ce n'est pas une raison pour en conclure qu'il n'existait à cette époque aucun être vivant. Tous les animaux et l'homme préexistaient à cette révolution, mais seulement non en chair et en os. C'est ainsi que cette solidification de l'écorce du globe, qui a dû anéantir un grand nombre d'êtres vivans, n'a pu conserver d'eux aucuns vestiges.

Se laissera-t-on empêcher par une prétendue incompatibilité entre l'état d'incandescence de la terre à cette époque, et l'existence d'êtres animés? mais prétendrait-on par hasard que la vie n'est possible que dans les conditions atmosphériques et organiques de notre système planétaire actuel? Si l'on déniait à la terre dans son état de fluidité primitive, et encore aujourd'hui à son centre, la possibilité d'être animée, il n'y aurait aucune raison pour ne pas priver d'habitans le soleil, qui est dans un degré d'incandescence bien plus intense que celui de notre monde à son état primitif, et pour ne pas regarder tous ces corps immenses et en nombre incalculable qui peuplent le firmament, à côté desquels notre terre n'est qu'un grain de poussière, pour ne pas les regarder comme des flambeaux que la munificence divine

aurait allumés dans le seul but d'éclairer les nuits de ce petit grain de poussière.

Enfin, l'invariabilité des espèces animales dans notre milieu actuel ne présente pas une objection plus solide au système des transformations organiques qu'a entraînées le péché. On ne peut rien arguer de l'état d'impuissance où cette altération a reduit l'homme et de l'immobilité qui en est résultée pour la nature animale, à ce premier état du monde où les forces divines qui l'ont créé étaient restées en activité sous la direction de l'homme pour l'achèvement par lui de cette création.

NOTE 20, page 105.

Se fera le nouvel Adam, l'homme universel, cosmique, le cep dont tous les hommes seront les branches.

« Demeurez en moi, et moi en vous; comme la branche ne saurait porter de fruit d'elle-même, si elle ne demeure attachée au cep de la vigne, il en est ainsi de vous autres, si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep de la vigne et vous en êtes

les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits, car vous ne pouvez rien faire sans moi; si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment inutile; il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu, et il brûlera.» Év. saint Jean, chap. XV.

NOTE 21, page 126.

Vous pourrez tout ce que je puis, vous ferez tout ce que vous m'avez vu faire de plus grand, et vous ferez même de plus grandes choses.

Jean, XIV, 12, 13; Marc, XI, 24; Luc, XVII, 6; Mathieu, XXI, 21; *id.* X, 8.

« Quand notre Seigneur partit du monde, il promit aux apostres que l'église serait suivie de plusieurs miracles : ces marques, dit-il, suivront les croyans en mon nom : ils chasseront les diables, ils parleront de nouveaux langages, ils osteront les serpens, et le venin ne leur nuira

point; et par l'imposition des mains, ils guériront les malades.

» Considérons, je vous prie, et suivons de près ces paroles si claires; il ne dit pas que ses seuls apostres feraient ces miracles, mais simplement ceux qui croiront. Il ne dit pas que ce serait seulement pour dix ou vingt ans, mais simplement que ces miracles accompagneront les croyans. Il est vrai, que nostre Seigneur parle aux apostres seulement, mais non pour les apostres seulement; il parle des croyans en corps et en général, et cela s'entend de l'église; il parle absolument sans distinction des temps et des saisons. » Saint François de Sales, Controverses.

NOTE 22, page 130.

Tous ceux qui ont des biens les vendent et en mettent le prix à la disposition des apôtres, qui le distribuent ensuite à chacun selon son besoin.

Act. des Apôtres, II, 44; IV, 32.

On voit qu'une école de socialistes modernes, à qui on doit sans doute de la reconnaissance pour avoir vulgarisé le principe essentiellement chrétien d'association, n'avait pas besoin pour sa mission d'invoquer un dieu nouveau. Les disciples du Christ ont réalisé il y a dix-huit siècles toutes les idées que les premiers se sont contentés de rêver.

NOTE 23, page 139.

Les apôtres attachaient une telle importance à la communauté des biens entre les fidèles, que les premiers qui y portent atteinte sont frappés de mort par leur parole.

« Un homme nommé Ananie, et Saphire sa femme, vendirent ensemble un fonds de terre : et cet homme ayant retenu, de concert avec sa femme, une partie du prix qu'il en avait reçu, apporta le reste et le mit à la disposition des apôtres.

» Mais Pierre lui dit : Ananie, comment Satan a-t-il tenté votre cœur jusqu'à vous faire mentir au

Saint-Esprit, et détourner une partie du prix de ce fonds de terre? Ne demeurait-il pas toujours à vous si vous aviez voulu le garder? et après même l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à vous? comment donc avez-vous conçu ce dessein dans votre cœur? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu.

» Ananie ayant entendu ces paroles tomba et rendit l'esprit. Et tous ceux qui en entendirent parler furent saisis d'une grande crainte. . . . . .

» Et quelques heures après sa femme étant survenue. Pierre lui dit : Voilà ceux qui viennent d'enterrer votre mari, ils sont à cette porte et ils vont aussi vous porter en terre. Au même moment elle tomba à ses pieds et rendit l'esprit. » (Actes des Apôtres, V ,1 et suiv.)

NOTE 24, page 146.

La théocratie est le seul gouvernement rationnel, et la théocratie chrétienne est la seule légitime.

Ce n'est point l'omnipotence politique et civile

du prêtre qui constitue une théocratie, mais c'est la réflexion de Dieu dans les lois, c'est la constitution de la société selon la conception de Dieu, que nous regardons comme l'essence de la théocratie.

Cette seconde espèce de théocratie peut seule ressortir de la religion chrétienne qui anathématise tous les moyens d'action sur les hommes autres que ceux de la douceur, de l'amour et de la prière. C'est de cette seconde espèce de théocratie que nous entendons parler, quand nous disons qu'elle est, pour un peuple qui n'est point athée, le seul gouvernement conséquent, le seul qui ne repose pas sur des fictions.

NOTE 25, page 151.

Son second avénement est la réalisation temporelle de son règne d'amour, la soumission de tous les royaumes de la terre à son église, dont il est du haut des cieux le maître souverain.

Prophéties tirées d'Isaïe sur le royaume temporel du Christ.

« Vous êtes devenu la force du pauvre, la force du faible dans son affliction ; son refuge contre la tempête, son rafraîchissement contre la chaleur. Vous humilierez l'insolence tumultueuse des étrangers, et vous ferez sécher les rejetons des violens.

» Et le Seigneur des armées préparera à tous les peuples sur la montagne un festin de viandes délicieuses, un festin divin de viandes pleines de suc et de moelle, d'un vin tout pur sans aucune lie. Il brisera sur cette montagne cette chaîne qui tenait liés tous les peuples : il rompra cette toile que l'ennemi avait ourdie, qui enveloppait toutes les nations. » Isaïe, XXV.

« Quand l'esprit sera répandu sur nous du haut du ciel, le désert se changera en un champ cultivé et plein de fruits, et le champ cultivé en un bois sauvage. L'équité habitera dans le désert, et la justice se reposera dans le champ stérile. La paix sera l'ouvrage de la justice, et le soin de cultiver la justice procurera un repos et une sécurité qui dureront éternellement; mon peuple se reposera dans la beauté de la paix, dans des ta-

bernacles de confiance et dans un repos plein d'abondance. » *Id.*, XXXII.

« Le loup habitera avec l'agneau : le léopard se couchera auprès du chevreau : le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira tous. Le veau et tous iront dans les mêmes pâturages : leurs petits se reposeront les uns avec les autres ; et le lion mangera la paille comme le bœuf. L'enfant qui sera encore à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic : et celui qui aura été sevré, portera sa main dans la caverne du basilic. Ils ne nuiront point, ils ne tueront pas sur toute ma montagne sainte : parce que la terre est remplie de la connaissance du Seigneur. En ce jour-là le rejeton de Jessé (Jésus-Christ) sera exposé comme un étendard devant tous les peuples ; les nations viendront lui offrir leur prière, et son sépulcre sera glorieux. » *Id.*, XI.

« La terre déserte et sans chemin se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse, et elle fleurira comme le lis. Elle poussera, elle germera de toutes parts, elle sera dans une effusion de joie et de louanges : la gloire du Liban lui sera donnée, la beauté du Carmel et de Saron. Ils verront eux-mêmes la gloire du Seigneur et la magnificence de notre Dieu.

» Fortifiez les mains languissantes et soutenez les genoux tremblans. Dites à ceux qui ont le cœur abattu : prenez courage, ne craignez point ; voici votre Dieu qui vient vous venger, et rendre aux hommes ce qu'ils méritent ; Dieu viendra lui-même, et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes. Le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée, parce que des sources d'eaux sortiront de terre dans le désert, et que des torrens couleront dans la solitude. La terre qui était desséchée se changera en un étang, et celle qui brûlait de soif en des fontaines. Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, on verra naître la verdeur des roseaux et du jonc.

» Ceux que le Seigneur aura rachetés retourneront et viendront à Sion, chantant ses louanges : ils seront couronnés d'une allégresse éternelle : le ravissement de leur joie ne les quittera point, la douleur et les gémissemens en seront bannis pour jamais. » *Id.*, XXXVI.

« Toutes les vallées seront comblées, toutes les montagnes et les collines seront abaissées, les chemins tortus seront redressés, ceux qui étaient ra-

boteux seront aplanis, et la gloire du Seigneur se manifestera, et toute *chair* verra en même temps que c'est la bouche du Seigneur qui a parlé.

» Montez sur une haute montagne, vous qui annoncez l'heureuse nouvelle à Sion ; élevez votre voix avec force, vous qui annoncez l'heureuse nouvelle à Jérusalem : élevez-la, ne craignez point : dites aux villes de Juda : Voilà votre Dieu, voici le Seigneur Dieu qui vient dans sa puisssance ; il dominera par la force de son bras : il porte avec lui les récompenses, et il tient entre ses mains le prix des travaux. Il mènera ses troupeaux dans les pâturages, comme un pasteur qui paît ses brebis : il rassemblera par la force de son bras les petits agneaux, et il les prendra en son sein, il portera lui-même les brebis qui seront pleines. » *Id.*, XL.

« Ne craignez point, ô Jacob ! qui êtes devenu comme un ver qu'on écrase ; ni vous, enfans d'Israël qui êtes comme morts ; c'est moi qui viens vous secourir, dit le Seigneur, et c'est le saint d'Israël qui vous rachète. Je vous rendrai comme un de ces chariots neufs qui foulent les blés, qui ont des pointes et des dents de fer. Vous foulerez et vous briserez les montagnes, et vous réduirez en pou-

dre les collines. Vous les secouerez comme lorsqu'on vanne le blé, le vent les emportera, et la tempête les dissipera; mais, pour vous, vous vous réjouirez dans le Seigneur, vous trouverez vos délices dans le Saint d'Israël. Les pauvres et les affligés cherchent de l'eau, et ils n'en trouvent point: leur langue est brûlée par les ardeurs de la soif. Mais je suis le Seigneur, et je les exaucerai; je suis le Dieu d'Israël, et je ne les abandonnerai point; je ferai sortir des fleuves du haut des collines, et des fontaines du milieu des champs; je changerai les déserts en des étangs, et la terre sèche et sans chemin en des eaux courantes. Je ferai naître dans le désert le cèdre, l'épine blanche, le myrte et les oliviers; je ferai croître ensemble dans les solitudes les sapins, les ormes et le buis, afin que tous les hommes voient, qu'ils sachent, qu'ils considèrent et qu'ils comprennent que c'est la main du Seigneur qui a fait cette merveille, et que le Saint d'Israël en est l'auteur.

» Je l'appellerai du septentrion, et il viendra de l'orient; il reconnaîtra la grandeur de mon nom, il traitera les grands du monde comme la boue, et les foulera comme le potier foule l'argile sous ses pieds. » *Id.*, XLI.

« Voici ce que dit le Seigneur, le rédempteur et le Saint d'Israël à celui qui a été dans le dernier mépris, à la nation détestée, à l'esclave de ceux qui dominent : les rois vous verront, et les princes se lèveront devant vous, et ils vous adoreront, à cause du Seigneur, qui a été fidèle dans ses paroles, et du Saint d'Israël qui vous a choisi. Je vous ai exaucé au temps favorable, je vous ai assisté au jour du salut, je vous ai conservé et je vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, pour réparer la terre, pour posséder les héritages dissipés ; pour dire à ceux qui étaient dans les chaînes : sortez de prison ; et à ceux qui étaient dans les ténèbres : voyez la lumière. Ils paîtront dans les chemins, et toutes les plaines leur serviront de pâturages. Ils n'auront plus ni faim, ni soif ; la chaleur et le soleil ne les brûleront plus, parce que celui qui est plein de miséricorde pour eux les conduira et les mènera boire aux sources des eaux. Alors, je changerai toutes les montagnes en un chemin aplani, et mes souliers seront rehaussés.

» Je vois venir de bien loin, les uns du septentrion, les autres du couchant, et les autres de la terre du midi. Cieux, louez le Seigneur ; terre,

soyez dans l'allégresse ; montagnes, faites retentir les louanges, parce que le Seigneur consolera son peuple, et qu'il aura compassion de ses pauvres.

» (A son peuple.) Vos déserts, vos solitudes et votre terre pleine de ruines seront trop étroites pour la foule de ceux qui viendront s'y établir, et ceux qui vous dévoraient seront chassés loin de vous.

» Les rois seront vos nourriciers, et les reines vos nourrices ; ils vous adoreront en baissant le visage contre terre, et ils baiseront la poussière de vos pieds. Et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur, et que tous ceux qui m'attendent ne seront point confondus.

» Je jugerai ceux qui vous avaient jugé, et je sauverai vos enfans. Je ferai manger à vos ennemis leur propre chair ; je les enivrerai de leur propre sang comme d'un vin nouveau, et toute chair saura que c'est moi qui suis le Seigneur qui vous sauve, et que le puissant Dieu de Jacob est votre rédempteur. » *Id.*, XLIX.

« Réveillez-vous, réveillez-vous; levez-vous, Jérusalem qui avez bu de la maison du Seigneur le calice de sa colère.

» Je vais vous ôter de la main cette coupe où vous

avez bu de mon indignation jusqu'à la lie; vous n'en boirez plus à l'avenir. Mais je la mettrai dans la main de ceux qui vous ont humiliés. » *Id.*, LI.

« Levez-vous, Sion, levez-vous, revêtez-vous de votre force; parez-vous des vêtemens de votre gloire, Jérusalem, ville du Saint.

» Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem : rompez les chaînes de votre cou, fille de Sion, captive depuis si long-temps.

» Réjouissez-vous, déserts de Jérusalem, louez tous ensemble le Seigneur, parce qu'il a consolé son peuple et qu'il a racheté Jérusalem.

» Retirez-vous, retirez-vous; sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur : sortez du milieu d'elle, purifiez-vous. Vous n'en sortirez point en tumulte, ni par une fuite précipitée, parce que le Seigneur marchera devant vous. Mon serviteur sera rempli d'intelligence; il sera grand et élevé; il montera au plus haut comble de la gloire. Comme vous avez été l'étonnement de plusieurs par votre désolation, il paraîtra aussi sans gloire devant les hommes, et dans une forme méprisable aux yeux des enfans des hommes. » *Id.*, LII.

« Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point : chantez des cantiques de louanges et poussez des

cris de joie, vous qui n'aviez point d'enfans, parce que celle qui était abandonnée a maintenant plus d'enfans que celle qui avait un mari, dit le Seigneur.

» Donnez plus d'espace à vos tentes, étendez le plus que vous pourrez les peaux qui les couvrent: rendez-en les cordages plus longs et les pieux plus affermis. Vous vous étendrez à droite et à gauche : votre postérité aura les nations pour héritage, et elle habitera les villes désertes.

» Pauvre désolée, qui avez été si long-temps battue de la tempête et sans consolation, je vais poser moi-même dans leur rang toutes les pierres pour vous rebâtir, et vos fondemens seront de saphir. Je bâtirai vos remparts de jaspe, je ferai vos portes de pierres ciselées, et toute votre enceinte sera de pierres choisies.

» Tous vos enfans seront instruits du Seigneur, et ils jouiront de l'abondance de la paix ; vous serez fondés dans la justice, vous serez à couvert de l'oppression, sans l'appréhender désormais, et de la frayeur des maux qui ne s'approcheront plus de vous. Il vous viendra des habitans qui n'étaient point avec moi ; et ceux qui vous étaient autrefois étrangers, se joindront à vous.

» Toutes les armes qui auront été préparées pour vous blesser, ne porteront point contre vous : et vous jugerez vous-même toutes les langues qui se sont élevées contre vous pour vous faire condamner. C'est là l'héritage des serviteurs du Seigneur. » *Id.* LIV.

« Vous sortirez avec joie, et vous serez conduit dans la paix : les montagnes et les collines retentiront devant vous de cantiques de louanges, et tous les arbres du pays feront entendre leus applaudissemens. Le sapin s'élèvera au lieu de la lavande ; le myrte croîtra au lieu de l'ortie ; et le Seigneur éclatera comme un signe éternel qui ne disparaîtra jamais. » *Id.* LVI.

« Levez-vous, Jérusalem, recevez la lumière : car votre lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Oui, les ténèbres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples : mais le Seigneur se lèvera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumière, et les rois à la splendeur qui se lèvera sur vous. Levez vos yeux, et regardez autour de vous : tous ceux que vous voyez assemblés ici, viennent pour vous : vos fils viendront de bien loin, et vos filles

s'élèveront à vos côtés. Alors vous verrez, vous serez dans une abondance de joie; votre cœur s'étonnera et se répandra hors de lui-même, lorsque vous serez comblé des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de grand dans les nations viendra se donner à vous. Vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha. Tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur. Tous les troupeaux de Cédar se rassembleront en vous, les béliers de Nabajoth seront employés pour votre service : on me les offrira sur mon autel comme des hosties agréables et je remplirai de gloire la maison de ma majesté. Qui sont ceux-ci qui sont emportés en l'air comme des nuées, et qui volent comme des colombes lorsqu'elles retournent à leurs colombiers? Car les îles m'attendent, et il y a déjà long-temps que les vaisseaux sont prêts sur la mer pour faire venir vos enfans de loin, pour apporter avec eux leur argent et leur or, et le consacrer au nom du Seigneur votre Dieu, et du Saint d'Israël qui vous a glorifiée. Les enfans des étrangers bâtiront vos murailles, et leurs rois vous rendront service : parce que je vous ai frappée

de mon indignation, et que je vous ai fait miséricorde en me réconciliant avec vous. Vos portes seront toujours ouvertes; elles ne seront fermées ni jour ni nuit, afin qu'on vous apporte les richesses des nations, et qu'on vous amène leurs rois. Car le peuple et le royaume qui ne vous sera point assujéti, périra; et je ferai de ces nations un effroyable désert. La gloire du Liban viendra dans vous; le sapin, le buis et le pin serviront ensemble pour l'ornement de mon sanctuaire; et je glorifierai le lieu où mes pieds se seront reposés. Les enfans de ceux qui vous avaient humiliée, viendront se prosterner devant vous, et tous ceux qui vous décriaient, adoreront les traces de vos pas, et vous appelleront la cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israël. Au lieu que vous avez été abandonnée et exposée à la haine, et qu'il n'y avait personne qui passât jusqu'à vous; je vous établirai dans une gloire qui ne finira jamais, et dans une joie qui durera dans la succession de tous les âges. Vous sucerez le lait des nations, vous serez nourrie de la mamelle des rois; et vous connaîtrez que je suis le Seigneur qui vous sauve, et le fort de Jacob qui vous rachète. Je vous donnerai de l'or, au lieu d'airain, de l'argent au lieu de fer, de l'ai-

rain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres. Je ferai que la paix régnera sur vous, et que la justice vous gouvernera. On n'entendra plus parler de violence dans votre territoire, ni de destruction et d'oppression dans toutes vos terres; le salut environnera vos murailles, et les louanges retentiront à vos portes. Vous n'aurez plus le soleil pour vous éclairer pendant le jour, et la clarté de la lune ne luira plus sur vous; mais le Seigneur deviendra lui-même votre lumière éternelle, et votre Dieu sera votre gloire. Votre soleil ne se couchera plus, et votre lune ne souffrira plus de diminution, parce que le Seigneur sera votre lumière éternelle, et que les jours de vos larmes seront finis. Tout votre peuple sera un peuple de justes; ils posséderont la terre pour toujours, parce qu'ils seront les rejetons que j'ai plantés, les ouvrages que ma main a faits pour me rendre gloire. Mille sortiront du moindre d'entre eux, et du plus petit tout un grand peuple. Je suis le Seigneur, et c'est moi qui ferai tout d'un coup ces merveilles, quand le temps en sera venu.

» Car je vais créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle; et tout ce qui a été auparavant, s'effacera de la mémoire, sans qu'il revienne dans l'es-

prit. Mais vous vous réjouirez, et vous serez éternellement pénétrés de joie dans les choses que je vais créer ; parce que je vais rendre Jérusalem une ville d'allégresse, et son peuple un peuple de joie. Je prendrai mes délices dans Jérusalem, je trouverai ma joie dans mon peuple, et on n'y entendra plus de voix lamentables ni de tristes cris. On n'y verra point d'enfant qui ne vive que peu de jours, ni de vieillard qui ne remplisse le temps de sa vie, parce que celui qui sera un enfant de cent ans, mourra, et le pécheur de cent années sera maudit. Ils bâtiront des maisons et ils les habiteront, ils planteront des vignes, et ils en mangeront le fruit. Il ne leur arrivera point de bâtir des maisons, et qu'un autre les habite, ni de planter des vignes, et qu'un autre en mange le fruit. Car la vie de mon peuple égalera celle des grands arbres, et les ouvrages de leurs mains seront de longue durée. Mes élus ne travailleront point en vain, et ils n'engendreront point d'enfans qui leur causent de la peine, parce qu'ils seront la race bénie du Seigneur, et que leurs petits enfans le seront comme eux. On verra qu'avant qu'ils crient vers moi, je les exaucerai, et lorsqu'ils parleront encore, j'écouterai leurs prières. Le loup et l'agneau

iront paître ensemble : le lion et le bœuf mangeront la paille, et la poussière sera la nourriture du serpent. Ils ne nuiront point et ne tueront point sur toute ma montagne sainte, dit le Seigneur.

» Je vais faire couler sur Jérusalem comme un fleuve de paix ; je répandrai sur elle la gloire des nations, comme un torrent qui se déborde : vous sucerez son lait comme une mère caresse son petit enfant : ainsi je vous consolerai, et vous trouverez votre paix dans Jérusalem. Vous verrez ces choses, et votre cœur sera dans la joie : vos os mêmes reprendront une nouvelle vigueur, comme l'herbe verte ; et le Seigneur fera connaître sa main puissante en faveur de ses serviteurs. » *Id.* LXVI. Voyez de même les autres prophètes.

NOTE 26, page 169.

La pauvreté s'est enfuie de ces cités d'amour.

« Judas l'un des disciples dit : (à l'occasion de l'huile que Marie versa sur les pieds du Seigneur) Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents

deniers, qu'on aurait donnés aux pauvres? Mais Jésus dit : laissez-la faire, car vous aurez toujours des pauvres parmi vous ; mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours. » Ev. S. Jean, XII.

Ces paroles de Jésus, « il y aura toujours des pauvres parmi vous, » ne se rapportent qu'au temps que devaient vivre les apôtres, et non à tout l'avenir de l'humanité comme l'ont pensé quelques théologiens qui se sont servis de ce texte pour éterniser la pauvreté.

NOTE 28, page 219.

L'artiste soumet lés forces de la nature à la loi d'amour, et revêt de beauté ces créations.

L'art embrasse, dans le sens qui est donné ici à ce mot, toutes les faces de l'activité plastique de l'homme. Il comprend l'industrie et les beaux-arts, qui ne doivent pas être séparés dans une création complète ; comme dans les œuvres de Dieu, l'on ne rencontre nulle part de combinaisons de forces

qui ne soient revêtues de formes esthétiques.

Mais la poésie est distincte des beaux-arts, et appartient plutôt à l'ordre religieux, apostolique qu'à l'ordre réalisateur. Sous ce terme de poésie, sont comprises la poésie proprement dite, l'éloquence et la musique; sous celui de beaux-arts sont comprises l'architecture, la sculpture et la peinture.

Cette ligne de démarcation entre la poésie et les beaux-arts est délicate à tracer. Cette distinction peut n'être pas faite dans un traité d'esthétique où l'on réunit ordinairement sous le terme générique de beaux-arts la poésie, la musique, l'architecture, la sculpture et la peinture. Mais du point de vue social, pour la détermination des fonctions, le classement hiérarchique des facultés, cette distinction est très-réelle.

NOTE 29, page 242.

S'élève un prince puissant entre tous par sa colère; monté sur le cheval pâle il s'appelle la Mort: et s'en va avec tous les

rois à sa suite, assiéger la nouvelle Jérusalem.

« Le jour du Seigneur ne viendra point que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, cet enfant de perdition, cet ennemi de Dieu, qui s'élèvera au dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu.

» Vous savez bien ce qui empêche qu'il ne vienne, afin qu'il paraisse en son temps. Car le mystère d'iniquité se forme dès à présent; il faut seulement que celui qui tient maintenant (les puissances temporelles), tienne encore, jusqu'à ce qu'il soit ôté du monde, et alors se découvrira l'impie, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche. » S. Paul, IIe Epît. aux Thess., ch. II.

« Comme vous avez entendu dire que l'antechrist doit venir, il y a dès maintenant plusieurs antechrist.

» Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas avec nous; car s'ils eussent été avec nous, ils seraient demeurés avec nous; mais ils en sont sortis, afin qu'ils fussent reconnus, parce que tous

ne sont pas avec nous. » Saint-Jean, Epît. I, ch. 2.

Je vis paraître un cheval pâle ; et celui qui était monté dessus s'appelait la Mort et l'enfer le suivait ; et le pouvoir lui fut donné sur les quatre parties de la terre, pour y faire mourir les hommes par l'épée, par la famine et par les bêtes sauvages. » Apocal. de saint Jean, VI.

« Je vis ensuite se lever une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. —Toute la terre adorait la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ? Et il lui fut donné une bouche qui se glorifiait insolemment, et qui blasphémait ; et le pouvoir lui fut donné de faire la guerre durant quarante-deux mois. Il lui fut donné le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre ; et la puissance lui fut donnée sur les hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute nation.

« Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende. Celui qui aura réduit les autres en captivité, sera réduit lui-même en captivité. Celui qui aura tué avec l'épée, il faut qu'il périsse lui-même par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints. « Apocal. de saint Jean, XIII.

NOTE 30, page 246.

Et la fumée de leur embrasement s'élève en tournoyant dans les siècles des siècles.

« Et je vis un ange qui cria : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone ; et elle est devenue la demeure des démons, la retraite de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau impur et haissable, parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa prostitution, que les rois de la terre se sont corrompus avec elle, et que les marchands de la terre se sont enrichis de son luxe.

« J'entendis aussi une autre voix qui venait du ciel, et qui dit : Sortez de cette ville, peuple, afin que vous n'ayez point de part à ses péchés, et que vous ne soyez point enveloppés dans ses plaies. Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traités ; rendez-lui au double selon ses œuvres ; dans le même calice où elle vous a donné

à boire, donnez-lui à boire deux fois autant. Multipliez ses tourmens et ses douleurs, à proportion de ce qu'elle s'est élevée d'orgueil, et livrée au luxe : parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis sur le trône comme reine ; je ne suis point veuve, et je ne serai point sujette au deuil. » Apoc. de saint Jean, ch. XVIII.'

« Alleluia, salut, gloire et puissance à notre Dieu, parce que ses jugemens sont véritables et justes, et qu'il a condamné la grande prostituée qui a corrompu la terre de sa prostitution, et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs, qu'elle avait répandu de ses mains. Alleluia ; la fumée de son embrasement s'élève dans les siècles des siècles.

« Alleluia, louez Dieu, parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant est entré en son règne. Réjouissons-nous, faisons éclater notre joie, et rendons-lui gloire, parce que les noces de l'agneau sont venues, et que son épouse s'y est préparée. « Apoc. de S. Jean, chap. XIX.

NOTE 31, page 264.

La chair de l'homme retrouve avec sa

fluidité spirituelle, son incorruptibilité primitive, et cesse désormais de se dissoudre.

« Lorsque J.-C. aura remis son royaume à son père, et qu'il aura remis tout empire, toute domination et toute puissance, car J.-C. doit régner jusqu'à ce que son père ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Or la mort sera le dernier ennemi qui sera détruit. » S. Paul, 1re épit. aux Cor. xv.

NOTE 32, page 268.

La terre s'élance nouvelle comète, dans une ellipse excentrique, qui l'a fait rentrer en communion avec le soleil, et dans l'embrasement de cette nouvelle lumière, les élémens achèvent de se sublimer, les âmes de consumer leur impureté.

« Je vis un grand trône blanc et quelqu'un y était assis devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuierent; et on n'en trouvait plus même la place. Je

vis ensuite les morts grands et petits, qui comparurent devant le trône, et des livres furent ouverts; après quoi on en ouvrit encore un autre qui était le livre de vie, et les morts furent jugés sur ce qui était écrit en ces livres, selon leurs œuvres, et la mer rendit les morts qui étaient ensevelis dans ses eaux, la mort et l'enfer rendirent les morts qu'ils avaient, et chacun fut jugé selon ses œuvres. Alors l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu. C'est là la seconde mort.

» Après cela je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle. Car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et moi Jean, je vis descendre du ciel la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, étant parée comme une épouse l'est pour son époux. Alors celui qui était assis sur le trône dit : Je vais faire toutes choses nouvelles. » (Apoc. XX et XXI.)

» Les cieux et la terre d'à présent sont réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement et de la ruine des impies. Mais il y a une chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés; c'est qu'aux yeux du Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour.

Ainsi le Seigneur n'a point retardé l'accomplissement de sa promesse comme quelques uns se l'imaginent ; mais, c'est qu'il exerce envers vous sa patience, ne voulant pas qu'aucun périsse mais que tous retournent à lui par la pénitence.

» Or, dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront ; les élémens embrasés se dissoudront et la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient. — Car nous attendons selon sa promesse de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans laquelle la justice habitera. » St. Pierre ; IIe ép., chap. III.

NOTE 33¼, page 269.

Les quatre petites planètes, Cérès, Pallas, Junon et Vesta sont d'anciennes lunes d'une planète qui a repris sa gravitation cométaire.

Et non pas, comme on l'a supposé, des fragmens d'une planète qui aurait été heurtée par une comète, ou aurait éclaté dans une explosion.

La science astronomique semble regarder les comètes comme abandonnées au hasard dans une course vagabonde, parce qu'elle n'a pas encore su enchaîner leur mouvement dans ses formules. Il en résulte qu'elle n'a détruit à ce sujet les terreurs de la superstition, que pour en faire naître de nouvelles non moins puériles et plus impies.

Mais que l'on se rassure; certaines comètes ont beau menacer par leur approche notre monde, sa fin n'arrivera que quand Dieu l'aura résolu, et que toutes les promesses qu'il lui a faites seront accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas avant d'être entièrement réalisées. Or, d'ici à long-temps encore, l'énigme de l'homme ne sera pas résolue. D'ici à long-temps il pourra passer bien des comètes près de notre terre; mais on peut être assuré d'avance qu'il manquera toujours *par hasard*, quelques jours, quelques heures pour qu'elles la rencontrent sur leur route.

NOTE 34, page 268.

Tous les tourbillons du firmament se

transforment ainsi en étoiles binaires.

« Il existe des systèmes stellaires, composés de deux étoiles qui tournent l'une autour de l'autre dans des orbites réguliers, et qui constituent ce que l'on peut appeler des *étoiles binaires*, pour les distinguer des étoiles doubles appelées généralement de ce nom; systèmes dans lesquels ces étoiles, physiquement liées entre elles, sont confondues, peut-être, avec d'autres qui ne sont doubles que par l'effet optique, ou éventuellement juxta-posées dans le ciel à différentes distances de l'œil, tandis que les corps qui composent une étoile binaire sont nécessairement équidistans de l'œil, ou du moins ne peuvent différer en distance de plus d'un demi diamètre de l'orbite qu'ils décrivent l'un autour de l'autre, intervalle que l'on peut regarder comme nul eu égard à l'immense distance qui les sépare de la terre.

» On sent que des phénomènes de ce genre ne pouvaient être constatés sans qu'on cherchât à les rattacher à des théories dynamiques. Dès le premier moment de leur découverte, on les rapporta naturellement à l'action de quelque puissance, comme celle de la gravitation, qui lie les étoiles

reconnues se trouver ainsi dans un état de circulation l'une autour de l'autre.» J. Herschel. Traité d'astronomie, ch. XII.

«Le 30 juillet 1833, nous avons observé la double étoile γ, placée au pied de la constellation d'Andromède : merveilleux spectacle en vérité ; deux étoiles inégales, l'une rosâtre et inclinant vers la couleur cerise, l'autre plus petite, azurée et chatoyante. Vues à travers un télescope ordinaire, ces deux étoiles mobiles, semblaient deux papillons de couleurs différentes voltigeant dans le ciel ; un instrument de puissance supérieure leur assigne leur place distincte et séparée. Ces deux corps semblent doués l'un l'autre d'une lumière qui leur est propre. Sir William Herschel est porté à croire que l'une des deux est une planète enchaînée à sa compagne.» Revue Britannique 3e série, 1re année, 12 déc. Considérations et conjectures sur l'univers. Article rédigé sur les notes et d'après les observations de sir J. Herschel.

NOTE 35, page 272.

Chaque constellation de la voie lactée se

compose, l'une de cent, l'autre de mille et d'autres de cent mille soleils.

« En jetant les yeux, par une belle nuit, sur la route du ciel, nous ne manquons pas de remarquer çà et là des groupes d'étoiles plus compactes dans certains endroits que dans d'autres, formant des agglomérations qui brillent aux yeux, et captivent l'attention.

» Quelle que soit la nature des agglomérations d'étoiles, il est certain qu'il existe dans ces régions des lois d'agrégation autres que celles qui ont déterminé la dissémination des étoiles sur la surface générale du ciel.

» La plupart d'entre elles se composent entièrement d'étoiles qui se réunissent en foule de manière à occuper un espace dont le contour est presque nettement marqué, et à se répandre comme une flamme étincelante au centre où la condensation est ordinairement à son maximum.

» Un grand nombre d'entre elles sont d'une figure entièrement ronde, et répondent parfaitement à l'idée d'un espace sphérique hérissé d'étoiles, isolé dans le ciel, et constituant par lui-même une

famille ou société à part, qui n'est gouvernée que par ses lois intérieures.

» On chercherait en vain à compter les étoiles dans une de ces agglomérations, ce n'est pas par centaines qu'on doit les nombrer ; et d'après un calcul ébauché, fondé sur les intervalles apparens qui les séparent vers les bords et sur le diamètre angulaire de tout le groupe, on en inférerait qu'un grand nombre d'agglomérations de cette sorte doivent contenir au moins dix ou vingt mille étoiles, pressées l'une contre l'autre dans un espace rond dont le diamètre angulaire ne s'étend pas au-delà de huit à dix minutes, c'est-à-dire sur une surface qui ne va pas au-delà de la dixième partie de celle qui couvre la lune....

» Nous ne pouvons guère regarder un groupe ainsi isolé comme ne formant pas un système d'un caractère particulier et défini. La figure ronde de ces groupes signale clairement l'existence de quelque lien général, de la nature d'une force attractive ; et pour un grand nombre d'entre eux, il y a une accélération évidente, dans le progrès de la condensation à mesure que nous approchons du centre, que l'on ne peut attribuer à la seule distribution uniforme d'étoiles équidistantes dans

un espace sphérique, mais qui témoigne d'une densité intrinsèque, dans leur état d'aggrégation, plus grande au centre qu'à la surface de la masse. »

J. Herschel, Traité d'astronomie, ch. XII.

TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
Méthode.	1
Dieu.	9
Trinité divine.	14
Création.	24
Univers céleste.	29
Liberté.	37
Chute.	44
Chaos.	49
Repentir. — Miséricorde.	54
Univers matériel.	58
Création des étoiles.	60

Pages.

Création des comètes. 62

Démiourges. 64

Homme primitif. 67

Nouvelles chutes. 76

Formation des planètes. 78

Créations subversives. 80

Homme charnel. 88

Mort. 96

Cataclysmes. 101

Retour à Dieu. 108

Incarnation terrestre du Verbe divin. 113

Nouvelle alliance de l'homme avec Dieu. 118

Nouvelle alliance de l'homme avec la terre. 125

Nouvelle alliance de l'homme avec l'homme. 129

Eglise primitive. 132

Dissolution. 137

Pouvoir spirituel et temporel. 138

Tribulation. 146

Avenir. 152

Evolution de l'église catholique. 155

Association. 157

Pages.

Cité chrétienne. 161

Constitution chrétienne du pouvoir. 163

Constitution chrétienne de la propriété. 168

Couvent. 177

Famille. 185

Couvens de Familles. 193

Education. 198

Trinité sociale. 202

Principe affectif. — Ordre générateur. 203

Verbe social. — Ordre créateur. 215

Esprit social. — Ordre unitaire. 221

Suprême épreuve. 238

Antéchrist. 241

Derniers martyres. 244

Royaume de Dieu. 247

Fédération universelle. 248

Transfiguration de l'humanité. 257

Première résurrection. 263

Jugement. 267

Résurrections nouvelles. 270

Etoiles binaires. 271

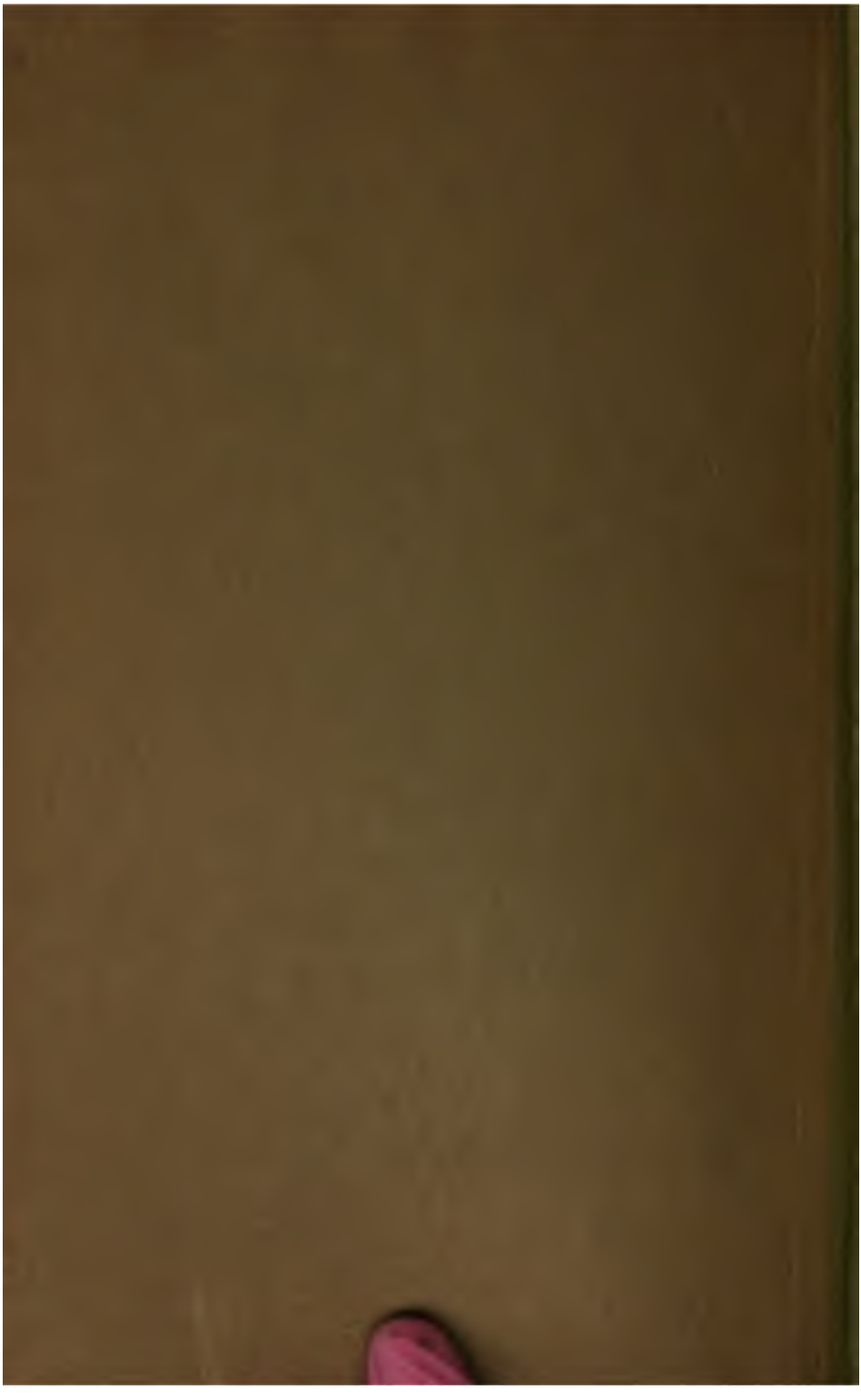
ages.

Voie lactée. 272

Eglise sidérale. 275

Consommation. 276

Que votre règne d'amour arrive. 277

Notes. 289

FIN.